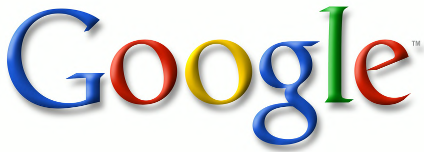
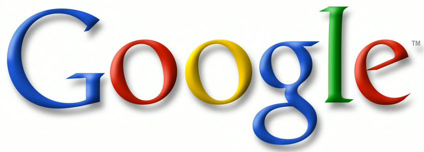
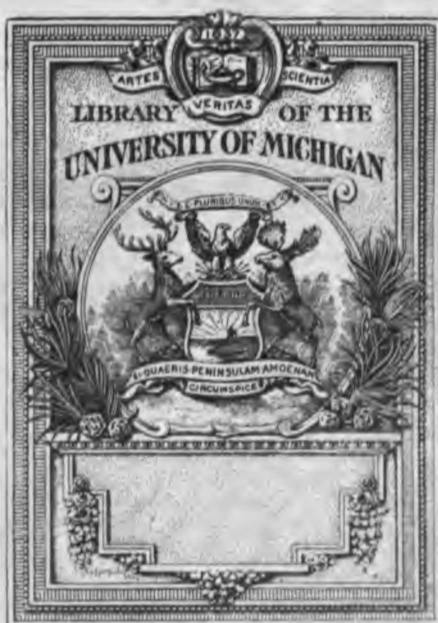
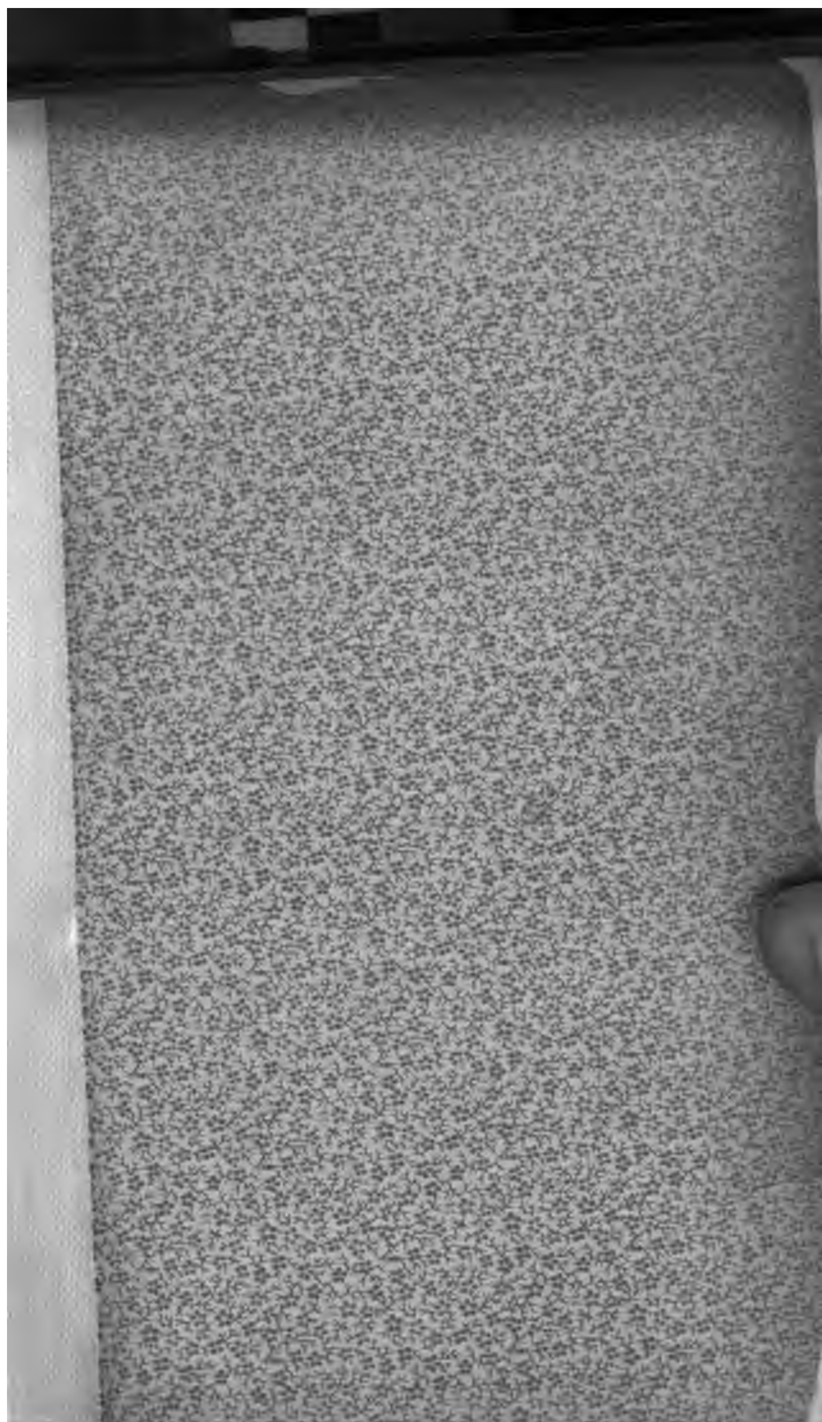






ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



40

AMOUR DE TÊTE

ROMANS DU MÊME AUTEUR :

Monsieur Rabosson. — *L'Éducation universitaire.* 1 vol.

La Mission de Cruchod (Jean-Baptiste). — *Roman contemporain*........................ 1 vol.

DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER A 3 FR. 50
LE VOLUME

Le Cavalier Miserey. — *Mœurs militaires contemporaines* (11e mille)........................ 1 vol.

Nathalie Madoré (2e mille)........................ 1 vol.

La Surintendante (4e mille)........................ 1 vol.

Cœurs à part (2e mille)........................ 1 vol.

21 592. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

ABEL HERMANT

AMOUR DE TÊTE

PARIS
G. CHARPENTIER ET CIE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1890

AMOUR DE TÊTE

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Marcel Dehaynin, en habit rouge, avec la boutonnière d'œillets blancs, jeta un bref, un furtif, mais minutieux regard dans la psyché du vestibule, où il s'apparut plus svelte encore que de coutume, grandi par les culottes courtes, rajeuni par les reflets de son éclatant costume sur le teint clair de son visage, dont la fraîcheur diaphane à colorations soudaines et intermittentes suscitait toujours, à sa première vue, des hypothèses de récente adolescence, bien qu'il eût vingt-cinq ans passés.

La courbe de son profil, d'une hardiesse et d'une continuité aujourd'hui insolites, l'esprit de ses lèvres, que la moustache invisible ne voilait pas, évoquaient les portraits d'époques où

1

les hommes se rasèrent complètement, ne durent l'individualité de leurs physionomies qu'au dessin réel de leurs traits, non aux effets de coupe et d'ombre de leurs poils; et cette comparaison s'accommodait à certains détails surannés du costume, comme le haut col de la chemise, comme la coupe lourde du collet d'habit, qui engonçait le cou, cependant long, mince.

La prédilection convenue des mondains qui n'ont pas le crâne vide, pour quelques-uns des penseurs qui furent au seuil de ce siècle, semble avoir imposé à leur figure même, par une conséquence indirecte de l'appropriation des idées, une adaptation rudimentaire à la ressemblance de leurs maîtres. Ainsi, rien que cette ressemblance lointaine, aperçue en Marcel, révélait un homme du monde que tout souci d'intellectualité ne déserte point : malgré l'enfantillage d'une anglomanie que trahissait la coiffure plate et compliquée des cheveux pâles, l'écartement des coudes, certaine grimace élégante de la bouche, qui semblait, avant même d'émettre aucun son, présager une accentuation étrangère. On sentait en ses beaux yeux tendres des permanences de pensée diffuse; mais l'absence du vouloir et de la virilité intellectuelle était également sensible dans ces yeux d'un bleu fané, pareils à des bluets près de mourir et qui pâlissent.

Ces yeux, après l'étincelle, éteinte si vite, du regard sur la psyché, s'étaient noyés de nouveau en leur plus inexpressive douceur, maintenant qu'avec une aisance lente Marcel gravissait les premières marches de l'escalier monumental. Puis ils se levèrent nonchalamment vers la galerie du premier étage : là, dans la cohue des costumes qui se penchaient pour voir, rien n'était discernable que des couleurs, qui par leur chaos même et leur incohérence s'harmoniaient d'une façon barbare et superbe, comme dans un tapis d'Orient.

Tout le reste, musiques, odeurs, clartés, se composa pour Marcel en une sensation unique : ce fut l'afflux en lui des tiédeurs qu'émettaient les personnes comme les lumières, dans un parfum pulvérisé de mimosas, parmi les ondulations d'une foule, dont les bourdonnements se modulaient en mélodies.

Une voix discrète lui demanda son nom ; une voix officielle le jeta au maître de la maison, l'honorable Simmonds, Américain, économiste et collectionneur d'antiquités mexicaines. Et il fut mêlé dans la foule, au niveau commun, perdant toute vision d'ensemble, dispersé parmi les détails, notant que Simmonds ressemblait d'une manière frappante au vieillard à cheveux bouclés sous un chapeau à larges bords, dont le portrait sert de marque aux petits sacs de tabac californien.

Puis un lambeau de phrase fut murmuré à ses oreilles, qui ayant dominé pour lui le grand bruit de la foule et des instruments, lui parut crié d'un ton intentionnel, avec un fracas significatif :

«... La fille du docteur Gaildraud?... Elle a quitté le deuil de son père... Mais il paraît qu'elle est souffrante... Son frère est venu seul... »

Le cœur de Marcel battit, une fois, plus fort, à ce nom de Gaildraud, celui d'un ami d'enfance aimé avec passion, et, depuis six ans, oublié. Mais ce fut littéralement une pure sensation au cœur, et qui n'évoqua même pas l'image du jeune homme dont le nom seul avait ému l'organe directement. D'autre part, des idées s'associaient, échappant, malgré leur bizarrerie, à toute réflexion : *Elle est souffrante* suggérait la phrase banale « Espérons que cela ne sera rien », d'où naissait mécaniquement une sympathie rudimentaire; puis, comme Marcel ignorait jusqu'ici l'existence de M[lle] Gaildraud, grâce à la fantaisiste humeur du frère, qui durant des années avait presque vécu chez son ami, sans jamais lui ouvrir sa maison ni son intimité, il souhaita inconsciemment qu'elle fût en âge de se marier, et qu'elle portât un joli prénom.

Mais au battement du cœur succédait l'impression confuse et toute physique d'un éveil dans le cerveau : comme si le nom du docteur

Gaildraud, le célèbre médecin des nerfs, ou plutôt comme si le nom de son fils, intelligence égale, supérieure à celle du père, possédait la magique vertu d'exciter ses facultés cérébrales, inutiles et atrophiées depuis six ans. La flamme de l'intelligence, qui ne s'évanouissait jamais complètement dans ses yeux trop pâles, se raviva. L'attitude se modifia. L'aisance et la sécurité disparurent. Marcel fut troublé, gauche. timide, comme un inférieur qui flaire l'approche du Maître; et ce trouble aboutit à une brève paralysie de la pensée, durant laquelle, avec cette fixité d'hypnose que procurent les pierres précieuses, il contempla, sur la tête d'une grande femme belle, un bonnet persan où étaient cousus des rivières de brillants, des rubis taillés et cabochons, des émeraudes en pendeloques, avec des rangs de grosses perles rondes en festons.

Mais l'image de François Gaildraud surgit enfin; et du même coup, à cause de ce milieu mondain, de cette fête ambiante, le souvenir du mépris qu'il professa toujours jusqu'à l'excès, jusqu'à la pose, pour toute élégance mondaine. Et déjà, comme s'il était avec lui face à face, Marcel est horripilé par cette rusticité de son ami, mais il est honteux aussi, et au delà de toute mesure, de sa propre correction. Il constate avec un bougonnement muet, avec un haussement d'épaules initial, que jamais dans

le monde où il a ses habitudes il n'a rencontré François Gaildraud, mais que la présence de son ancien ami est bien naturelle chez cet homme d'outre-mer, d'opinions radicales, où des politiciens d'un effroyable socialisme sont reçus avec honneur, où les illustrations scientifiques et littéraires ont des allures d'être chez elles, de ne pas avoir été réunies à titre de curiosités.

Toutes ces pensées viennent, passent, tellement vagues qu'elles ressemblent à des souvenirs ou à des pressentiments. Cette apparence qui leur est commune, suggère à Marcel l'idée abstraite de pressentiment qui s'allie à l'image de François : et maintenant il lui semble qu'il avait prévu cette rencontre ; il s'en veut d'avoir endossé son habit rouge, alors qu'il était si facile, avec un costume quelconque, d'atténuer en cette réunion inévitable et devinée l'inégalité d'élégance qui le gêne autant qu'elle le choque. Son irritation s'exaspère à se représenter d'avance la folie probable de l'accoutrement que François aura choisi ; puis sa volonté réagit faiblement, et aussitôt il est gagné par l'enthousiasme un peu snob que lui inspira de tout temps ce dédain des conventions.

Il promène un regard circulaire, presque effaré, un regard aveugle sur les quatre idoles de granit gris qui meublent les quatre angles du hall, sur les douze soleils de gaz qui l'illu-

minent, sur les étagères en escaliers, aux marches étroites et raides, avec des gerbes de fleurs et des lampes électriques entre tous les bibelots exposés, sur la loggia de l'orchestre à mi-étage, d'où pend une étoffe rouge brodée de verroteries et de pierres barbares, vis-à-vis de la baie ouvrant sur le parc Monceau, et que bouche un rideau de plantes géantes, entrelacées en simulacre de forêt vierge.

Tout à coup il aperçut François Gaildraud, si bien dans la note prévue, qu'il ne fit pas même un geste involontaire de surprise, malgré l'affublement prodigieux de son ami. Par calcul de blague et par instinct d'adaptation, François s'était composé pour le bal du collectionneur américain un costume hideux et magnifique de Peau-Rouge. Son pantalon ample de lainage écarlate, serré à la taille et aux chevilles par une ceinture et des bracelets de grelots, était recouvert d'une jupe faite de longues plumes; et le haut du corps restait nu dans un maillot jaune simulant le tatouage, avec un serpent bleu enroulé autour du torse. Son crâne massif, vaste sous ses courts cheveux rejetés comme si un chignon l'alourdissait, son masque napoléonien de penseur conquérant, rappelaient jusqu'à l'illusion, avec leur coiffure de plumes teintes, ces têtes lourdes et graves d'Indiens qu'une atmosphère de silence environne. Seuls dans la face naturellement rougeâtre et qui n'avait pas

eu besoin de fard, les yeux trahissaient le déguisement : car c'étaient des yeux d'Orient, ardents, veloutés et demi-clos, d'où ruisselait sur le visage une lumière qui en noyait les angles et les brutalités.

François vit Marcel; et d'abord, ce regard qu'il espérait avec une anxieuse impatience, ce regard où il devina un reflet de son fashionable habit rouge, se posa sur lui avec une fixité ironique. Mais la langueur des yeux contredisait l'ironie du regard. Marcel crut y lire l'expression d'une bienveillante indulgence, puis celle d'une joie franche et juvénile. Et le doute ne fut plus permis : François Gaildraud, avec le geste mystérieux des tribus indiennes, l'avertissait qu'il allait s'avancer vers lui et lui enjoignait de l'attendre.

Il l'attendit, sans bouger, dans une obéissance passive, heureux, allégé, les nerfs encore irrités mais uniquement d'impatience, l'esprit assez libre et assez enhardi pour remarquer, non sans une gaîté malicieuse, que son ami dansait avec emportement.

Alors toutes les impressions que le nom seul de Gaildraud avait suscitées tout à l'heure se présentèrent à lui de nouveau, plus claires, plus complètes, mieux enchaînées, mais rapides, vertigineuses, comme s'il avait eu le devoir de les rappeler toutes avant la poignée de main attendue ; et parce qu'il était impossible de se

renfermer absolument en soi-même parmi cette agitation et ces bruits, les pensées se succédaient chez Marcel, déterminées à la fois par le souci permanent de son ami retrouvé, et par les perceptions diverses auxquelles il ne pouvait se soustraire : c'était une série double et cependant harmonique, ainsi que dans les poèmes où l'idée est évoquée tout ensemble par les associations que la logique suggère, et par les consonances qu'impose la rime.

Recomposant avec le prisme de son imagination tous les rayons lumineux épars dans le coloris des costumes, et faisant de cette lumière, pour le décor de son théâtre intime, comme le rayonnement d'un grand soleil; accrochant à quelque profil de meuble la représentation de certaine masure jadis remarquée place Gerson; induit par les quatre idoles à des pensées de religion qui reconstruisirent en lui la chapelle de la Sorbonne, par la foule à la pensée de n'importe quelle foule, par les odeurs du buffet au souvenir des victuailles qu'apportaient dans un filet les petits potaches délégués par chaque lycée aux traditionnels concours généraux, il revivait un de ces débarquements des champions dans le lointain quartier, par un matin ensoleillé de juillet. C'est là qu'il avait connu le petit Gaildraud, car ils n'étaient point du même collège. Ils se rencontraient en Sorbonne cinq ou six fois par an, se regardaient sans un mot,

s'intéressaient de loin aux quelques pouces dont l'un et l'autre grandissaient chaque année : Marcel tout de suite curieux de François, à cause de son nom illustre, et en respect devant lui, moins pour ses couronnes que pour le peu de cas qu'il en paraissait faire; attaché aussi par ce bizarre sentiment de dédain et de gêne, qui dès lors prit naissance, et que lui inspira d'abord la comparaison de ses provisions délicates avec les charcuteries de François, de ses élégants complets d'externe à Fontanes avec l'uniforme crasseux de Louis-le-Grand.

Un jour, ils abandonnaient tous les deux une composition longtemps avant la fin, et par hasard à la même heure. Ils se parlaient à la porte pour la première fois, et ils sentaient qu'une amitié muette les unissait depuis des années. Ils s'accrochaient l'un à l'autre, traînaient leur oisiveté au Bois de Boulogne, échouaient au Jardin d'acclimatation, dont Marcel se rappela soudain les phoques, percevant une analogie entre leur aspect d'exotisme sauvage et le tatouage de François.

Les éclats de l'orchestre, à la dernière figure du quadrille, et la bousculade d'une farandole, jetèrent le désarroi parmi le cortège des images qui se déroulaient en Marcel. Leur série pourtant fut continuée, mais par des sensations sourdes : flux de sang au cerveau, frémissement

des doigts qui, à la main droite, sont las comme s'ils avaient tenu la plume longtemps, qui, à la main gauche, sont crispés comme par une longue inoccupation, et veulent s'employer à quelque besogne mécanique; inquiétude des jambes, comme si trop longtemps elles étaient restées pliées pour une méditation assise; meurtrissure aux muscles de la poitrine, comme opprimés par une ceinture de natation placée trop haut; et un double foyer de chatouillement aux aisselles, et une sueur légère au front.

Puis Marcel se ressaisit, et comme si cet imaginaire accès du sang au cerveau fortifiait son pouvoir d'analyse, il devint assez subtilement judicieux pour reconnaître que ces impressions organiques étaient bien la suite et la conséquence de ses précédentes réflexions : seulement, au lieu de penser les choses mêmes qui s'en déduisaient, il avait pensé par signes. Car ces indications de bouillonnement à la tête, de caractéristiques énervements aux membres, étaient bien la notation précise des troubles qu'apporte à l'économie générale une mise en train plus active du cerveau. Et cela signifiait qu'à dater de cette école buissonnière au Jardin d'acclimatation, François Gaildraud s'était manifesté dans la vie de Marcel comme l'instigateur et le génie tutélaire des rares jours où les facultés intellectuelles avaient dominé en lui malgré sa nature exclusivement sentimentale, où les choses de l'intelligence

avaient compté pour lui, et relégué dans l'ombre les puérils soucis de ses fonctions mondaines.

Il lui parut que cette rencontre nouvelle de l'ami allait inaugurer encore une pareille rénovation. Mais la brusque rupture de sa vie intellectuelle et de son amitié pour François, au sortir du collège, lui fut rappelée par l'arrêt brusque de la musique. Le quadrille était fini, François venait. L'émotion de Marcel se compliqua d'un remords. Son imagination, induite par les velléités de symbolisme que procure la fantasmagorie d'un bal costumé, fut bizarrement affectée par deux plumes hérissées de part et d'autre à la coiffure de François, comme celles qui couronnent, à l'Opéra, le démon de *Faust;* et grâce à cet intermédiaire que la conscience n'aperçut même point, Marcel eut une intuition de l'énorme influence que François exerçait sur lui. Le sentiment d'une possession inéluctable, un mépris sans espoir de soi-même, envahirent son cœur incroyablement humilié, à la manière dont les chrétiens veulent qu'on s'humilie, et qui pourtant s'irradiait d'une joie lumineuse et tiède à mesure que François approchait.

Leurs mains se touchèrent, et le geste cordial de François renouvela l'effet qu'avait produit d'abord la douceur de son regard; il détermina toutes les émotions ambiguës de Marcel vers l'unique joie. Son cœur fut pénétré d'une recon-

naissance infinie pour l'ami retrouvé qui avait daigné le voir et venir à lui avec plaisir. Il chercha par quelle plus ingénieuse parole il lui ferait délicatement sentir son affectueux intérêt; celle-ci lui fut inspirée : « Il paraît que ta sœur est souffrante. » A son insu et parce qu'il avait prononcé cette simple phrase, ses impressions actuelles de réjouissance et d'épanouissement s'unirent à l'idée de cette jeune fille dont il ignorait encore le nom, et dont il ne savait l'existence que depuis une heure. Elle cessa donc d'être irréelle à ses yeux : des possibilités d'émotions se réservèrent autour de cette image inconnue dans un coin secret de son souvenir; elles s'inscrivirent comme sur un carnet que Mlle Gaildraud eut dès lors à la caisse d'épargne de sa mémoire.

Il ne prêta d'ailleurs aucune attention à la réponse, qui lui était indifférente. François repartit, affairé. Lui demeura seul, en proie aux objets extérieurs qui le sollicitaient par tous les sens. Mais il se rendit compte que le bal, dont il percevait enfin les splendeurs, ne lui procurait pas un plaisir brut des oreilles et des yeux : chacune de ses impressions semblait avoir sur le cœur, vibrant encore du récent coup d'archet, une action directe et spéciale, pour en faire jaillir une incomparable variété d'émotions.

Parfois cependant, malgré le jeu précipité des images, il saisissait un intermédiaire entre la

sensation perçue et l'émotion qu'elle provoquait : c'étaient des grappes d'antiques associations, des ombres de souvenirs, l'écho méconnaissable des joies ou des tristesses lointaines. Ainsi toute une valse de la plus vulgaire mélodie lui fut chère et admirable, parce qu'un seul bémol imprévu évoqua sans cause assignable un jour sans date de sa première enfance, dont le souvenir était un éblouissement de joie.

Il médita. Il affirma qu'il possédait, et que tout homme possède à son usage particulier, un système de lois ourdi par les contingences de sa vie passée, et qui attachent, pour lui, à certains détails des objets, certaines émotions, aussi nécessairement que les lois physiques attachent un effet à sa cause. Il affirma que pour tout homme, il existe deux univers distincts : celui que régissent les principes communs à toute raison, et celui où sont uniques maîtresses les lois spéciales à son cœur, celui où il connaît, celui où il aime.

Il fut soulagé. Il lui parut qu'en combinant des abstractions, il venait de satisfaire un impérieux besoin, qu'il éprouvait depuis la rencontre de François. Il rechercha celui-ci pour lui communiquer ses conclusions; mais une dernière timidité le retint : il n'osa pas trouver son ami. A cet instant, une jeune fille vêtue de noir et qu'il fixait sans y prendre garde, leva les yeux sur lui, et il entendit en même temps qu'une

autre qui passait l'appelait Jeanne. Il eut le cœur aussitôt si bouleversé, il surprit si indubitablement le coup de foudre, que sa pensée se stupéfia. Puis elle réagit, elle devina les origines de cette soudaine puissance départie à un regard, qui avait, une seconde, ressemblé à un autre regard, jadis bien aimé. Elle se ressouvint qu'un enfantillage des jeunes années avait établi pour Marcel un absurde mais indissoluble lien entre ce prénom de Jeanne et la couleur noire, de sorte que ce prénom jeté par hasard à la jeune fille inconnue était devenu pour lui comme le signe d'une prédestination et une espèce de miracle.

Cette analyse tua dans l'œuf un amour peut-être viable. Mais qu'importait? Marcel s'exalta, et fier de sa lucide vision, fort de ses théories confirmées, il se mit de nouveau à la recherche de François, cette fois sans arrière-pensée de le fuir. Il le trouva au buffet, lui prit le bras. Ils errèrent. Par d'habiles transitions, Marcel manœuvra l'entretien vers les hautes idées. Il prit des précautions oratoires. Puis, subitement, il se mit à discourir sans aucun à-propos. Mais le souvenir de leurs entretiens passés, où les accès imprévus de spéculation étaient habituels, justifiait cette explosion d'idéologie.

Marcel observait le sauvage avec inquiétude, tremblant d'avoir émis de risibles puérilités. Il frissonna de joie, il fut fouetté d'orgueil, lorsque les yeux de Gaildraud se fixèrent, lorsque ses

paupières battirent vite; car c'étaient chez lui les signes de l'attention et de la découverte, et il découvrait en effet que l'ami affectionné si longtemps avec quelque dédain était peut-être une intelligence. Marcel eut la seconde vue de cette pensée. Il noua plus fort son bras au bras de François. Et ils erraient parmi les groupes, mais ils étaient absents du bal, et leur pensée mettait autour d'eux le nuage mythologique des dieux et des héros.

Un subit éclat de l'orchestre déchira, comme un coup de canon, le brouillard parmi lequel ils marchaient. Ils furent séparés. Marcel Dehaynin s'abandonna aux courants de la foule bigarrée, qui l'emportèrent, le rapportèrent. Parfois il rattrapait François dans quelque recoin, dans l'étroit passage de quelque porte, et ils n'échangeaient au milieu du bruit qu'une parole ou un sourire, mais qui étaient comme le mot d'ordre ou le signe d'une noble complicité. Ensuite, Marcel repartait à la dérive, prenant plaisir à ces fluctuations et à ces ballottements de son corps, parce que sa pensée flottait de même et était ballottée tour à tour vers tous les points de son horizon.

A présent, comme si un second rideau venait de se tirer, la fièvre de tout expliquer modifiait encore sa vision du bal. Impitoyablement, il se dévoilait le jeu du machinisme grâce auquel chaque perception acquérait pour lui une signi-

fication esthétique. Il ouvrait toutes ses émotions. Mais emporté par un fanatisme de néophyte, il ne savait plus sans les briser en démonter les rouages, et il en refusait le plaisir sentimental, n'acceptant plus que le plaisir intellectuel de les avoir analysées.

Sa rage d'iconoclaste s'exerçait jusque sur les pures sensations. Il tendait à réinstituer une monstrueuse expérience faite jadis, alors que récemment éclairé sur l'illusionnisme nécessaire de la perception, il avait failli affoler ses yeux en leur interdisant de voir autre chose que les couleurs et en rectifiant leur illusoire vision de la forme; alors que, nihiliste enthousiasmé d'avoir appris que nous ne pouvons atteindre aucune réalité que la nôtre, il avait parfois réussi à se donner l'hallucination d'exister seul, renfermé en soi, sourd, aveugle, enveloppé de ténèbres elles-mêmes irréelles.

Un vide s'était fait au centre du hall; les chaises étaient rangées autour, en cercle. « Avez-vous retenu nos places? » La jeune fille qui, par ces paroles quelconques, rompait son rêve de solitude et de nuit, Marcel l'avait invitée pour le cotillon plusieurs jours auparavant. Il ne put dissimuler un geste d'ennui : dans l'excès de son zèle, il lui était insupportable de danser. Puis sa mauvaise humeur s'aggravait de la fatigue qui accablait son cerveau déjà surmené, et aussi d'une désolation puérile parce qu'il

était cloué à sa chaise et ne pouvait plus courir après François.

Mais le cotillon, avec cette cohue, fut un tourbillon et un vertige. On voyait passer à bout de bras, au-dessus des têtes, les fleurs, les petites bannières de satin, les bibelots de prix accrochés à des perches d'or ou noués à des cerceaux avec des flots de rubans. Des mains se tendaient vers les accessoires et les arrachaient en les froissant. L'orchestre jouait une continuelle valse que couvraient les cris et les altercations; et ceux qui étaient censés cotillonner ensemble se perdaient de vue pendant des demi-heures entières.

Marcel fut libre, fut seul.

La jeune fille reparut : « Avec qui soupons-nous? » dit-elle.

Il ne pouvait penser qu'à François. Il dit : « J'ai mon très intime ami, le fils du docteur Gaildraud...

— Oh! je voudrais tant le connaître! » Et elle lui confia, pour les distribuer, des cartons de ralliement portant le numéro d'une table.

Marcel se précipita vers François qui passait : « Nous soupons ensemble?

— Oui. »

Les maîtres d'hôtel descendaient les couverts : au milieu de chaque table une statuette de saindoux reproduisait l'une des quatre idoles adossées aux angles de la salle des fêtes.

Celle dont les amis portaient le numéro d'ordre fut dans l'escalier, contre les balustres de la galerie. Pour la garder, ils s'assirent l'un près de l'autre sur la dernière marche.

« Tu ne veux donc plus venir chez moi? dit Marcel, doucement.

— Je viendrai.

— Quel jour?

— Demain. »

Puis, pour appeler leurs commensaux qui tardaient, il poussa le cri aigu et prolongé des Peaux-Rouges. Ce fut un soulagement pour Marcel que François eût donné le signal de redescendre sur la terre, car son pauvre cerveau n'en pouvait plus. Cette trêve lui permit de conserver latent mais intact son enthousiasme intellectuel, que bientôt le champagne transforma en une sorte d'ivresse.

« Très comique, un peu vulgaire, votre ami, » lui dit à l'oreille la jeune fille, en piquant avec sa fourchette des fraises. Marcel lui jeta un regard de violent mépris; et pour protester, il prit le bras de François qui partait.

En bas, Gaildraud jeta sur son torse nu et tatoué un ulster à grands carreaux; et ils sortirent à pied, le sauvage et l'habit rouge, dans le parc Monceau, où l'aurore d'avril s'éveillait.

Sur le trottoir, ils flânèrent. Enfin Gaildraud arrêta un fiacre. Il se pencha encore à la portière

pour crier de loin : « A quatre heures, chez toi. »

Et Marcel Dehaynin resta seul, déprimé. Son cerveau n'était plus ivre, car l'excitateur avait disparu, mais envahi d'un malaise vague où s'affadissait la moite fraîcheur de la matinée printanière et où la gaîté du soleil levant s'éteignait.

CHAPITRE II

Il descendit à pas lents le boulevard Malesherbes, et du parc Monceau à la rue d'Anjou, de l'hôtel Simmonds à l'hôtel Dehaynin, puis dans sa bibliothèque, au second, où il entra d'abord sans nécessité, dans sa chambre, où l'aspect nocturne des rideaux tirés, du lit ouvert, des meubles abandonnés en désordre la veille au soir, contrastait avec la clarté de plein jour qui blanchissait à la porte entre-bâillée du cabinet de toilette, — il resta muet avec lui-même.

Pourtant l'opportunité d'un examen de conscience lui apparaissait, impérative comme une obligation morale. Mais il y satisfaisait par la simple constatation de son malaise, qu'il jugeait inutile de diagnostiquer davantage, sous le prétexte naïf ou hypocrite qu'après avoir réclamé à sa conscience de minutieux comptes, il les résumerait, et retournerait ainsi au point de départ, à cette sensation de malaise indéfinissable. Quant aux origines de cet état vague, il

eut l'intuition que le secret en était tout entier contenu dans ces deux mots : « fausse position », les seuls que son âme se prononça, qu'il accepta comme une réponse d'oracle, et qu'il se dispensa d'élucider autrement.

Ce fut là une de ces formules, merveilleusement justes encore qu'énigmatiques, qui rendent la vérité sensible sinon intelligible, et où nos contemporains résument volontiers tout ensemble leur conscience d'eux-mêmes qui est aiguë, leur science d'eux-mêmes qui est superficielle. Tout Marcel Dehaynin s'y exprimait : en fausse position, toujours, partout; tiraillé dès l'enfance par l'irréductible dualisme de ses acquisitions héréditaires, qui lui apportaient, avec l'agilité imaginative, le délicat mouvement d'horlogerie d'un cœur, d'une innervation, d'une circulation telles que pour un homme appelé uniquement à vivre de sentiments et d'émotions; et puis par-dessus le marché, des épaves de pouvoirs intellectuels, qui n'avaient jamais su coexister en paix avec ses autres facultés ni s'amalgamer avec elles, et qui n'avaient servi qu'à rompre l'équilibre de ce tempérament toujours en fuite sur lui-même, comme un corps soumis à un couple de forces. Cette fausse position s'accusait davantage encore lorsque, par l'éducation et par les frottements, Marcel subissait l'influence de l'Espèce, dont l'évolution présente est vers l'intellectuel, et qui trouvait de ce côté assez de

prise sur lui. Enfin il était en fausse position jusque dans la pratique de sa vie, en fausse position sociale, parmi un monde d'élégants aux crânes étroits, le seul pourtant où il pût vivre, parmi une famille sèche.

Mme Dehaynin, sa mère, tenait un salon d'académiciens et de juives. Elle y présidait chaque mardi, dans un coin à contre-jour, caricature empâtée de la jolie femme que l'on cita sous l'empire, célèbre depuis par une spirituelle malveillance qui n'était que la rancune de sa graisse. M. Dehaynin, escogriffe britannique, s'intéressait aux choses d'art. Le vieux Dehaynin, le fameux banquier, créé baron par Louis-Philippe, disait de lui quelques jours avant de mourir : « Gustave est celui de mes fils que je préfère ; il n'est pas de moi, mais il me rappelle son père que j'aimais tant. » La baronne vivait encore, momifiée dans son égoïsme, et d'une rigide majesté, d'une démarche souveraine.

Entre ces parents impassibles et cette aïeule macabre, Marcel vint, riche de ressources sentimentales qu'indiquèrent d'abord des signes extérieurs : telles les altérations que le plus futile motif faisait subir aux mouvements de son cœur impressionnable, l'agitation ou le ralentissement du torrent circulatoire à fleur de sa peau fine, où ses émotions se lisaient mieux que la pensée dans un regard, l'exceptionnelle sensibilité enfin de tous les organes où naissent les

passions, ces états purement physiques de nos viscères les plus vagues, de nos muscles les plus involontaires, et dont la conscience n'est traduite que confusément à l'intelligence déchue alors de toute autorité.

Puis il aima. Avec une incroyable précocité, avant même d'être en possession de son langage, il aima. Méfiant des siens, il renferma dans sa petite âme le secret d'affections violentes pour des étrangers, pour des inconnus.

Déjà, bien que son tempérament se développât suivant sa loi propre et sans être dévié par des influences, le procès actuel de l'Espèce vers la prédominance de l'intellectualité se manifestait chez lui, malgré la lourdeur de son cerveau, malgré l'accaparement de toutes ses énergies au profit de son cœur : l'instinct de ses affections était visiblement dirigé dès le début par des préférences artistes ou morales, qui n'arrêtaient point d'ailleurs l'essor de ses jeunes passions, parce qu'elles n'en provoquaient la naissance qu'en rendant ce cœur sensible à certaines beautés, et qu'elles n'intervenaient point rationnellement dans le jeu de leur mécanisme, essentiellement indépendant de la raison et de la volonté.

Pour la même cause, cette première indication de tendances que n'impliquait plus la définition de sa personnalité, n'accusait pas encore le fatal dualisme de celle-ci et n'en com-

promettait pas l'équilibre. Il n'en fut pas de même lorsque parurent des pouvoirs intellectuels bien déterminés. Ces pouvoirs : observation ironique, froide et d'allure littéraire, optique de peintre, clairvoyante analyse de son être intime, se révélèrent prématurés, subits, avec un caractère de maîtrise immédiate, qui prouvait leur innéité. Pareils à des instincts, ils surgirent, non par suite d'un développement continu, mais simplement parce que c'était l'heure : de même que les oiseaux savent tout à coup, au printemps, l'architecture des nids.

Lorsqu'il prit ses premières leçons de dessin, il arriva très vite à une si remarquable habileté de métier, qu'on le crut, qu'on le proclama prédestiné aux succès, aux diplômes et aux distinctions honorifiques. Puis, avec la même soudaineté, tout progrès cessa, et il eut beau s'acharner, il ne dépassa jamais la limite qu'il avait d'abord atteinte sans aucune peine. Même, lors de ses premières études positives, malgré un esprit rebelle, il eut des éclairs de divination : il lui parut souvent qu'en apprenant il se souvenait; et il prévoyait, avant que le maître finît ses phrases, certains détails des expériences ou des démonstrations.

A l'âge de la puberté, il eut même des accès de génie. D'intermittentes fureurs poétiques le transportèrent. Il se sentit littéralement inspiré, à la vérité il le fut : non par le dieu à qui les

peuples primitifs attribuaient leur souffle, mais par la résurrection de quelque énergie ancestrale. Seulement, comme il eut la notion confuse que ce génie ne jaillissait pas de lui-même, et comme il ne put accepter l'explication miraculeuse des anciens, il ne connut pas non plus leurs purs orgueils et leurs enthousiasmes absolus. L'excès même de ses forces d'emprunt lui faisait suspecter l'insuffisance des siennes propres, et chaque fois qu'il devenait supérieur à lui-même, c'était pour s'humilier davantage dans la conscience mélancolique de son infériorité.

Tel fut son premier malaise intellectuel, qui désormais, latent ou aigu, ne devait plus guérir, ne pouvait que s'aggraver : car l'exercice de ces facultés parasites, sans modifier les éléments de son cerveau, y avait ajouté une sorte de fausse aptitude à l'intellectualisme, au moment où Marcel allait subir plus directement, par l'éducation du collège, le contre-coup de l'évolution contemporaine vers l'intellectualité.

On le mit à Fontanes après sa première communion. Il y fut le premier de sa classe, moins par ambition que par sentiment du devoir et pour satisfaire les siens, moins par capacité véritable que parce qu'il avait du cœur à l'ouvrage; mais qu'importent les causes? L'essentiel fut ce résultat que, du jour au lendemain, rien n'exista plus pour lui sinon les objets de la pensée.

Sa fortune paraissait le vouer dès l'enfance à la dissipation des cancres riches; heureusement, il eut la chance d'être placé en ce collège unique, où tout semble combiné pour métamorphoser l'aristocratie du luxé en aristocratie d'intelligence : mais comment y réussir, lorsque, pour la majorité, le dernier jour de classe marque la date d'un irrévocable renoncement à toute réflexion et à toute lecture?

A Fontanes, on joue artistement avec cette fausse position entre l'étude et le monde, où Marcel ne se débattait point seul, mais où tous ses égaux de quelque valeur se débattaient comme lui. Les plus forts n'y sont jamais de crasseux drôles. Ils mettent habituellement des gants à la sortie. Ils ne sauraient perdre, là, aucun des préjugés mondains parmi lesquels ils furent élevés : ils n'y perdent que le snobisme qui ferait d'eux les dupes de leurs propres élégances. Ils tiennent à rester les enfants qui baisent la main aux femmes dans le salon de leur mère, et ils ne sont pas sans apprécier comme il convient le joli ridicule de ces manières apprêtées : ils professent à l'endroit des choses mondaines un scepticisme conservateur. Enfin, ces mœurs indépendantes d'externe, dans un lycée sans tristesses et sans désagréables chocs avec des prochains trop rudes, exagèrent encore l'impression de factice qui se dégage, pour tout enfant riche, d'une existence irresponsable,

exempte de soucis matériels, soustraite en apparence aux gênes sociales. Mais aussi, elles ont l'avantage de les accoutumer à l'opinion moderne, à la pensée libre, en leur inspirant de bonne heure un mépris cavalier mais efficace pour les routines et les vieilleries universitaires.

La période où les facultés de Marcel Dehaynin se développèrent le mieux fut son année de philosophie. Un jeune professeur débutait cette année-là, frais débarqué de province. Marcel fut enlevé par ses premières leçons ; et, comme il ne savait point se passionner pour des choses seulement abstraites, il s'engoua du maître, que Mme Dehaynin dut inviter à ses mardis.

Ce professeur comprit aussitôt quelle devait être, à Fontanes, la forme de son enseignement : on causa, on disputa dans sa classe, comme dans le salon de la rue d'Anjou. Alors, plusieurs de ses élèves s'éprirent de Schopenhauer parce qu'il était à la mode, et de Stuart Mill parce qu'il était Anglais. C'est pour ces puérils motifs que Marcel se procura leurs œuvres, mais, contrairement à l'usage, il les lut.

Le premier fruit de cette haute culture fut une exagération de son aptitude à l'analyse et au dédoublement. Cette faculté, déjà en mauvais accord avec son organisation de pur sentimental, acquit dès lors une intensité disproportionnée à son intelligence même. Et s'exerçant

d'abord sur les autres facultés parasites qui s'étaient déjà manifestées en lui, elle lui en révéla les origines et la non-valeur. Il jugea en connaissance de cause ses anciens accès de génie : il n'en rit point comme les autres hommes, qui, presque tous, ont eu, à la puberté, de semblables crises ; mais le respect superstitieux avec lequel il en garda le souvenir, entraînait une mésestime de ce pauvre moi, qui n'avait été que le lieu et non l'âme de ces accès. Il y eut en lui non seulement du poète mort jeune, mais aussi du poète raté. Ah ! il sentait que, sans la tyrannie de son patrimoine, le livre peut-être, ou le journalisme — un journalisme grave, doctrinaire, — l'eût requis. Et il se jugeait lâche de ne pas sincèrement le regretter. Pourtant, il se disait : « A quoi bon ? Tu ne pouvais être qu'un faiseur habile, un rhéteur plus moderne suivant le codex des formules, un contremaître littéraire ou philosophe. » Et, tantôt par la réflexion, tantôt dans l'inconscience, mais toujours en vain, il cherchait la résultante de ses forces, impossibles à composer. Et le malaise empirait.

Il paraissait être, pour Marcel, le suprême et inéluctable résultat de tout effort, de tout développement. N'allait-il donc pas lasser tout effort, entraver tout développement, apporter ainsi, lui-même, le principe de sa guérison, et s'éteindre enfin dans sa propre atonie ? Mais l'entendement

de Marcel eut un dernier sursaut. L'intellectualisme de l'Espèce reprit contre lui une plus vigoureuse offensive, en centralisant ses forces, en résumant son influence dans celle d'une personne, d'un ami : ainsi l'ironie des hasards voulut que les éminentes qualités de son cœur fussent les instruments de cette dernière action contre son cerveau.

Ce fut à la fin de cette année que François Gaildraud lui adressa la parole. Marcel l'aima instantanément, et pour se rendre moins indigne de lui, il se raccrocha à l'Idée. Jamais il n'avait plus amèrement désespéré de lui-même, mais le fanatisme triste des martyrs obscurs était en lui. François ne s'en douta guère. Il jugea très légèrement son camarade, qui n'osait se faire valoir en sa présence. Néanmoins, il ne le quitta plus. N'étant, hors de l'étude, qu'un bohême tapageur et suranné, il avait de ces liaisons capricieuses, exclusives, avec des satellites qu'il n'estimait point : Marcel n'obtint de lui que la plus vulgaire part, n'accédant jamais au sanctuaire de cette intelligence, que naïvement il idolâtrait.

L'attrait seul de celle-ci avait fait réaliser à la sienne un progrès d'habitude réservé aux élus, et qui, pour elle, ne pouvait être qu'une source nouvelle de tourments : Marcel reconnut que l'infirmité de sa raison la réduisait à ne jamais s'appliquer que sur un objet unique, et qu'ainsi

lui était refusée la notion supérieure des complexités, des contradictoires et des harmonies; que par suite il employait à la recherche des vérités une logique simpliste et têtue d'enfant, se butant tout de suite aux conclusions premières et immédiates, sans tenir compte des accessoires ou des accidents qui parfois les modifient jusqu'à les retourner; qu'en un mot, s'il devenait un intellectuel quelquefois, ce n'était pas seulement par superfétation : c'était à la première puissance et en surface.

Il tenta la restauration et l'agrandissement de son âme. Il redoubla cette classe de philosophie qui, d'abord, lui avait été profitable. Il aimait encore le maître, parce que François Gaildraud le jugeait favorablement : jusqu'au jour où il s'assura de cette opinion, l'âpre et jalouse lutte de ses deux amitiés le déchira et jeta aussi un grand trouble d'incertitude dans son esprit sans initiative.

La répétition du cours fut littérale : il dut chercher ailleurs de la pâture neuve. Il assista plusieurs semaines, fidèlement, aux mardis de sa mère. Mais un timide essai de controverse avec un beau parleur philosophe, qui faisait rue d'Anjou des conférences hebdomadaires, lui ayant valu un couplet spiritualiste, il se retrancha, dédaigneux, farouche, il lut dans la solitude.

Jadis il avait perdu sa foi religieuse sans les

orages que semblait promettre sa nature passionnée, parce que son mysticisme, d'exigences plus modernes n'avait jamais trouvé sa pleine satisfaction dans les légendes qui, durant tant de siècles, suffirent aux ancêtres. N'ayant point souffert de cette crise, il s'était facilement accommodé, à cet égard, d'une indifférence vulgaire, entrecoupée de grosses plaisanteries voltairiennes. Son zèle de catéchumène à nier ou à fronder toute métaphysique l'y avait entretenu. Puis cette inélégante philosophie l'horripila. Il lut Strauss, il lut Renan. Il refit pour son propre compte la route même que la race a parcourue depuis un siècle, de la blague à la critique, de la critique au dilettantisme. Il ne se complut qu'à demi dans celui de Renan, puisqu'il ne partageait point sa tendresse pour l'esthétique du christianisme, et puisque ses appétits religieux allaient à autre chose qu'à une restitution artiste du passé. Mais alors il fallait s'engager sans guide dans un chemin peu battu. Il dévia vers les problèmes de la morale.

Jusque-là il avait interprété la loi du *struggle for life* dans le sens d'une concurrence immédiate. Il rectifia cette bévue énorme, et par réaction rebondit vers l'esthétique la plus haute ; il redevint, en théorie, ce que pratiquement il n'avait point cessé d'être, un minutieux artiste en bonnes actions.

Ses antécédents bourgeois lui avaient trans-

mis le respect inné du fait positif : adapté à la forme supérieure de son intelligence, cet élément vulgaire de son hérédité devint le principe transcendant de sa morale. Marcel, en admiration attendrie devant le jeu des forces, qu'il n'avait pas besoin d'exprimer en termes de symbolisme pour en dégager de la beauté, s'y soumettait avec un amour infini. Et comme, d'autre part, il était pour lui-même l'inquisiteur à qui rien n'échappe, il ressuscitait en son entier l'austère morale stoïcienne que ces deux formules résument : « Connais-toi. — Vis conforme à la nature et soumis à la nécessité. »

En même temps, par cette opinion que toute chose, en soi mauvaise, est bonne en tant que nécessaire à l'universelle harmonie, il atteignait à une sorte d'optimisme mécaniste, mais d'où il avait le droit de s'excepter lui-même, s'il se jugeait de son propre point de vue. Il s'en excepta en effet, car il ne connaissait point la joie que l'équilibre seul procure ; plus ses hémisphères travaillaient, plus il augmentait en lui la quotité, anormale déjà, de l'intelligence : ce médiocre penseur, ce sensitif, ce sentimental, souffrait d'une véritable pléthore d'intellectualité.

Enfin, ce fut le coup suprême, du dernier sommet de science où il se hissa, il put contempler, dans un éblouissement d'aube, le champ sans limite de la vérité moderne. Il comprit

alors que ses récents progrès étaient de négligeables préliminaires. Il eut l'exacte vision des études qu'il fallait explorer, des connaissances que, une par une, il fallait conquérir, et en regard l'exacte appréciation de son impuissance. Il toucha la borne outre laquelle il ne passerait point.

Alors il se désaffectionna. L'année s'achevait. Il s'annula dans la vie du monde. De tout ce noble passé, il ne conserva intact qu'un seul de ses pouvoirs intellectuels, celui d'analyse. Et encore, il accoutuma sa conscience, par de perpétuels manques de franchise vis-à-vis d'elle-même, à devenir, le cas échéant, un faux témoin ou un témoin à restrictions.

Le cœur ne profita point de cette faillite cérébrale pour ressaisir son hégémonie. L'amitié pour François subit une éclipse. Bien qu'à l'âge idyllique, Marcel ne conçut d'amour ni pour des filles ni pour quelque femme. Il fut, en toutes choses, médiocre et plat.

Et cependant, il pouvait être galvanisé encore, puisque, à la seule apparition de François, son cœur avait retrouvé de l'amitié, produit de l'amour imprévu et foudroyant, ébauché des émotions esthétiques; puisque les souvenirs morts de la science avaient ressuscité avec l'habitude de la synthèse explicative; puisque à la suite de cet effort de toutes ses forces était rené, suivant la fatale coutume d'autrefois, le sentiment de

gêne et de position fausse, le malaise, ce malaise traversé, en soupant, d'une ivresse, redevenu malaise à la sortie et à l'aurore, avec complication d'une fatigue d'ivresse. Et c'est pourquoi, sentant sa vie reprise, ne pouvant méconnaître les symptômes d'une nouvelle crise intellectuelle, saisi d'un tremblement — religieux effroi ou banale lâcheté? — il avait peur de sa propre voix intérieure, il était rentré chez lui, il s'était mis au lit, muet avec lui-même.

A présent il dormait, terrassé. Une mémoire infinitésimale du malaise antérieur lui permettait encore d'apprécier les avantages du sommeil. Cette jouissance de l'anéantissement n'était point symbolisée par l'imagerie précise d'un rêve : elle ne se traduisait pas en termes de pensée, elle se dispersait dans tout l'organisme, et elle ne s'exprimait, pour la conscience même, que par les attitudes du corps et la physionomie; souriant, les membres déliés, la tête glissant de l'oreiller, comme si s'enfoncer dans le lit c'était aller plus au fond du sommeil, Marcel était posé ainsi qu'un enfant, car ce plaisir de dormir est un privilège de l'enfance. Et même pour lui, cette impression était aidée par la conscience de je ne sais quelle enfance qu'il y avait, malgré le dessin arrêté du profil, et de la bouche, et des pommettes saillantes, dans la fraîcheur de son visage, dans le dépeignement de ses cheveux, dans ce joli mouvement d'énergie naïve, de

force trapue pour empoigner un coin de l'oreiller.

Peu à peu, par l'intermédiaire de l'attitude prise, cette extase du nirvâna se mua en impression résumée de son enfance, également organique, diffuse. Puis, et sans doute cette péripétie fut amenée par l'accommodation à son état présent de quelque sensation auditive suffisamment indéterminée, il eut les oreilles déchirées par le roulement de tambour qui rappelait les élèves pour la classe à Fontanes. Son visage fut sérieux, il soupira, il esquissa le geste de la surprise, puis il s'immobilisa, occupé par trois idées qui lui étaient suggérées simultanément : la course des collégiens vers la classe, un leitmotiv de Wagner, l'apparition d'un héros sur la scène de Bayreuth, annoncée par une mélodie martiale qui a jailli des profondeurs.

La dernière image s'effaça. L'idée de leitmotiv devint dominatrice ; elle s'unit au souvenir toujours immanent du malaise éprouvé avant dormir; le jugement s'établit que le roulement de tambour était le signe mélodique, le leitmotiv du malaise intellectuel. Alors le cerveau s'efforça pour se réveiller, non parce que le roulement rêvé avait fait du bruit, mais parce que l'idée seule d'intellectualisme entraînait la nécessité ou l'obligation d'un réveil et d'un effort du cerveau.

Mais la pensée plana encore dans un vague,

longtemps. Elle s'orientait vers l'image des écoliers qui courent. La main s'effara au contact du corps dévêtu. Faudrait-il manquer l'heure ou aller ainsi en chemise? Il s'efforça encore pour se réveiller. Il eut en son immobilité l'illusion qu'il faisait des gestes précipités et maladroits. Il s'étira, éprouva l'ennui du collège quotidien, resta ensuite penaud en présence des grandes idées de devoir. Et cette conclusion survint qu'il était, à l'égard de la discipline intellectuelle, comme les mondains endurcis à l'égard de la religion : toujours décidé à se convertir demain.

La raison entrevit alors pourquoi cet afflux de souvenirs appartenant à la vie du collège, à la période exclusivement intellectuelle du passé, et pourquoi l'ouverture d'une nouvelle crise était signifiée mélodiquement par un rappel des anciens tambours. Mais l'interprétation ne se détermina pas davantage. Tout l'esprit fut occupé par ce puéril truisme : « Non, cela n'est pas vrai... Plus de collège !... » Et un instant Marcel fut lâche devant sa vie responsable que les maîtres ne dirigeaient plus; puis, envahi par l'écœurante sensation d'un désœuvrement immense, vertigineux, qui fut l'intermédiaire d'un retour à l'impression du vague. La pensée s'y noya encore.

La figuration de ce vague était une lumière sans limites, où Marcel reconnaissait aussi l'image qui d'habitude illustre les concepts abs-

traits de l'espace infini et de l'éternité. Ce dernier tira l'attention à lui. Il apparut à Marcel comme engendré directement par la monotonie coutumière de ses journées, toujours précédées, toujours suivies chacune d'une journée identique à elle-même : d'où l'idée nécessaire d'un infini toujours pareil à soi-même dans le passé comme dans l'avenir. Puis l'idée se fit jour que l'heure actuelle était critique, centrale dans cette éternité, comme si l'infini admettait un point centre. Alors s'éveilla l'instinct de limitation exacte, qui naît de la perpétuelle antithèse entre la continuité de l'univers et la détermination des individus. Cette risible mais constitutionnelle manie, qui nous fait par exemple un agaçant plaisir d'enjamber une frontière politique et de stationner quelques instants, une jambe dans un pays, une jambe dans l'autre, induisit Marcel à s'assurer de l'heure : comme il était justement l'heure de cette entrée en classe qu'il venait de rêver, l'image ressuscita, le leitmotiv des tambours fut répété, amenant quelque lassitude. Marcel réfléchit qu'ayant dormi à peine deux heures, il devait être fatigué : il le fut.

Mais cette fatigue n'était point musculaire : elle était cérébrale et nerveuse. La personne intellectuelle de Marcel Dehaynin s'était, à la lettre, enivrée cette nuit : elle présentait ce matin, avec la transposition convenable, les

symptômes correspondants à ceux des lendemains d'ivresse. Comme les ivrognes de la veille, que torture le besoin de boire encore et intarissablement, son cerveau avait une fausse soif. Il souhaitait je ne sais quels excitants alcooliques, pour déployer les énergies factices emmagasinées par suite du surmenage d'hier.

Seulement, son activité prodigieuse ne produisait plus aucune pensée. Marcel n'était pas assailli de souvenirs comme hier, et il se sentait émasculé pour la création des idées vierges. Ses fibres vibraient sans résonance, comme une corde tendue dans le vide. Il n'y avait dans sa conscience que la perception brute des trépidations moléculaires. Le grand travail des hémisphères n'aboutissait qu'à un état organique pénible, qui lui-même préparait la mélancolie et le dégoût : ce malaise, provoqué par une exaspération des facultés intellectuelles, devenait spécialement émotionnel et physique.

Le coup de cloche du déjeuner attaqua le cœur de Marcel, où se ranima instantanément la vieille hostilité contre sa famille. Apprivoisé avec elle depuis longtemps par l'indifférence, il redevenait farouche tout à coup, rien qu'à prévoir les inévitables questions sur ce bal, dont il repoussait les souvenirs avec une sorte d'effroi; surtout, une pudeur s'éveillait en lui, à penser qu'il devrait peut-être livrer à la curiosité des

siens le cher secret de son amitié fragile encore et comme indécise de renaître.

Il entra dans la salle avec ces cauteleuses allures qu'il avait, enfant, lorsqu'il allait falloir confesser quelque faute, quelque pensum. Mais dès qu'il vit, autour de la table, son père, sa mère, son aïeule rigide, ces trois types qui représentaient dans son passé comme dans sa génération aujourd'hui mûre la race dont il était, il reconquit, à la comparaison, l'estime de lui-même. La toile de fond de son décor intime se déchira; et par delà les portants en silhouette, il découvrit des plans successifs d'aurore où de la lumière d'or riait, des édifices de nuages, et entre des montagnes tout en fleurs et en neige, par une trouée large, un lac qui s'enfonçait plus loin encore et jusqu'à perte de vue dans un inconnu lumineux, comme le lac Majeur vu de la rive méridionale; c'était le magnifique symbole de sa haute moralité, de son intelligence, méprisable peut-être au regard d'une petite élite, mais, à la fin! peu commune, et de son incomparable cœur. Alors, comme s'il eût respiré vraiment la fraîcheur, les parfums de ce lac symbolique, l'air sec de ces illusoires montagnes, Marcel se rasséréna.

La banale conversation de tous les jours bourdonnait à ses oreilles. Il y prenait part de temps à autre, comme celui qui parle dans le sommeil hypnotique; s'égayant à part lui, jusqu'à rire,

de l'excuse plausible mais fausse que lui fournissait sa nuit blanche.

A l'improviste son cœur se serra. Il chut de toute la hauteur du rêve, dans ce plat milieu. Il s'apitoya un instant sur sa rampante destinée. Puis un besoin fou le posséda de se démontrer à soi-même, par de la haine positive, qu'il était indépendant de ces liens, autre que ces gens : enfin, un mot jeté par sa mère contre les théories avancées de Simmonds, lui suggéra, par esprit de contradiction, des opinions plus radicales encore, et il put se soulager dans une crise muette de socialisme. Comme une victime du capital, il s'indigna contre ses capitalistes de parents. Oh! qu'il aurait volontiers, par bravade, pressé une main calleuse, vidé toute sa bourse dans la main de quelque mendiant notablement déguenillé!

Il voulut, au moins, crier quelque parole de défi. Rompant soudain avec sa pudeur première, il déclara, sur un ton de provocation inintelligible : « J'y ai rencontré, à ce bal, mon ancien ami, le petit Gaildraud, François Gaildraud. » Il n'entendit pas les exclamations, les réponses, les commentaires; il se répétait, dans une douceur, les syllabes de tendresse qui lui avaient échappé : « le petit Gaildraud. » Et il s'épanouissait; le cerveau même s'arrêtait de souffrir, gagné par l'aise du cœur.

Il fit ensuite une majestueuse sortie. Il s'en-

ferma dans sa bibliothèque, fut tenté de grimper aux plus hauts rayons pour prendre des livres. Mais il était exténué par les péripéties de son drame interne. Il s'affaissa sur le divan. Il fuma, il noya dans les fumées successives de plusieurs cigarettes la vision claire mais si pâle de ses yeux, de ses yeux bleu fané, pareils aux bluets qui meurent. Même quelques minutes ses paupières se fermèrent tout à fait. La lueur de pensée qui virait si vacillante par ses prunelles, mais trop crue encore, puisque son regard se brûlait à ses propres flammes, chavira.

Mais non, non, il n'admettait point le sommeil! Son entêtement d'homme ivre se buta de nouveau. Les rouages de sa machine se reprirent à tourner dans le vide. Sa faiblesse demanda grâce au vertige, mais sa volonté était requise vers l'obligation intellectuelle comme par un impératif catégorique. Cette fois pourtant, dans un mouvement de révolte que la conscience ne soupçonna point et qui ne se manifesta ni par un doute formulé, ni par une discussion verbale, il somma cette prétendue obligation de se justifier, et avec le même vague il pressentit qu'elle était l'expression traduite à son âme individuelle, des ultimes tendances de l'Espèce et de sa plus moderne évolution. Mais sa pensée à la dérive se désorienta. Les abstractions furent chassées par les images. Le contraste des idées de modernisme évoqua un idyllique décor qui signifiait

les époques primitives, et l'amitié rentra en scène dans ce pays du Tendre. Très longtemps Marcel rêva comme dans un bain amollissant, mais d'où l'on ne veut plus sortir. Il se murmurait enfantinement qu'il s'était donné congé pour aujourd'hui, qu'après tant de journées perdues, une de plus était négligeable, qu'aujourd'hui était consacré uniquement à la restauration de l'ancienne amitié, que François viendrait à quatre heures. Trois heures sonnèrent : douloureusement Marcel se souleva.

La sieste l'avait alourdi ; mais il réagit, il fut fébrile. Il voulut solenniser la rentrée de François. Il eut de puériles comme d'artistes coquetteries. Il changea de vêtements. Il installa au milieu d'une table un hortensia bleu. Il choisit certains livres dont il arrangea le désordre sur son bureau.

Tous ces préparatifs achevés, François Gaildraud se trouva en retard et Marcel s'impatienta passionnément, comme du temps qu'il était petit et qu'il pleurait si l'un de ses inséparables manquait de cinq minutes un rendez-vous : sa réelle envie de pleurer affecta cette forme du souvenir.

Enfin le coup de timbre souhaité retentit, et ses vibrations se répercutèrent des centres aux extrêmes épanouissements des filets nerveux. Le leitmotiv des tambours roula dans la caisse sonore du crâne. Marcel se précipita vers la

porte, fit halte, le souffle en arrêt. François parut. Marcel ne trouva point de mots. Pourquoi ensuite lui fut suggérée cette elliptique interrogation : « Ta sœur ?...

— Mais, répondit François, très calme, elle ne va pas du tout. C'est même ce qui m'a mis en retard : j'attendais le médecin. On craint une fièvre muqueuse. »

Et le silence tomba. Marcel éprouva cette sympathie instinctive qui n'est que l'égoïsme de la santé, avec la passagère hallucination organique des maladies dont on parle.

« Sortons-nous ? » dit-il.

Pendant qu'il s'apprêtait, Gaildraud lut les titres des livres mis en vue. Il interjeta, touchant les lectures de son ami, quelques brèves questions, quelques brefs conseils d'une voix changée, plus sèche, martiale, comme celle des militaires, qui, soudain, au milieu d'un entretien autre, se mettent à traiter du service.

Mais lorsqu'ils furent dehors, au plein air, il parla plus largement. Ses périodes se développèrent, libres. Elles tracèrent, en termes magnifiques, le programme d'une intelligence contemporaine. S'il y adjugeait aux sciences la première place, ce n'était point par esprit de clocher, par chauvinisme étroit de spécialiste mathématicien ou physicomane, buté au mépris des rêves et des idéalismes ; mais parce que la

science au contraire lui apparaissait comme ayant si radicalement transformé par ses ultimes résultats notre conception de l'Etre et notre optique de la Nature, qu'il y pressentait l'imminence d'une expression originale de l'art, la rénovation, l'affinement de nos morales et de notre sens religieux. Ah! il fallait avoir une bien complaisante cervelle pour ne pas résolument se remettre à la besogne vers la vingtaine, et se refaire une éducation adaptée, quand on s'apercevait enfin que la vieille formule éducatrice, celle qui accapara nos dix années d'enfance et d'adolescence, n'a rien fait pour accorder notre évolution particulière à l'évolution générale de la pensée moderne, qu'elle a pour ainsi dire désintégré cette parcelle d'intelligence que nous sommes du grand tout intellectuel de l'humanité, qu'elle a été relativement aussi absurde qu'une tradition qui imposerait d'enseigner aux enfants un usage manuel de leurs pieds, en mémoire de l'ancêtre simiesque!

Marcel reconnut sommairement, à une identité des images, les horizons jadis découverts, au bout de son dernier effort, et en vue desquels il était tombé las et lâche. Il ne put supporter sans honte cette idée que sa cervelle avait bien été la complaisante cervelle que Gaildraud invectivait. Il fit le ferme propos d'envahir la terre promise. Et à la table du café où ils prenaient le sherry, comme cette nuit à la table de

souper, il poussa encore jusqu'à l'ivresse son enthousiasme intellectuel.

De sorte que le lendemain fut encore un lendemain d'ivresse, et de même le jour qui suivit, tous les jours qui suivirent, durant plusieurs semaines : car François avait l'exorbitant pouvoir de le griser d'un mot, et même sans dire un mot, rien que par l'influence imaginative des idées que sa présence évoquait. Ce fut une sorte d'intoxication lente, entretenue par une visite quotidienne à heure fixe, et comparable à l'empoisonnement par l'absinthe.

Cette crise, malgré des accès d'ardeur, malgré des enthousiasmes fiévreux et tristes, ne produisit qu'un travail intermittent et sans cohérence : repassage, au hasard, de livres déjà connus ; lectures, découragées avant la dernière page, de livres divers, traités de science, monographies du cerveau, romans d'analyse, où Marcel essayait lui aussi de discerner, parmi les tâtonnements d'une école jeune, des voies véritablement nouvelles : mais il était toujours gêné par une timidité dans l'approbation et dans la critique, par une peur de ne pas tomber d'accord avec François.

Il s'effarait surtout de se heurter sans cesse à l'inintelligible : c'est que maintenant il s'attaquait à des concepts qui dépassaient la mesure de son cerveau. Tout ce qu'il avait appris et coordonné au cours de sa dernière crise intel-

lectuelle lui était revenu subitement et en bloc, avec ces mêmes apparences d'impersonnalité qui caractérisèrent autrefois les accès de génie. Mais comme il avait accompli alors le plus grand effort dont il fût capable, le seul résultat cette fois fut qu'il précisa la notion de son incapacité. Il eut cette mélancolie d'être un enthousiaste adversaire de l'agnosticisme, pour l'usage particulier duquel la doctrine de l'inconnaissable se trouverait vérité. Il ne pouvait même pas se brûler à la flamme autour de laquelle il tournoyait, car elle brûlait enfermée dans un globe sans ouvertures : et il était pareil aux oiseaux de mer qui viennent la nuit se briser la tête et les ailes contre la lanterne des phares.

D'ailleurs ces accès de travail étaient rares; mais, lorsque Marcel lâchait ses livres et s'avouait l'inutilité des efforts, il ne trouvait même plus la paix dans la désertion : aux heures d'oisiveté le malaise intellectuel reparaissait sous l'étrange forme qu'il avait affecté le premier jour, trépidation de toute la machine cérébrale, souffrance physique, émotions tristes.

Toutes les phases de cette crise échappaient à François, dont les jugements étaient souvent brouillons et artificiels, malgré ses aptitudes supérieures à l'observation d'autrui : parce qu'il était à l'âge où le développement personnel absorbe toutes les énergies, et aboutit, même dans l'ordre de la connaissance, à un égoïsme com-

plet. Le jour du bal Simmonds il s'était fait de son ami une opinion beaucoup trop haute. Son estime s'était écroulée dès le lendemain, sans que l'intimité renouée se rompît : elle était même redevenue quotidienne et exclusive comme autrefois; seulement, comme autrefois, elle n'était qu'une vulgaire association pour la fête et pour le tapage.

François imposait à son ami une existence d'étudiant vieux jeu. Marcel explora le quartier latin, prit part à des émeutes et à des manifestations, fit le coup de poing avec des cochers de fiacre. Il dîna dans les salles de garde avec les internes des hôpitaux.

S'il acceptait si aisément une vie dont chaque détail lui devait être antipathique, c'est que la violente dissipation, la folie même lui étaient à cette heure des dérivatifs nécessaires. La crise partielle déterminée par le retour de François coïncidait avec une autre crise : une seconde puberté est au seuil de l'âge mûr comme une première au seuil de l'adolescence, trouble avant-coureur des amours moins fragiles et des plus valables ambitions; et comme la première puberté elle se signale par des ardeurs, par des lassitudes, par de la mélancolie, par de la volupté, par l'excès des énergies.

Si l'énervement et l'atonie où aboutissait la crise d'intelligence de Marcel se trouvaient en harmonie avec les mélancolies où aboutissait sa

crise d'âge, le trop-plein de ses forces était employé d'autre part aux fatigues que lui imposait François. Il sortait donc de ces orgies plutôt remonté, trempé, que rompu; et comme la forme de ses débauches était démodée, parfois jusqu'au romantisme, il y repuisait tous les enthousiasmes, les naïvetés même et la poésie des dix-huit ans.

La sauvagerie de cet âge lui revenait aussi, décidément : plus que jamais il s'isolait des siens, ironique, arrogant quand on osait s'étonner devant lui de ce changement de mœurs, ou protester contre le formidable chahut mené dans l'hôtel Dehaynin par François Gaildraud. Ce dernier y faisait de prodigieuses farces. Il pénétrait dans un cabinet de toilette et versait par la fenêtre des flacons de Chypre sur l'attelage qui attendait Mme Dehaynin. Un autre jour, il carillonnait à deux heures du matin, retour du théâtre avec un ami, tous deux chargés de victuailles. Ils faisaient lever Marcel, soupaient dans sa chambre, et, vers quatre heures, prenaient le parti de rester à dormir dans des fauteuils.

« Il est bien mal élevé, ton ami Gaildraud, » dit à déjeuner Mme Dehaynin. Et comme son fils, qui d'ailleurs était absolument du même avis, s'apprêtait à prendre avec une mauvaise foi furieuse le parti de François, elle ajouta : « On dit que sa sœur est très malade; je trouverais convenable qu'il ne s'amusât pas comme il fait. »

Alors Marcel fut consterné : il n'avait rien à répondre. Il se mit à la place de Mlle Gaildraud, de Suzanne Gaildraud (car il se rappela son prénom qu'un jour François avait prononcé). Il se représenta combien il en aurait voulu à un frère de cette coupable indifférence.

Mais, le soir même, François ne vint pas : il écrivit un mot bref, « sa sœur donnait des inquiétudes ». Marcel fut enchanté : eh bien ! ce François n'avait donc pas si mauvais cœur ? Puis il songea : « Comme ce serait affreux si sa sœur allait mourir ! » Et il demeura toute l'après-midi dans un état ambigu, qui était bien l'inquiétude, mais qui était aussi l'affairement et le plaisir d'être inquiet.

Ces minuscules impressions eurent une importance décisive. Du jour au lendemain, Marcel fut retourné : au point de vue strict de l'intellectualité, sa crise intellectuelle avait avorté complètement. Il ne lui en restait que le malaise, maintenant tout à fait confondu avec celui de la seconde puberté, qui elle-même était réduite aux états de mélancolie et de nonchalance, momentanément incapable d'emportements et d'excès : car toutes les forces de Marcel avaient été brûlées par cette vie folle des derniers jours, et François Gaildraud n'était plus là.

Marcel s'amollissait, seul, répugnant à tout plaisir, fuyant les gens de son monde et n'ayant point de refuge autre part. Il n'osait même pas

aller prendre des nouvelles de Suzanne Gaildraud, parce que son frère ne l'avait jamais invité à venir chez lui. Il était détaché de toutes choses, sans colère. Il avait de doux vertiges d'anéantissement. Lorsque par hasard le leitmotiv des tambours roulait encore dans sa tête, leur sonorité était lointaine et voilée de crêpes.

Mais, ainsi qu'il arrive toujours dans les phénomènes connexes à une puberté, une qualification voluptueuse était immanente à chacun des états d'âme les plus divers qu'il traversait. Ses angoisses étaient spasmodiques et délicieuses, ses dégoûts mêmes avaient quelque chose de voluptueusement maladif, de perversement voluptueux. Et avec cela, ses sens, que la débauche récente n'avait pas épargnés, s'étaient engourdis dans une troublante langueur, qui paraissait un souvenir de leurs virginales inexpériences et de leurs anciennes timidités.

CHAPITRE III

Toutefois la crise particulière provoquée par François Gaildraud, et qui s'était manifestée d'abord par une intellectualité pour ainsi dire officielle, par du travail, par des lectures, n'avait fait faillite que de ce côté. Elle se poursuivait transformée. Les pouvoirs intellectuels parasites restaient sollicités anormalement; mais, au lieu d'exercer leur action sur eux-mêmes, dans le domaine restreint des idées et des abstractions, ils la disséminaient dans le détail de la vie pratique : l'affection n'était plus localisée et circonscrite, mais générale.

Le plus important des pouvoirs parasites, celui de l'observation personnelle, jouait donc un rôle considérable, malgré les difficultés que rencontre l'analyse, lorsqu'elle s'attaque à des états d'âme brumeux comme ceux que Marcel traversait alors. Mais justement la peine même de son effort et l'orgueil légitime de la difficulté vaincue faisaient compensation au remords sourd

de son insuccès que la conscience pourtant n'avait ni commenté ni même précisément aperçu, à l'inquiétude vague qui l'oppressait, touchant la valeur de cet état voluptueux où le cerveau semblait trop désintéressé. Troublé de n'être plus assez intellectuel, il chassait ce scrupule, en analysant son intellectualité négative.

Ce qu'il redoutait surtout c'est que ses émotions actuelles ne fussent banales et d'une puérilité inouïe. Cette restitution de l'adolescence et ce recommencement de sa puberté l'ébahissaient. Il en rougissait, mais avec quel sourire extasié! Et puis ces mots mêmes : « seconde puberté », qui lui furent suggérés naturellement, le tranquillisèrent beaucoup. Les esprits timorés et sans initiative, en même temps que très idéologues, se sentent sur un terrain solide dès qu'ils ont trouvé un terme pour exprimer ce qu'ils éprouvent et une théorie pour le justifier.

Il manquait encore l'approbation de François : Marcel en chercha une dans les livres. Il était plus disposé qu'un autre à s'y reconnaître, parce que son observation personnelle affectait déjà une forme littéraire; et comme sa faculté d'expression, demeurée à l'état rudimentaire, ne répondait point à ses transcendantes facultés d'analyse, constamment réduit à l'impraticable opération de penser supérieurement sans le secours des mots, il ne pouvait trouver que dans l'écriture d'autrui un secours et un

soulagement : il ne le trouvait qu'à moitié, trop fin avec cela pour ne point faire l'exacte part des discordances comme des analogies et pour se contenter d'à peu près.

Les livres qu'il devait lire, ce fut, comme au temps de ses lectures philosophiques, la mode qui les lui indiqua. Il se reprit d'abord à *Volupté*, où il ne trouva pas une expression juste, mais comme une transcription harmonique de ses états : ce n'était aucunement son malaise, mais c'était la musique de son malaise. Il se baigna, il se roula dans ce roman, qui flatte infiniment plus la seconde puberté que la première. Il relut l'inévitable *Adolphe*, avec une piété attentive, reconnaissable à l'adaptation de sa physionomie où s'exagérait sa ressemblance avec les contemporains du livre, à son attitude imitatrice de leurs poses : une main dans le gilet, le menton renfoncé dans la cravate, le sourcil sévère. Mais les petites phrases sèches l'irritèrent, sans jamais retenir sa pensée instable, à qui le sens même échappait quelquefois : comme ces aiguilles de pin dont chacune pique, et qui entassées forment un lit glissant et lisse où il est impossible d'établir son immobilité.

Cette lecture lui fut l'occasion d'une rencontre utile : comme il jetait par hasard les yeux sur la notice de son édition, il y découvrit, assez naïvement exprimée, l'idée d'une délibération possible et d'un choix entre l'emploi intellectuel

et l'emploi sentimental des énergies à l'heure où celles-ci n'ont pas encore d'orientation bien déterminée, au début d'une carrière. Et cette conséquence lui apparut, que celui qui délibérerait et qui choisirait ainsi, comme l'Hercule mythologique entre la vertu et le vice, aurait beau vouer sa vie aux aventures du cœur, l'acte même de délibérer, de choisir, serait un acte de l'intelligence volontaire. Il ne se donna pas la peine de dégrossir ces idées un peu enfantines, du moins sous cette forme positive et absolue : elles suffirent, telles quelles, à calmer ses derniers remords intellectuels, et à lui procurer l'impression sereine et satisfaite du problème résolu.

Il trouva, chez un écrivain plus récent, une invitation à « systématiser sa vie ». Cette formule lui agréa, et ramena une série pareille d'impressions et d'idées. Il sentit qu'il avait atteint un équilibre. Il eut cette aisance de respiration, cette délivrance d'un poids, que connaissent tous les théoriciens de leur propre inertie, parvenus à se démontrer que le plus méritoire est de s'abandonner à leurs préférences et à leurs instincts. Mais l'opinion, juste d'ailleurs, que dans son cœur résidaient sa puissance et son originalité véritable, redressa Marcel dans une conscience de force auguste et de supériorité dominatrice, dont il était depuis longtemps désaccoutumé; et cet orgueil, devant sa nais-

sance au réveil des énergies amoureuses, leur empruntait une forme de mysticisme, aboutissait à des ravissements et à des délires.

Les merveilleux souvenirs de son cœur ressuscitaient confus et additionnés. Et comme les souvenirs ne diffèrent pas essentiellement des sensations qu'ils reproduisent affaiblies, comme ils regagnaient presque par l'accumulation ce que l'effacement de la mémoire leur faisait perdre, Marcel était véritablement éperdu d'amour, d'un amour délicieusement tiédi — d'un amour sans objet : car il ne fut plusieurs jours assailli que par les images de ses propres émotions anciennes, sans aucun rappel des personnes qui les avaient provoquées. Et à cette occasion renaissait en lui, légèrement modifiée, l'hallucination contemporaine de sa période nihiliste, l'hallucination d'exister seul, renfermé en soi, sourd, aveugle, enveloppé de ténèbres elles-mêmes irréelles ; seulement les ténèbres usurpaient cette fois la candeur lumineuse d'un brouillard où des rayons seraient diffus. Mais bientôt des figures circulèrent parmi ces brumes. Des masses de brouillard se condensaient, s'intégraient en images de personnes aimées. Et les épisodes revenaient, sans dates, sans ordre.

Il se voyait tout enfant couché à la renverse sur le flanc d'une falaise. De la campagne était autour de lui. Le bourdonnement des invisibles, le roulement lointain des galets et des vagues

résonnaient symphoniquement avec les vibrations de l'éther lumineux. Et la trépidation universelle propagée jusqu'au cœur de l'enfant y suscitait une émotion extraordinaire, en se combinant avec le vertige de la pente et avec la fuite, là-haut, du ciel limpide. Il aimait! Il aimait! Ses lèvres ébauchèrent la figuration d'un nom qui ne se laissa point ressaisir. Le décor changea. Ce fut la nuit insomnieuse, ce fut la chambre où il dormait alors, surveillé par une bonne. Quel âge, donc? Et le lit d'alors lui apparaissait minuscule, presque berceau. Quel âge? Les syllabes du nom cherché bruirent deux, trois fois, imperceptibles, dans son inconscient. Femme? Jeune fille? Toute petite fille? Ou un ami? Car les annales glorieuses de son cœur ne relataient guère que des amitiés passionnées.

Plus petit encore, il se voyait plus petit aux allées des Champs-Élysées, n'ayant jamais aimé, impatient d'aimer, ne jouant pas, et avec une merveilleuse prescience du mécanisme des illusions, quêtant des yeux de tous côtés pour se procurer celle d'attendre un camarade imaginaire qui manquerait à un rendez-vous, se disant à lui-même tout bas ce mensonge : « Il m'avait cependant bien promis de venir! »

Puis, dans un salon, un geste d'une jeune fille. Et à ce geste, son cœur se déclanchait, oscillait...

Pour Marcel, toute émotion d'amour ou d'a-

mitié se réduisait essentiellement à cette sensation précise : l'aimé eût-il acquis à la suite d'un long commerce le pouvoir de la faire naître, elle n'en est pas moins, au même titre que tous les cas de passion foudroyante, un commencement absolu, un *fiat lux*, antérieurement auquel l'amour n'existait pas, même embryonnaire. Tout ce qui est émotion dans l'amour n'est que l'écho indéfiniment prolongé, la répétition ou le souvenir de cette émotion primordiale. Tout ce qui est fait psychique dans l'amour vient d'elle, parce qu'en s'unissant désormais à l'image de celui qui dut au plus futile hasard peut-être de la provoquer en nous, cette émotion, type et résumé de toute joie, inaugure le travail d'illusionisme grâce auquel l'aimé nous apparaîtra comme le promoteur de toutes les joies concevables, fût-ce les plus étrangères à l'affection. Tout ce qui est désir dans l'amour vient d'elle, parce que cette émotion enivrante entraîne le désir perpétuellement insatiable de l'entretenir et de la renouveler, par la continuelle vue de celui qui en fut la source, puis par les frôlements, par les enlacements, par les baisers, par tout ce qui est à quelque degré une possession.

Rigoureusement conforme au canon de ces théories, se dressait en Marcel le souvenir d'une passion violente, qui avait dominé toute son enfance sentimentale, de la première qui eût atteint le terme de son développement, de la

plus parfaite et la plus normale, de celle qui devait rester à ses yeux l'original même de l'amour, si bien que les autres à tout jamais ne pouvaient plus qu'en être les copies.

Cette passion typique était une amitié qui s'alluma dans son cœur aux premiers mois de la quinzième année, par le plus flagrant des coups de foudre. Déjà il avait ouï parler très souvent de celui qu'il devait aimer un jour, et qui se trouvait allié à un camarade que Marcel fréquentait, sans du reste l'affectionner. Le minime détail d'un prénom rare l'avait frappé au point d'entretenir en lui une curiosité vague autour de l'inconnu, dont la seule détermination, à ses yeux, était l'étrangeté de ce nom. Enfin, il le rencontrait pour la première fois dans le paysage arrangé d'un parc où il y avait des voûtes de verdure et des eaux courantes; il le rencontrait par une de ces températures attendrissantes qui semblent prédisposer à la joie d'amour, parce qu'elles mettent déjà le cœur et la circulation dans un état d'aise et d'activité que nous appelons alors la joie sans cause, et que nous devrions appeler la joie atmosphérique. La rencontre ce jour-là, dans ce parc, était improbable et inattendue. Et la vive surprise fut encore assaisonnée par l'illusion d'un pressentiment quasi miraculeux, que lui procura quelque artifice bien gros, mais néanmoins efficace, de l'association.

Certaines paroles en l'air, certaines plaisanteries concernant les futures bonnes fortunes du jeune homme, l'avaient signalé d'avance à Marcel comme remarquablement beau, et il y avait là des virtualités de désappointement. Mais, par bonheur, son incomparable beauté dépassait encore cette réputation. Surtout elle présentait le caractère typique et absolu dont se revêtent à nos yeux toutes les qualités des personnes que nous aimons : et c'est la raison même que sa loi de non-contradiction obligeait dès lors à l'envisager sous la catégorie de l'amour. Par surcroît, elle offrait encore dans le détail celles des qualités les plus chères à la sensibilité comme à l'intelligence artiste de Marcel : la désinvolture et la distinction, et un nonchaloir où il voulait découvrir, étant lui-même à l'âge des langueurs, le signe d'une subtile sympathie.

Et cependant aucune de ces troublantes impressions n'était l'amitié. Tout à coup, avant qu'une parole fût prononcée, le jeune homme leva les yeux sur Marcel, sans y songer, et avec la plus entière indifférence. Immédiatement il parut à celui-ci que, par une manœuvre automatique de son cerveau, la profondeur lucide et infinie de ce regard s'interprétait dans un sens mystique, dont il avait l'intuition directe, sans qu'il lui fût possible de la formuler avec des mots humains. Le cœur lui manqua en même temps, comme s'il faisait une chute dans l'infini

de ces yeux; et malgré la soudaineté prodigieuse du sentiment, Marcel eut conscience qu'il aimait; et il fallut qu'il s'approchât de son ami, qu'il lui pressât les mains, qu'il donnât le change à son impraticable désir de lui faire des serments passionnés, en insistant d'une voix frémissante sur les cordialités banales de la présentation.

Plus tard, lorsque ses désirs enflammés trouvèrent enfin leur apaisement dans cette noble possession de l'amitié, qui est, grâce à sa spiritualité absolue, la plus sereine comme la plus complète des possessions, oh! combien Marcel avait été fier de cette passion, qu'il appelait le chef-d'œuvre et la gloire de son cœur! Plus tard encore, quels échos elle avait laissés en sa mémoire, lorsqu'elle ne fut plus pour son cœur saignant qu'un passé mort, mort mais inoubliable! Après dix ans, Marcel était bouleversé lorsqu'il rencontrait dans la nature ou dans un livre le moindre rappel du décor et de la scène où était née son amitié sublime. Quels frissons, quels cris muets, une fois que, revenant seul de Milan à Paris, et feuilletant avec quelque distraction les années de voyage de Wilhelm Meister, il était tombé sur la lettre à Nathalie, où Wilhelm raconte comment il eut tout ensemble, en un jour mémorable, la révélation des splendeurs naturelles, le pressentiment de l'amour et de l'amitié! Tandis que les regards de Marcel couraient comme des flammes sur le texte que ses

doigts tremblants soutenaient à peine, brusquement le convoi s'était engouffré dans le tunnel du Mont-Cenis; et debout pour avoir toute la lumière du fumeux quinquet, haletant, pleurant presque, il avait épelé les lignes qu'il ne pouvait plus lire couramment : « ... Les sauterelles bondissaient autour de moi, les fourmis circulaient avec activité, les scarabées multicolores se balançaient aux branches, et les filles du soleil, ainsi que mon petit ami les appelait, voltigeaient à mes pieds comme des esprits... » Et par une coïncidence théâtrale, à l'instant même où le convoi passait enfin de la nuit du tunnel à la pleine clarté, ce fut cette phrase qui éclata, comme imprimée en caractères de pourpre, sur la resplendissante blancheur de la page : « Lorsqu'il sortit de l'eau et qu'il se tint debout pour se sécher aux rayons du soleil, mes yeux furent éblouis à l'aspect de cette forme humaine dont je n'avais eu jusque-là aucune idée. »

A l'époque de ses amitiés passionnées, Marcel avait conçu cette opinion naïve, que ses transports actuels n'étaient rien encore auprès de ceux que l'âge mûr lui réservait, et que les amitiés de l'enfance sont les humbles préludes des amours à venir. Cette idée l'avait attristé souvent, car il est insupportable, quand on aime, d'imaginer qu'on est dans le relatif et qu'on peut aimer davantage; d'autres fois, elle lui avait procuré une délicieuse appréhension de

cet avenir, et les impatiences d'un néophyte qui n'est initié qu'à demi. Durant de longs mois, il n'avait vécu que pour compter les jours qui le séparaient encore de sa dix-huitième année, comme un enfant qui a des inquiétudes dans les jambes à penser que, dans huit jours, ce seront les vacances. L'instinct du sexe n'y était pour rien, car son ignorance s'était prolongée jusqu'à un âge invraisemblable. Non, il souhaitait seulement d'exercer, avec cette plénitude qu'il croyait le privilège des « grandes personnes », les inépuisables ressources de sentiment dont il avait l'orgueilleuse conscience ; il souhaitait de sentir ce déclanchement, ces battements du cœur qu'il connaissait si bien, cette précipitation torrentielle du flux sanguin dans les vaisseaux, comme les devaient sentir, selon lui, en la présence d'une femme, ceux-là seuls qui ont la chance d'être des hommes faits. Et voici que la seconde puberté amenait, comme la première, non point seulement un souvenir, mais un retour de ces naïves impatiences, et Marcel Dehaynin songeait, comme le petit Marcel : « Est-ce bientôt que j'aimerai ? »

Car, depuis le jour où précisément il avait atteint cet âge légal si impatiemment attendu, aucune passion n'avait plus troublé le repos de son cœur. Il ne s'était plus fait un seul ami. Chez aucune femme, chez aucune jeune fille, il n'avait aperçu le signe d'amour, c'est-à-dire ce

tout petit détail de qualité morale ou matérielle que nous ne critiquons pas, que nous n'avons même pas conscience d'apercevoir, et qui cause directement les émotions primordiales de l'amour. Il n'avait pas davantage aimé quelque fille, et il s'en étonnait, sachant que même une joie sexuelle peut donner naissance à un sentiment amoureux, et que l'amour dont telles furent les origines n'en devient pas moins, à l'instant même, aussi exclusivement spiritualiste que tout autre : car, dès que le signe d'amour a fait son œuvre, ce n'est pas à cet agent minuscule et d'ailleurs insoupçonné que notre conscience, alors toute syncrétique et inapte à l'analyse, en attribue le mérite; c'est à l'ensemble de la personnalité, au moi, à l'âme de l'être chéri.

Pourquoi donc Marcel n'avait-il jamais aimé, même une fille? Est-ce que les forces de son cœur, surmenées par un travail précoce, défaillaient à l'instant même où il était en droit de compter sur elles?

Cette hypothèse, si invraisemblable qu'elle fût, l'inquiéta. Il flairait l'approche d'une vérité. Il lui semblait, non qu'il était sur le point de résoudre le problème, mais que cette vérité allait lui être révélée. Elle s'élucida, en effet, peu à peu, automatiquement, sans qu'il fît effort, grâce aux seules rencontres de l'association.

Souvent, lorsqu'il avait rencontré dans ses lec-

tures quelques-unes de ces amitiés célèbres qui presque toutes appartinrent à une lointaine antiquité, Marcel s'était comparé avec orgueil aux héros de ces touchants récits; peu à peu s'était insinuée en lui l'idée que la réédition de ces amitiés proverbiales était une exception à notre époque, et même une sorte de miracle. Remarquant aujourd'hui que ce miracle s'était accompli, alors que son cœur était encore à l'état embryonnaire, et ne se renouvelait plus depuis qu'il avait atteint l'âge adulte, Marcel se demandait s'il n'y avait point là quelque analogie avec ce fait que l'évolution embryonnaire des individus humains reproduit approximativement et en résumé l'évolution des espèces durant les siècles. Les lois de l'amour n'avaient-elles point, comme les formes spécifiques, subi, elles aussi, des variations, et ne pouvait-on expliquer par une loi identique de l'embryogénie du cœur, que celui de Marcel eût été durant les périodes obscures de sa formation, capable de sentiments archaïques désormais refusés dans l'état présent de la race, aux cœurs qui ont atteint le terme de leur développement?

L'aspect scientifique de cette théorie le séduisit d'abord, si bien qu'il négligea son premier devoir de logicien, qui eût été de la modifier et de l'élargir, puisque, concernant les seules amitiés, elle était à peine une demi-réponse à la question qui le préoccupait. Des preuves af-

fluaient : il était incontestable que sa puissance, parfois presque risible, d'aimer à tout propos, avait diminué à mesure que son âge augmentait. Puis la dernière de ses amitiés lui semblait avoir été anormale, ou du moins très compliquée : c'était une amitié jumelle pour deux amis, née par contagion, au spectacle de l'intimité qui déjà les unissait entre eux. D'abord elle ne s'était exercée que sur l'un d'eux, pour qui Marcel avait eu le coup de foudre, mais ce coup de foudre avait fait long feu à la suite d'un malencontreux démontage de l'émotion éprouvée; il avait alors, de parti pris, reporté sur l'autre une sympathie presque artificielle, qui s'était transformée en amitié longtemps après dans une circonstance dramatique.

Ce souvenir devait lui rappeler celui du bal Simmonds, où une jeune fille inconnue lui inspirait une passion foudroyante, qui de même faisait long feu et pour le même motif. Après un examen sommaire de ces divers avortements, il se hâta de généraliser, d'attribuer la décadence de son cœur à des interventions inopportunes de ses pouvoirs intellectuels. Combinant alors avec la théorie qu'il avait ébauchée touchant l'embryogénie du cœur, ce qu'il savait touchant le dualisme de son tempérament, il comprit mieux qu'il ne l'avait fait encore d'où ce dualisme provenait, et comment, né sensitif et sentimental, il ne devait pour ainsi dire qu'à la date

de sa naissance ses accès d'intellectualité perturbatrice.

Toutes ces idées étaient extrêmement dangereuses pour un homme disposé, comme Marcel, à prendre trop naïvement les théories au pied de la lettre et dans leur acception la plus immédiate. Il y démêla comme une condamnation à ne plus jamais aimer, et des sujets de craindre qu'il ne fût moralement mal adapté à son milieu, partant destiné à être promptement vaincu dans la lutte pour l'existence. Cela suffit pour le jeter dans une désespérance infinie.

C'était en définitive encore un retour aux états vagues de la puberté. Le pessimisme qui s'emparait de Marcel restait doux et voluptueux, et l'idée du nirvâna s'y fondait avec celle de l'amour grâce à des analogies d'anéantissement. Des journées passèrent, toutes semblables par leur teinte grise et pourtant lumineuse, en cet état si complexe où toutes les antinomies d'impressions et de sentiments se résolvaient, où le cœur de Marcel était vide et débordait cependant, où le découragement était doux et mystérieux comme une espérance que l'on n'ose pas s'avouer, où la tendresse semblait faite avec le souvenir ému de larmes récentes et qui viennent de sécher, où la mélancolie même n'était que l'écho douloureux d'une joie qui trop longtemps se répercute.

Toutefois cette ambiguïté s'orientait plutôt

vers les résultats fâcheux, car la santé de Marcel souffrait : ses traits étaient tirés, son estomac attaqué par le dyspeptique ennui, et ses troubles physiques déterminaient son âme vers la tristesse, car à l'exemple de ceux qui se portent toujours bien, il croyait tout perdu pour la moindre indisposition. Alors il pleura sur lui-même, et il se sentit excessivement misérable.

Un jour, vers la fin de juin, comme il était étendu sur un divan deux heures encore après le déjeuner, hâtant sa digestion avec du soda, fumant pipes sur pipes, et comme la fenêtre ouverte épandait par toute la bibliothèque de la chaleur et du soleil, il entendit les coups de timbre qui annonçaient une visite pour lui.

Il fit un geste d'ennui nonchalant ; ensuite fut long à se décider, puis se jeta à bas du divan, marcha vers la porte pour faire signe au valet de chambre qu'il ne voulait pas recevoir. Mais il était trop tard et la porte s'ouvrit au moment juste où il allait l'ouvrir lui-même : de sorte que cela fut réglé comme un effet de scène et lui donna l'impression d'un coup de théâtre.

Le visiteur était François Gaildraud. « Toi ! » lui dit Marcel dramatiquement, et l'influence prolongée de son impression théâtrale le fit se mettre en face de François dans une pose apprêtée, que permettait le débraillé pittoresque de ses vêtements, le fouillis d'une chemise d'intérieur non empesée. Elle fit plus : elle grossit,

elle déforma ses sentiments, elle changea l'optique de sa conscience.

Pensant à Suzanne Gaildraud malade, il la vit mourante, et il s'indigna vertueusement. Comment? Elle était au plus mal peut-être, et son frère ne restait pas à son chevet! Il en demanda compte à François, presque rudement : « Ta sœur va donc mieux? » Et François, dans un élan d'enfance, lui décrivit la résurrection de Suzanne avec des rires enchantés, avec une emphase harmonique à la pompeuse après-midi de juin.

Marcel se dit : « Je suis le premier à qui François vienne annoncer la bonne nouvelle. » Il voyait là, tout ensemble et contradictoirement, une préférence arbitraire qui flattait son ombrageuse susceptibilité, et comme l'accomplissement d'un devoir de famille.

Puis, par suite toujours de sa prédisposition théâtrale, il fut aussi démesurément enthousiasmé qu'il avait été indigné tout à l'heure. L'exaltation de son ami le gagnait. Il n'écoutait plus, d'ailleurs, fasciné par des images qui lui représentaient, avec des signes et des symboles, le mystère d'une convalescence.

Soudain, la voix de François, qui, durant un temps appréciable, n'était plus parvenue à ses oreilles, les frappa de nouveau par une fin de phrase : « Elle se porte en vérité mieux que nous, » dit-il; et, avec intention, oui, avec intention, il ajouta : « Mieux que toi. »

Alors Marcel baissa la tête, rougit, eut un profond et désolé sentiment de sa misère. Puis, par antithèse, le lumineux symbole de renaissance rayonna dans son cerveau, qui délira subitement, où subit, jaillit un jet de sang : et vers le cœur, qui avait fait un effort exceptionnel pour projeter cette ondée, vers le cœur qui en était encore tout meurtri, vers le cœur qui battait inégalement et plus vite, Marcel leva sa main droite, d'un geste instinctif, initial et rétréci.

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE PREMIER

Nettement caractérisées, impossibles à méconnaître, Marcel avait éprouvé les secousses habituelles du cœur qui se déclenche, de la circulation qui s'active et se détermine vers le derme : il le sentait encore à la chaleur de son visage et à sa rougeur qu'il devinait.

Désormais incapable de la plus passagère inconscience en pareil cas, la perception de ces troubles organiques et leur interprétation juste étaient chez lui simultanées. Aussi les premières paroles qu'il pensa furent celles-ci : « Avant de la connaître?... Déjà?... » qui supposaient antérieur ce jugement inexprimé : « J'aime Suzanne. »

Cette bizarrerie de l'aimer sans la connaître reporta l'imagination de Marcel aux temps où son ignorance de Suzanne était plus complète

encore puisqu'il ne soupçonnait même point qu'elle existât : et instinctivement son corps se redressa dans l'attitude exacte de son entrée au bal Simmonds. Puis cette double idée surgit : pourvu qu'elle soit en âge de se marier, et que son prénom me plaise; incertitude manifestement absurde, puisque Marcel savait et le prénom et l'âge de Mlle Gaildraud. Mais cette phrase incohérente ressemblait à un souvenir par l'effacement de sa sonorité : elle se situa dans le passé. Comme elle rappelait à sa suite les images du bal et de François revu, Marcel admit qu'il avait pensé cette phrase ce soir-là, sans doute inconsciemment. Elle rappela enfin ce lambeau d'autre phrase qui avait dominé pour lui le grand bruit des instruments et de la foule : « La fille du docteur Gaildraud?... Elle a quitté le deuil de son père... Mais il paraît qu'elle est souffrante... Son frère est venu seul... » Et la date du souvenir fut définitivement établie.

Donc il s'était intéressé à cette jeune fille, vivement, à la minute même où son existence lui était révélée... Depuis?... Dans le cerveau, en subite ébullition, apparut, nombré comme sur un tableau noir, avec des signes qui ne seraient pas des chiffres, le compte des jours où Suzanne l'avait occupé, ému. Car des souvenirs lui venaient de vraies petites émotions antécédentes : chaque fois qu'il avait demandé à François les nouvelles de sa sœur, lorsqu'il l'avait

sue en danger, lorsqu'il avait désiré connaître, sans oser le demander, ce prénom, lorsque ce prénom de Suzanne, enfin, avait été prononcé devant lui. Et déjà les seules vibrations de ces souvenirs, s'additionnant à celles de l'émotion présente, l'accroissaient notablement ; mais plus encore, le mystère des horizons qu'ils semblaient ouvrir, ces souvenirs aux allures significatives, affolait le cœur.

Par la confusion du passé, du présent et du futur, une synthèse prématurée s'opéra : il parut à Marcel qu'en ce moment, une impression unique, où d'ailleurs il ne distinguait rien de clair, lui résumait tout le drame sentimental qui déjà s'était joué, qui se jouait, qui s'allait jouer surtout entre Suzanne et lui ; comme le prologue résume la fable dans les pièces de l'antiquité.

Toutefois un détail de ce prologue brumeux se détacha : l'indication du rôle réservé à François Gaildraud ; évidemment parce que François était face à face avec Marcel, visible et tangible. Apparaissant d'abord comme frère de l'aimée, il réunit quelques instants toutes les autorités de l'amour à toutes celles de l'amitié : Marcel eut vers lui un élan d'adoration et de confiance vertigineux, mais que trahit à peine un geste en avant ébauché. Il fut figé dans son mouvement par une crainte subite d'être fou, par la honte épouvantable des choses irrationnelles qui s'ac-

complissaient en lui. François se transfigura instantanément à ses yeux : il fut le divin fondé de pouvoir de l'éternelle Raison, il personnifia la redoutable Intellectualité, qui peut-être d'ici à une heure allait dissoudre avec sa critique l'inavouable sentiment nouveau-né... A moins, qui sait? que ce ne soit son développement même et sa prédominance qui expose l'homme contemporain à de si excentriques aventures. De toute manière il restait acquis pour Marcel que cette fraternité entre l'homme qui représentait pour lui l'Intelligence et la jeune fille qui venait de réveiller ses facultés sentimentales, était une espèce de symbole : il adopta celui-ci comme tel et se dispensa jusqu'à nouvel ordre de l'interpréter.

Il commençait à ressentir un peu de fatigue cérébrale, et il souhaitait d'être seul, autant pour se reposer que pour s'interroger et se ressaisir. Sa tête ne contenait plus que l'écho des quatre paroles balbutiées machinalement et par politesse : « Je suis bien heureux... » A force de les examiner, ces paroles banales, de plus près et plus attentivement qu'elles n'eussent mérité, il en arrivait à se faire accroire qu'il y avait vraiment quelque chose de miraculeux dans leur exactitude adéquate. Il était bien heureux; il était aussi très content. Mais, avant de risquer une confidence à François, il fallait voir. Il fallait se consulter. Il fallait faire, les portes closes,

les verrous tirés, l'inventaire de son cœur, comme un avare fait celui de sa caisse.

Enfin, Gaildraud lui dit : « Je ne m'assois même pas, je file. Tu comprends, je suis venu te dire cela, en passant; mais je ne peux pas encore m'absenter trop longtemps aujourd'hui. A demain. »

Et Marcel fut seul, debout, contre la porte refermée.

Après une pause et un silence d'âme, obéissant, comme en toute occasion importante, à cet instinct déjà signalé de délimitation précise, qui est, sous une de ses formes particulières, notre instinct d'opposer le moi fini à l'univers continu, il « fit un commencement ». Il roula un fauteuil très près de la fenêtre ouverte, pour profiter de toute la joie atmosphérique et fortifier par ce moyen celle de son cœur. Enfin il sentit qu'il était installé, et que les choses allaient leur train.

Mais la netteté excessive et artificielle de cette inauguration jurait avec le vague de la chose inaugurée : comme ces tableaux qui ne sont que des impressions indiquées, et que l'on s'étonne de voir si inflexiblement terminés par la géométrie d'un cadre. Le spectateur intime ne parvenait à accomplir son œuvre qu'au moyen des signes et des comparaisons. Ainsi, il lui semblait assister à la génération d'une lumière, avec un microscope assez puissant pour rendre visibles

à l'œil ou les particules de l'éther impondérable : parce que l'enthousiame de Marcel, renouvelé de seconde en seconde, et comme à chaque pulsation des artères, prenait conscience de lui-même sous cette forme d'ondes, toujours remplacées, à mesure qu'elles élargissent vers l'infini leurs cercles concentriques, par d'autres ondes incessamment émises du foyer central d'agitation. D'ailleurs le dédoublement de Marcel, bien qu'aussi tranché que d'habitude, présentait cette fois un symptôme exceptionnel : au lieu qu'il y eût deux hommes en lui, l'un pour sentir, l'autre pour faire la critique des sensations, aujourd'hui tous les deux sentaient; le spectateur intime n'était plus un juge impassible, mais une sorte de frère siamois vibrant à l'unisson de son frère.

La plus violente étrangeté de son état d'âme (mais cette étrangeté lui échappait complètement), c'était l'entier égoïsme de son exaltation. Certes l'émotion de l'amour est égoïste, comme toute émotion, comme toute manière d'être du sujet, puisqu'elle ne peut, bien entendu, nous faire sortir de nous-mêmes; c'est même en nous qu'elle trouve tous les éléments de sa genèse, puisqu'elle est toujours le fruit d'associations qui nous sont personnelles et qui ne correspondent à aucune réalité chez celui ou celle que nous aimons : mais au moins est-elle habituellement combinée avec des illusions qui donnent à son égoïsme exclusif l'apparence

d'être la négation même de l'égoïsme, par l'absorption extatique de celui qui aime en celui qui est aimé.

L'amour de Marcel au contraire se terminait en lui-même et s'enivrait de lui-même. C'était bien toutefois de l'amour qualifié, ce n'était plus l'état indéfinissable de la puberté, la mélancolie et la tendresse dénuées d'objet : il avait un objet, puisqu'une jeune fille avait causé cette émotion sur laquelle il était impossible de se méprendre ; mais comme l'objet demeurait inconnu, Marcel ne s'en inquiétait pas autrement. Il ne s'en rappelait l'existence même que d'une façon implicite. Il ne gagnait à ce souvenir qu'une impression heureuse de justification et de solidité, et il restait détaché absolument de celle qui avait été la première source de sa joie.

Puisque l'amour, d'où naissent par la suite des séries si enchevêtrées d'événements uniquement psychiques, débute par une émotion, c'est-à-dire par un simple accident au cœur, il n'était pas extraordinaire que l'idée d'une jeune fille inconnue, grâce à d'heureuses contingences, eût provoqué cet accident. Le prodige était que l'émotion pure se continuât, et que les faits de pensée, qui d'habitude suivent immédiatement, demeurassent aussi longtemps suspendus. Mais Marcel devait ce privilège à la tristesse même où il s'était alangui jusqu'à ces

dernières heures, tant qu'il avait craint de ne plus éprouver jamais l'émotion amoureuse : parce que le bonheur inespéré de la ressentir et de la reconnaître ajoutait un élément exceptionnel d'égoïsme à la joie ordinairement toute désintéressée de cette émotion, et qu'ainsi pour goûter cette joie, l'âme n'avait pas tout de suite besoin de sortir d'elle-même et de s'élancer au-devant de son objet.

Malheureusement cet état émotionnel, qui pouvait bien se maintenir un peu au delà de sa durée normale, ne pouvait point s'éterniser. Lorsque l'émotion n'est pas dissoute aussitôt par l'analyse, elle s'use elle-même peu à peu. Marcel dut se calmer. Le fatal retour offensif de la critique fut donc simplement retardé. Une dernière chance voulut que la pensée de Marcel ne s'attachât point d'abord à la personne de Suzanne, et ne se heurtât point du premier coup aux plus insurmontables difficultés de cet amour extravagant. Dirigée par l'égoïsme actuel du sujet, elle demeura repliée sur elle-même; mais cela finit, en quelques minutes, par aboutir au même résultat, Marcel se demanda compte de ses émotions, et se dit : « Suis-je fou? »

Du froid s'infiltra dans ses veines et le cœur fut pincé douloureusement. Puis, par contraste, par besoin excessif de logique après ces excès de sentimentalité, ce fut sous forme de problème que se posèrent devant lui ses inquié-

tudes sourdes touchant la légitimité de son émotion : est-il possible d'aimer une inconnue? Il lui fallait une théorie, coûte que coûte, pour en finir avec ces anomalies troublantes ou pour les autoriser. Il se mit en devoir de résoudre ce problème impartialement comme s'il n'y avait eu aucun intérêt, avec cette impassibilité où les gens le mieux accoutumés à la sévère indépendance de la recherche scientifique se désolent parfois de ne pouvoir atteindre. Cette volonté s'indiqua par un renoncement à l'attitude molle. Marcel étendu se souleva; il fut assis au bord du divan, saisissant un de ses genoux avec ses mains entrelacées, calé sur ses reins arrondis.

Toutefois, lorsqu'il entrevit la légitimation possible de son état d'âme, il se départit bien vite de ce calme. L'enthousiasme, un instant contenu, se débanda d'autant plus fort, redoublé par la joie intellectuelle du problème résolu, laquelle affecta, contre toute attente, les allures, aussi peu intellectuelles que possible, d'un délire.

La façon prodigieusement puérile dont la conscience enchantée se balbutiait : « Mais oui, mais oui », jeta encore un froid au cœur. L'organe se contracta, avec une horrible intensité de souffrance. Ce doute survint : « Suis-je un psychologue transcendant ou un enfantin jongleur d'idées? »

Mais le cœur est, à l'occasion, d'un admirable jésuitisme : il profita de cette épithète « d'enfantin » pour s'égarer en des souvenirs de l'enfance, pour susciter des idées de merveilleux, qui s'accordaient aussi avec la foi au miracle presque inévitable en des conjonctures aussi peu communes, pour exprimer ce miracle en termes de conte de fées, de Prince charmant, de Belle au bois dormant.

Cette digression devait avoir les plus importantes et les plus lointaines conséquences. La personne de Suzanne, jusqu'ici totalement absente de Marcel, commençait donc à intervenir un peu. En se rappelant ainsi à propos d'elle, un conte qui semble être le prototype de toute histoire amoureuse, Marcel associait au nom de Suzanne, indissolublement, une idée de type absolu, de symbole, qui devait tendre désormais à lui faire considérer, parmi toutes les autres femmes, Suzanne Gaildraud comme spécialement élue pour l'amour : ce fut une inscription nouvelle à son crédit, sur ce livret que Marcel lui avait ouvert dès le premier jour à la caisse d'épargne de sa mémoire. De plus, ce souvenir de conte et de légende suggérant à Marcel des images d'art primitif, la jeune fille, qu'il n'avait point vue, acquit à ses yeux quelques linéaments de physionomie assez caractéristiques. Enfin l'idée générale de primitif lui mit dans la tête cette opinion quelque peu inat-

tendue, que son affection pour Suzanne était conforme aux lois les plus simples de la nature, très normale et très saine. Confirmé par une impression d'aise et de plénitude, et par l'hilarité physique d'une soudaine convalescence, ce préjugé aboutit à une sensation d'équilibre, qui était particulièrement amusante à la suite de phénomènes exceptionnels et peut-être monstrueux.

Une promenade alors lui parut désirable, et ce fut une utile diversion, qui suspendit à propos le procès régulier de l'amour, au moment où la subreptice intervention de Suzanne menaçait d'y tout compromettre A dîner, Marcel fut encore suffisamment distrait pour ne point se ressaisir. Il n'avait plus que de légères émotions intermittentes, qui étaient comme la synthèse et le signe de celles éprouvées durant l'après-midi. Il reconnaissait, avec des sourires énigmatiques, ces signes. Puis, il se trouva qu'il avait acquis sans y penser le pouvoir d'évoquer en lui de telles émotions, lui-même, par un mécanisme d'auto-suggestion très simple, rien qu'en rappelant les images des plus récentes et en y dardant son attention fixe jusqu'à s'halluciner. Donc, il n'était déjà plus l'enthousiaste, l'homme ivre de ce matin : il n'était plus qu'un dilettante et le mécanicien de sa propre machine, qu'il faisait manœuvrer à son gré pour le plaisir de son dilettantisme.

Aussitôt après le repas, il se renferma dans sa chambre, et faillit s'endormir sur le livre qu'il avait pris. Il fut enchanté de cette somnolence où il voulut voir une conséquence indirecte de sa passion primitive et naturelle, parce qu'il était éminemment naturel à ses yeux de se coucher comme les bêtes, avec le jour.

Mais le sommeil allait inaugurer un nouveau stade; car ce dilettantisme et cette faculté de machiner ses émotions soi-même, devaient disparaître dès le premier engourdissement; et si le cerveau endormi s'occupait encore du récent amour, ce ne pouvait plus être que suivant la rectitude même de la norme, sans déviations possibles par le fait des contingences et de la volonté; ce ne pouvait plus être que pour soumettre l'aimée au travail connu d'associations, par le moyen duquel, fatalement et mécaniquement, nous métamorphosons les êtres aimés en personnages légendaires, conformes, pour ainsi dire, aux prophéties de notre cœur.

Or il était presque inévitable que Marcel fît un rêve relatif à son amour, et que l'objectif unique de ce rêve fût, non plus l'émotion qu'il avait éprouvée, mais la personne inconnue de Suzanne. En effet, peuvent seules être rêvées les images qui n'ont pas été, durant la veille, l'objet de réflexions ou d'émotions trop vives, leur ayant retranché ce caractère intrinsèque de vague qui leur est nécessaire pour devenir

matière à rêves. C'est pourquoi nous ne rêvons jamais les choses qui nous préoccupent le plus, ou bien nous les rêvons déformées et méconnaissables, nous en rêvons des circonstances qui auraient pu être et qui n'ont pas été, nous en rêvons des suites imaginaires : et Marcel ne pouvait plus rêver ses émotions de l'après-midi, qu'il avait savourées, analysées, critiquées; tandis que l'image, il faut bien dire, avec une contradiction dans les termes : l'image de l'inconnue, ayant toutes les indéterminations requises, l'obséda.

Que le cœur se mît à créer de la légende à propos d'une inconnue, cela n'était guère, à tout prendre, plus étrange que dans le cas vulgaire où il connaît son objet : puisque le point de départ de la légende n'est jamais l'intuition et l'appréciation d'une qualité réelle chez celui-ci, mais une émotion qui est en nous, analogue d'ailleurs à celle que Suzanne inconnue et absente avait suscitée chez Marcel. Seulement, le bizarre fut qu'au lieu de choisir pour premiers éléments de cette légende, soit les quelques détails qu'il avait çà et là recueillis sur le compte de Suzanne, soit les idées préconçues qu'il s'était faites d'elle, Marcel, dans la naïve et absolue logique du sommeil, choisit de parti pris, parmi les caractères dont l'idée s'associait au nom de Suzanne Gaïldraud, celui qui paraissait le plus saillant, sans s'apercevoir qu'il était

négatif : et tout son rêve se déduisit de ce principe que Suzanne était une inconnue.

Il eut donc des cauchemars, quelques-uns lugubres comme celui d'aimer un spectre, d'autres fantaisistes, comme celui d'aimer une femme voilée : ce dernier traînait à sa suite les visions de harem chères aux âmes de quatorze ans, tout un Orient louche, dont la vulgaire obscénité le révolta, en sa conscience d'éprouver une passion très haute, et originale jusqu'à l'étrangeté.

Mais en dépit de cette révolte, la conclusion qui se dégagea des rêves fut qu'il avait touché du doigt le néant de son objet : et comme son émotion première, déjà prolongée par delà les limites de sa durée normale, ne pouvait plus être désormais entretenue et ravivée que par l'établissement d'un commerce intime entre la pensée de Marcel et la chère image, l'image n'étant rien, l'émotion devait s'éteindre. Elle s'éteignit. Ainsi, dès le lendemain matin, Marcel se trouva exactement dans l'état d'âme de l'homme qui n'aime plus.

Bien qu'il lui fût impossible, avec sa science acquise, de n'en point reconnaître les symptômes, ce ne fut pas un dénouement. Marcel s'était trop réjoui d'aimer pour se résigner à en finir si vite. Il ne s'avoua qu'un refroidissement, bien explicable en de telles conjonctures, et qui cesserait dès la première rencontre avec Suzanne.

Sa conscience, du reste, ne se mentait qu'à demi; elle pouvait bien aussi se tromper aux apparences, car l'état de l'homme qui n'aime plus n'a point le caractère purement négatif que l'on imaginerait : il consiste en des inquiétudes réelles, que la raison ne se décide pas à expliquer par la suppression même de l'amour, laquelle, n'étant rien, ne lui présente pas la surface d'une cause. L'idée d'être privé qui le domine implique le souvenir d'avoir possédé : souvenir qui, par intermittences, s'exaspère jusqu'à l'hallucination, et transforme ainsi brusquement en illusion d'aimer encore, la conscience de ne plus aimer. Enfin, pour Marcel, dont l'amour, aujourd'hui défunt, s'était adressé à une inconnue, il y avait en plus un soupçon et comme un remords d'avoir aimé à vide, qui donnait à son cœur tiraillé, à son cœur creux, une sensation d'appétit violent.

Pourquoi donc se fût-il découragé? Mais il fallait voir Suzanne à tout prix. Il s'indigna contre François : jamais encore cet ami fêté, choyé, qui tous les jours fréquentait chez les Dehaynin et y mangeait plusieurs fois par semaine, n'avait invité Marcel à dîner; jamais encore, lors même que le hasard les amenait tous deux place des Pyramides, où demeuraient les Gaildraud, François n'avait prié Marcel de monter chez lui. Ce fut alors, pour y pénétrer, une diplomatie fébrile. Marcel multiplia les

invitations afin d'obliger moralement François à la réciprocité : c'était bien peu connaître l'inconcevable sans-gêne de son ami. Il s'acharna, le soir, à s'attarder dans les cafés avec François : et il le reconduisait ensuite jusque devant sa porte, où il se trouvait à des heures indues, si bien que François ne pouvait guère se dispenser de lui dire : « Reste donc à dîner avec nous. » François pourtant s'en dispensait.

Le fâcheux accueil que réservait à Marcel sa famille scandalisée lorsqu'il rentrait à huit heures, exaspérait sa rage froide. Il ne faisait plus maintenant, de sa réception chez les Gaildraud, qu'une affaire de susceptibilité : il se piquait au jeu. Quant au sentiment bizarre d'où venait son envie d'y être reçu, il n'en gardait qu'un souvenir net, c'est qu'il s'était désespérément cramponné à ce sentiment qui lui échappait. Peu à peu, son amour éphémère se trouva littéralement réduit à cette impression généralisée de se cramponner après quelque chose, sans bien spécifier après quoi. Marcel ne s'en aperçut que le jour où il fut las enfin de la lutte ridicule qu'il soutenait contre François Gaildraud. Il crut alors que tout pouvait se finir d'un haussement d'épaule : n'allait-il point se décider à reconnaître qu'il avait été dupe d'une illusion risible, et à se tenir tranquille une bonne fois?

Il réussit en effet à se procurer quelques jours d'accalmie. Il se soumit d'ailleurs à une hygiène :

il s'arrangea pour être plusieurs fois absent lorsque François le visiterait; il manqua des rendez-vous. Il ne négligea aucune des distractions mondaines que la saison lui réservait, et il préféra les plus ineptes, subvenant à l'occupation de toutes ses après-dînées par une religieuse assiduité aux deux jours de Cirque, aux deux jours d'Hippodrome, aux deux jours d'Ambassadeurs. Il remarqua, non sans un lâche contentement, mais aussi avec une amertume, qu'il lui était aisé de redescendre à la plus plate inintelligence, pourvu surtout qu'il évitât François.

Toutefois, il lui apparut qu'il était resté au fond de lui-même quelque chose de cette absurde passion; ou plutôt, qu'en se retirant comme une marée qui ne doit plus revenir, l'amour avait laissé à découvert un sentiment autre, jusqu'alors submergé. Son cœur n'était pas retombé à l'indifférence; seulement, les sensations brutes qui à présent l'affectaient, se trouvaient assez bizarrement chacune en opposition presque diamétrale avec celles qui l'avaient affecté quelques jours auparavant : ce n'était plus l'épuisement et le vide, mais la pléthore qui veut se répandre, le tourment des énergies contenues qui ne sauraient plus longtemps se réserver. D'autre part, Marcel dut se taxer d'injustice à l'égard de ses facultés intellectuelles : car, si elles avaient sommeillé deux ou trois semaines, elles eurent un beau réveil pour expliquer cette nouvelle énigme.

D'abord, il repensa la fugitive réflexion qu'il avait faite, le jour où la vision de Suzanne convalescente avait ému son cœur : « Je me suis intéressé à elle vivement, dès la minute même où son existence me fut révélée. » Puis, un souvenir lui vint des curiosités et des troubles qui avaient précédé le coup de foudre, le jour où avait éclaté en lui cette passion d'enfance, qui demeurait à ses yeux l'original et le canon de l'amour. De ce rapprochement, la lumière jaillit.

Marcel Dehaynin comprit que si l'amour est essentiellement l'émotion provoquée sans intermédiaire par le signe d'amour, s'il n'existe donc pas, même virtuel, antérieurement à cette émotion, néanmoins l'état préparatoire où nous mettent de longue main les influences diverses qui justement agissent pour nous rendre capables d'être émus, établissent déjà un lien réel entre nous et la personne que nous n'aimons pas encore. Les émotions que le souvenir d'une vieille amitié l'avait obligé de ressentir dès que le nom de Mlle Gaildraud avait été prononcé à ses oreilles, les inquiétudes qu'il avait cru devoir éprouver la sachant malade, tout ce qui avait piqué sa curiosité à propos de cette jeune fille, l'avait certainement prédisposé à l'aimer dès la première rencontre et au premier regard. Un hasard inouï avait suscité une émotion dans son cœur avant que cette rencontre eût lieu ; mais il ne semblait point que cet amour accidentel et

sans avenir eût été le dénouement, et partant la fin de sa prédisposition à l'amour : comme si la Suzanne inconnue qu'il avait aimée quelques heures, et Mlle Gaildraud qu'il était prédisposé à aimer, n'étaient point la même personne, il n'avait point cessé, pendant qu'il aimait l'une actuellement, d'être prédisposé à aimer l'autre; et il ne cessait pas davantage de l'être, depuis que sa passion pour l'inconnue était rentrée dans le néant.

Maintenant, il se rendait compte de la souffrance qu'il devait éprouver; et alors il l'éprouvait plus aiguë, plus nette. Ce terme de cristallisation dont les théoriciens de l'amour ont tant usé, lui suggérait une comparaison : il lui semblait que son cœur prêt à l'amour était un vase rempli d'un liquide sursaturé, qui ne pouvait, pour une cause accidentelle, déposer le long des parois le sel cristallisé. Sa souffrance ne pouvait être définie mieux que par cette comparaison, et elle n'avait pas besoin, étant simple, d'être analysée davantage.

Tout à coup, un cri de victoire : « Alors, tout n'est pas perdu? » Perdu? Quand il a surpris en lui-même, flagrant, le trouble qui prépare les foudroyantes passions! Le désir de connaître Suzanne ressuscite et s'exaspère. Il se voit face à face avec elle, et son cœur se rétracte si douloureusement, que la désillusion suit, immédiate. « Ah! oui, c'est le trouble qui prépare les coups

de foudre chez les instinctifs et chez les inconscients. Mais si ta conscience est là qui veille et qui te dit : Voilà le ressort de ton émotion, voilà le jeu de la fantasmagorie dont il est urgent que tu sois dupe... » Il se rappela le coup de foudre qui avait fait long feu, au bal Simmonds, et il fut épouvanté, ayant cette fois une vision nette du perpétuel combat que se livrent le cerveau et le cœur chez l'homme moderne qui aime, ayant peur surtout que ce duel ne fût chez lui-même plus terrible que chez tout autre, vu sa position fausse.

N'importe, il voulait en finir, il voulait connaître Suzanne, ne fût-ce que pour être délivré d'elle. Il eut le courage du désespoir. Il fit coup sur coup de nouvelles tentatives pour s'introduire chez les Gaildraud, mais en vain. Alors il surmonta sa timidité, il alla voir François chez lui, comptant sur le hasard d'une rencontre dans l'antichambre ou dans l'escalier, d'une irruption de la sœur dans la chambre du frère : le hasard lui fut hostile avec un incroyable acharnement. Dans la chambre de François, nue comme celle d'un collégien, bien que la maison fût vaste et l'appartement luxueux, il n'y avait pas même la photographie de Suzanne. Marcel, qui en avisa une, sans cadre, sur la cheminée, y courut d'abord : c'était celle du docteur Gaildraud. En outre, toute entrée brusque et sans façon dans cette chambre semblait, dès le premier examen,

peu probable, car elle était séparée des autres pièces par l'ancien cabinet du docteur, et on n'y accédait que par un couloir, où les allées et venues étaient manifestement interdites.

Et en vérité, ce ne pouvait plus être du hasard seul, c'était une malignité providentielle qui s'opposait à l'entrevue de Marcel avec Suzanne : car François lui-même semblait faire à présent tout ce qu'il était en son pouvoir pour la ménager, sans plus d'intentions d'ailleurs qu'au temps où il y mettait obstacle. Exigeant partout à ses côtés la présence de Marcel, il ne se contentait plus de le traîner à sa suite dans les lieux publics : il l'emmenait, sans y être autorisé, sans prévenir, dans les maisons où il était lui-même invité. Et comme il trouvait sans doute un plaisir très particulier à imposer ainsi son inséparable, en dépit des convenances mondaines, il s'ingéniait à découvrir des gens qui reçussent encore si avant dans l'été. Ou bien il faisait, contre son habitude, des visites à la campagne, et il obligeait son ami à le suivre. Pourquoi Mme et Mlle Gaildraud ne s'y rencontrèrent-elles jamais ?

Une fois cependant Marcel faillit les voir : c'était à une réception ouverte dans un ministère. François avait eu la fantaisie de s'y rendre ; puis, par un autre caprice, il avait abandonné Marcel, pour se promener seul dans les jardins éclairés de lampes électriques. Il avait totalement oublié

de le présenter à sa mère et à sa sœur, et même de l'avertir qu'elles étaient là.

Or, comme Dehaynin, en peine de sa solitude, errait, il entendit le nom de Mlle Gaildraud, dans une phrase toute pareille à celle du bal Simmonds. Il ressentit une émotion vive, et qui lui parut de bon augure. Deux hommes, dans l'embrasure d'une porte, se désignaient Suzanne, avec des indications précises. Marcel n'avait qu'à se pencher pour la voir. Il se pencha; mais son mouvement fut timide, et il ne la vit point. Il n'insista pas. Il fut en somme ravi de ne pas avoir vu Suzanne. Puis il feignit une grande colère contre lui-même, et il s'envoya coucher, comme un enfant. D'abord, s'il partait sur-le-champ, ce serait une bonne leçon pour François, ce lâcheur! Il avait peur surtout, mais il ne se l'avouait pas, que s'il restait, François ne se décidât enfin à le présenter.

Quand il rentra dans sa chambre, une demi-heure plus tard, très agité encore, il eut les yeux tout de suite tirés vers une grande enveloppe blanche sur la cheminée : c'était l'invitation à un bal, la semaine suivante, chez Mme Gaildraud, sans doute pour fêter la convalescence de Suzanne; et Marcel s'ébahit que François ne lui en eût pas ouvert la bouche.

Il restait devant la glace, avec cette carte entre les doigts, la main nerveuse, un frisson et une pâleur aux lèvres. Il leva un regard soupçonneux

vers son image que l'image de la bougie éclairait d'en dessous, avec ces ombres transposées qui retroussent toutes les saillies d'une face : et il fut légèrement contrit, comme un homme qui ne se tiendrait pas tout à fait bien, la veille d'un duel.

Son cœur s'était recroquevillé sur lui-même ; le flux sanguin s'appauvrissait, les artères battaient inégalement. Il tenta de réagir contre ces émotions, qui sont les symptômes de la lâcheté. Il sut rendre au pouls la régularité de son rythme, mais le torrent circulatoire ne recouvra ni sa vitesse normale ni sa plénitude : et Marcel put observer sur lui-même que le courage, dont l'aisance est naturelle et spontanée, n'a point de ressemblance avec le sang-froid, effort admirable mais pénible, qui ne supprime pas la peur mais qui la règle, et en annihile les effets en la soumettant à l'empire de la volonté.

La semaine fut terrible : ceux qui vont se battre le lendemain et qui faiblissent, n'en ont que pour quelques heures d'angoisse et d'effort ; Marcel en eut pour huit jours entiers.

Mille émotions de détail, dont les effets organiques étaient, en moins violent, les mêmes que ceux de l'émotion première éprouvée au reçu de la carte, s'y ajoutèrent et l'alimentèrent quotidiennement. Les causes en étaient puériles : mais qu'importe la vanité des causes dans l'ordre émotionnel, puisque les tempéraments divers

des hommes sur qui elles agissent en deviennent les coefficients, et seuls déterminent l'intensité des effets ?

Marcel était dans une grande agitation, parce qu'il ne savait pas s'il allait en être réduit à parler le premier de cette carte, ou si François lui en parlerait le premier. Devait-il, avant la date du bal, faire une visite à Mme Gaildraud, et demanderait-il son jour à François, qui sans doute protesterait, en riant de lui, qu'un homme ne fait pas de visites? Parbleu ! lui-même, après trois mois de dîners hebdomadaires, n'en avait pas fait une seule à Mme Dehaynin, qui s'en plaignait. Le souvenir de cette incorrection réveillait les méfiances de Marcel à l'égard d'un monde qui n'était pas le sien, et où il ne saurait plus ni marcher, ni saluer, ni que dire.

Le matin du bal, comme le sang-froid se maintenait, mais que le courage ne revenait point, il comprit que son cœur étant paralysé, ses veines vides, tous les agents de l'émotion faisaient défaut, et que fatalement la vue de Suzanne ne lui en causerait aucune. D'ailleurs, à force de se raidir toutes les minutes contre une émotion, il avait acquis une déplorable habitude de raidissement continu et maintenant préventif. Au contraire les agents de la connaissance devaient à l'ébranlement du système nerveux, d'exceptionnelles énergies : les sens de Marcel s'étaient réveillés ce matin maladivement aiguisés, sa

conscience observatrice paraissait douée d'une seconde vue, et son analyse de soi-même s'annonçait impitoyable.

Dès le réveil, vu l'imminence de la crise, l'attente seule occupa l'âme entière de Marcel, vidée de toute autre pensée ou image : il lui sembla que les fonctions mêmes de sa vie physique étaient momentanément suspendues, et que sa vie morale se réduisait à percevoir cette suspension. La conscience, qui est essentiellement conscience de mouvement, devenait chez lui conscience d'immobilité. Il n'ignorait point l'acuité singulière de ses sens, mais il la jugeait virtuelle et réservée pour ce soir : en effet, il n'eut de toute la journée aucune sensation notable, il ne perçut que la durée vide, la longue durée. Lui-même du reste faisait ce qu'il dépendait de lui pour ne pas sentir, bien que l'acuité des sens, restant inutile, fût douloureuse : il s'astreignit à une oisiveté absolue, à une pose invariable, à une direction fixe du regard. Il espéra se détendre au Hammam; mais il n'y trouva que les éléments de cette rêverie orientale qui maintenant l'horripilait.

Le soir, quand il fut assis à la table de famille avec son père, sa mère et la vieille baronne, soudain il s'attendrit aux larmes, comme s'il était sur le point de tout quitter et de se lancer dans l'inconnu. Après de longues incertitudes, il déclara : « Je vais ce soir au bal chez les Gaildraud.

— Au fait, oui..., dit Mme Dehaynin, le *Figaro* de ce matin l'annonçait, ce bal. J'ai cru que ton ami t'avait oublié, comme toujours. »

Marcel, outré, faillit chercher des arguments pour justifier l'hypothétique oubli de François; puis une tristesse l'envahit : décidément il n'y avait aucune sympathie entre lui et les siens. Mollement, et comme il aurait dit n'importe quoi, il laissa tomber ces mots : « On prétend que Mlle Gaildraud est très jolie. » Il fut surpris de ne pas rougir, lui qui s'empourprait si aisément. Fallait-il que ses vaisseaux fussent pauvres de sang! Pourtant la surprise de n'avoir pas rougi lui fit monter après coup un peu de rouge au visage, et le peu de sang tiède qui afflua aux oreilles hyperesthésiées suffit à les remplir d'un bourdonnement sourd, qui rappela le leitmotiv des tambours depuis si longtemps oublié.

Comme si le roulement était un signal, Marcel se crut autorisé enfin à employer ses réserves d'intelligence et de sensibilité. Il se mit à souffrir cruellement des plus futiles détails. Des problèmes de cette gravité : Une fleur à la boutonnière sera-t-elle dans la note? lui occasionnèrent des déchirements d'incertitude. A l'arrivée, chaque toilette, coiffure, bijou, parfum, qui offusqua un peu son irritabilité, devint prétexte à un recommencement de l'insupportable serrement de cœur. Il observa toutefois avec plaisir certaines dispositions de roses en touffes

dans le vestibule, de plantes grimpantes à la rampe, d'où il déduisit prestement que la maîtresse de la maison lui serait sympathique et alliée.

Sa seconde vue s'exerça presque miraculeusement dès l'antichambre, où, par un examen pourtant sommaire de divers types, par une interprétation comme inspirée des physionomies, des gestes, par une instinctive comparaison des vieux avec les jeunes, des hommes avec les femmes, Marcel connut et apprécia la société où il débutait : milieu intellectuel, soit ; c'est-à-dire formé par un artificiel concours des savants et des artistes de toute province, de tout milieu ; or plusieurs se marient et introduisent dans le clan factice des femmes d'autre part ; ou bien ils épousent des parentes de leurs pairs, attirés vers elles par la séduction de leur frottis d'art et de leur bonne tenue intellectuelle, plutôt que par l'instinct des intérêts de l'Espèce et par la fatalité des sélections ; de toute façon, rarement les combinaisons héréditaires sont heureuses, et l'intellectualité du groupe est détruite ou déséquilibrée dès la troisième génération, parfois dès la seconde. D'ailleurs, une loi compensatrice paraît exiger que les fortunes gagnées par un labeur cérébral soient dissipées en folies ; de sorte que, dans ces familles soi-disant intellectuelles, hors desquelles naissent tous les talents d'avenir, on ne contemple que quelques gloires

à leur zénith, entre des vieux célèbres sur leur déclin et de la jeunesse de rebut.

Dès que Marcel vit Mme Gaildraud à la porte ouverte du salon, debout et si grande, encore belle, poudrée, en velours noir, il se rappela son nom noble de jeune fille. François, qui passait, le présenta d'un seul mot : « Marcel ». En s'inclinant, il sentit sur lui le regard de Mme Gaildraud, et sans lui-même poser son regard sur elle, il sut ce qu'elle pensait, comme un *mind reader :* obsédée, ainsi que toutes les mères, par le souci de marier sa fille, elle avait d'abord, et par simple habitude, jaugé Marcel, rêvé aux convenances; puis, dans un éclair, le jeune homme lui était apparu comme providentiellement désigné, seul possible, de toute la centaine de jeunes qui étaient là. Bien que l'intuition de ces projets trop précis, trop positifs, soulevât des révoltes chez Marcel, qui n'était pas mûr encore pour des résultats aussi brutaux, il vit avec plaisir se dégager l'idée récemment pressentie d'une sympathie, d'une alliance avec la mère.

« Où est Suzanne?... Elle a entendu parler de vous si souvent... » Marcel fit observer d'un sourire que d'autres arrivants restaient en détresse derrière lui, attendant pour saluer Mme Gaildraud. Alors elle le congédia d'un geste et d'un sourire d'assentiment.

Vaguement Marcel se ressouvint de la satis-

faction déjà une fois éprouvée, lorsque, mis en demeure presque d'apercevoir Suzanne, il avait réussi à éviter sa vue. Il s'éloigna, lent, soulagé, respirant et comme goûtant une trêve. Mais à peine commençait-il, dans le second salon, vide, où une table de jeu attendait des joueurs, l'inspection des toiles pendues au mur, que la voix de Mme Gaildraud, toute proche, le fit tressaillir : « Venez... que je vous présente à ma fille. » La jeune fille, intimidée, se tenait près d'elle, blanche ; et comme cette phrase était déjà une présentation, Mme Gaildraud n'ajouta pas une parole. Le silence fut bref, mais excessivement pénible à Marcel, qui se raidit. Un passant ravit Suzanne pour une valse. Ce fut donc tout, et c'était fini. Marcel, pris à l'improviste, n'avait même pas eu le temps de craindre d'être gêné. L'entrevue avait donc eu lieu, et sans émotion, et même sans appréhension. C'était fini.

Il ne bougea pas, amèrement désappointé. Ses doigts maniaient les cartes étalées sur la table, comme pour dissimuler à des spectateurs leur frémissement. Il était sans pensée autre que cette formule : « C'est fini ». Et elle durait étrangement, cette pensée, bercée par les valses, qui, avec leurs redites et leurs reprises, la ramenaient sur elle-même, toujours. C'est fini.

Sa tristesse se faisait douce et musicale. Plusieurs fois une jeune fille passa, le regarda curieusement : une amie de Suzanne peut-être,

qui elle aussi avait ouï parler de lui souvent, dans l'intimité de cette maison. Et celle-ci lui plaisait infiniment. Il pensa cette absurdité : « Si celle-ci était Suzanne, je l'eusse aimée très facilement et tout de suite. » Quand il fermait les yeux, c'est l'image de celle-ci qu'il revoyait. Il voulut de même revoir celle de Suzanne : il s'aperçut avec stupeur qu'il ne se rappelait rien de sa physionomie, rien de sa toilette, qu'à peine la reconnaîtrait-il, s'il voulait l'inviter à danser.

S'il voulait? Ne le devait-il point? Il prit l'attitude de la décision. Il eut des idées de correction et d'impassibilité mondaine « jusqu'au bout ». Il marcha vers Suzanne, qu'en dépit de ses craintes il retrouva aisément. Il lui demanda quelque valse : elle fut libre aussitôt. Ce manifeste mensonge, cette évidente, mais hélas! inutile faveur le navra.

Ils tournèrent d'abord vite : « O chère, chère créature, pourquoi donc est-ce que je ne vous chéris pas? Ne devrais-je point dire : Pourquoi est-ce que je ne vous chéris plus? » Ses lèvres cependant articulaient avec peine des banalités. Puis leur valse se ralentit, fut un languissant boston; et la difficulté de glisser d'accord à contre-mesure accaparant toute leur attention, ils se turent. Marcel Dehaynin souffrait affreusement de tenir contre lui ce jeune corps et de n'être pas ému. Il lui sembla qu'une providence conseillère lui donnait, en guise de leçon,

un avant-goût des intimités sans joie, dans le mariage sans amour.

Enfin il était délivré : il reconduisait Suzanne à sa place. Sa conscience fut franche et bourrue : elle considéra cette dernière épreuve comme désastreuse et décisive. Sans une seconde d'hésitation, Marcel se dirigea vers le vestiaire : qu'avait-il plus à faire ici ? Il descendit l'escalier d'un pas ferme. « Eh bien? » prononça-t-il, une fois encoigné dans sa voiture. S'il avait souhaité un dénouement, il le tenait ! Mais il était pareil aux gens qui clament : « Sortir du doute, à tout prix, fût-ce par la certitude d'une catastrophe ! » et puis qui, la certitude acquise, à ce prix-là, regrettent désespérément que leurs angoisses ne se soient pas éternisées.

CHAPITRE III

Le soir même, avant dormir, Marcel ressaisissait un fil pour la continuation possible de l'aventure, il formulait cette chicane subtile : « J'ai préjugé les résultats de l'entrevue en m'obstinant à la définir comme un dénouement, alors qu'elle devait être une mise en train. » Mais il mâchonnait ces paroles avec dépit, ne se doutant guère que, par une intervention et une fausse manœuvre de son intellectualité, la rencontre d'aujourd'hui, ce prétendu épilogue, allait se poser, en effet, en premier chapitre de roman.

Après la violence, après surtout l'inoubliable étrangeté des troubles nerveux provoqués en Marcel Dehaynin par Suzanne Gaildraud, il n'était point possible, malgré les fâcheuses conclusions de cette rencontre, que toutes relations imaginatives fussent aussitôt et absolument rompues entre elle et lui. Et si l'image de Suzanne continuait à lui être quelquefois présente, bien que

plus rare et plus effacée, elle ne pouvait lui apparaître dépouillée de toutes les qualités accessoires, qui, par le dépôt de ses associations précédentes, se trouvaient à présent incrustées en elle. Elle devait garder certaine allure d'image obsédante, et, malgré la flagrante contradiction, certaine allure d'image aimée; elle devait enfin, pour quelque temps encore, subir, par une force acquise, les transfigurations de la légende.

Ces bizarreries n'auraient eu aucune conséquence pour un médiocre à conscience trouble, qui les eût à peine remarquées, et qui les eût classées, au cabinet de débarras du cœur, sous quelque dénomination vague, comme « mélancolie d'une illusion perdue ». Elles n'auraient pas affecté davantage un connaisseur d'âme transcendant, qui n'eût point manqué, tout en les relevant avec curiosité, de les apprécier à leur valeur juste. Elles devaient être fatales à Marcel, trop clairvoyant pour ne pas les observer avec une minutie exacte, trop expert aux choses du cœur et trop agile aux comparaisons pour n'être pas frappé de leur ressemblance avec les épisodes les mieux connus du procès amoureux, mais trop jeune initié pour ne pas s'y laisser prendre. Ce fut l'embryon d'une illusion d'amour qui allait, prolongée, compliquée par les ingérences d'une intellectualité inopportune et d'une science incomplète, le perdre parmi les plus inextricables labyrinthes de l'amour de tête.

Il était au seuil de cette pseudo-passion, dont les phénomènes cérébraux et imaginatifs, au lieu de résulter directement, suivant la commune règle, d'une émotion première, sont les artificiels produits de causes inaccoutumées : et cependant ils atteignent parfois à une telle intensité qu'ils peuvent susciter en retour et par voie d'hallucination, les mouvements du cœur, pris alors par le patient pour des émotions véritables.

Par un amusant tour de passe-passe, fréquent dans le jeu des associations, cette idée persistante de dénouement servit de point de départ au travail imaginatif qui l'annulait. Elle suggérait à Marcel, outre cette opinion qu'il était un homme raisonnable, rassis et ayant su reconquérir la paix de l'âme, l'idée d'un nouveau départ, d'une période nouvelle à inaugurer : d'où une tendance aux calculs pratiques, aux sages projets d'avenir, impliquant tous, comme un postulat, son mariage avec M[lle] Gaildraud. A l'idée que son adolescence était close et qu'il entrait enfin dans la maturité, les souvenirs frais encore de sa seconde puberté l'assaillaient. Marcel rêvait l'amour de la trentaine, qui est moins fou mais plus solide, plus ardent peut-être en sa retenue que l'amour des dix-huit ans ; et en fin de compte le pressentiment d'une passion profonde et calme s'accrochait à l'image de Suzanne Gaildraud.

Puisque l'idée d'une émotion n'est que l'émo-

tion même, répétée et amoindrie, le cerveau ne pouvait subir, sans le contre-coup de réelles émotions au cœur, ce défilé de représentations amoureuses. Mais, dès que ces représentations venaient en contact avec l'image de Mlle Gaildraud, le rapprochement donnait lieu aux effets les plus inattendus : si l'idée d'amour appelait celle de Suzanne, celle-ci, au lieu de raviver l'émotion que le nom seul de l'amour commençait à solliciter, l'éteignait brusquement, en provoquant une émotion contraire, de serrement et de froid; si l'idée de Suzanne était l'antécédent et appelait à sa suite l'idée d'amour, celle-ci ne s'en accompagnait pas moins de l'émotion qui lui était pour ainsi dire implicite, mais Marcel remarquait alors que c'était l'idée abstraite de l'amour et non l'image de Suzanne qui avait provoqué cette émotion. Il y avait, entre Suzanne et le battement du cœur, la notion d'une pénible discontinuité, d'un abîme très étroit, mais sans fond et impossible à combler.

Marcel aggravait l'importance de ces taquineries d'une image à l'imagination en s'en irritant outre mesure. Il s'exaspérait à la plus timide apparition de la gêneuse, avec des gestes fous, avec des paroles prononcées tout haut : « Puisque c'est fini... Puisqu'il est entendu que je ne l'aime pas... Puisque, s'il y a particulièrement au monde une femme que je ne puisse aimer, c'est elle. » Et il nourrissait contre elle la ran-

cune d'un savant contre le maudit petit fait qui infirme son hypothèse favorite.

Il avait un autre motif d'être agacé, plus subtil, mais plus réel : le jour où il avait rencontré Suzanne, bien que son attentif regard l'eût obstinément fouillée, il n'avait pu fixer en sa mémoire aucune expression de cette physionomie, aucun trait de cette figure; et vraiment, il la connaissait aussi peu après l'avoir vue, que durant les semaines confuses où il l'avait aimée sans la connaître. Cette indétermination qui l'avait fort gêné le soir de la rencontre, lui était plus insupportable encore, et chaque jour un peu plus, lorsque Suzanne revenait à lui sous forme d'image, et d'image également indéterminée.

Seulement, comme la loi de notre esprit est, coûte que coûte, de déterminer les choses, fût-ce par leur indétermination même, il était ainsi amené à qualifier Suzanne d'énigmatique. Ce mot répondait au moins à une abstraction, qui d'ailleurs ne lui déplaisait pas ; et le caractère nouveau alla rejoindre les deux ou trois autres, naguère déduits à peu près aussi logiquement, dans les tiroirs du souvenir, et au livret de caisse d'épargne de l'amour futur.

Cette qualification d'énigmatique était bien commode : elle facilitait le travail au moyen duquel Marcel continuait à défigurer l'image de Suzanne comme s'il l'eût aimée réellement. Cette

image, en effet, n'étant rien de précis, se résignait pour ainsi dire, sans débat, à n'importe quelle association. Tout ce qui, à un titre quelconque, était du goût de Marcel, s'adaptait à elle tour à tour, au mépris des contradictions les plus grossières, comme le type de la brune aux yeux bleus et celui de la blonde aux yeux noirs. Et Marcel avait beau s'effarer de cette cacophonie, il n'était plus en son pouvoir de l'arrêter ni de la régler : car suivant la loi des idées fixes, toutes les fois que l'image tyrannique reparaissait, l'accident de sa contiguïté avec des centaines d'autres images, jusque-là soustraites à son aimantation, lui fournissait de nouveaux pouvoirs pour multiplier ses apparitions, et avec chacune d'elles jusqu'à l'infini son pouvoir de reparaître.

Alors sa conscience se ramassa en boule sur elle-même, hagarde comme le regard d'un fou. Il subit la fatalité. Ses gestes marquèrent des soupçons et des réticences, comme dans le délire de la persécution. Son impression totale fut, sans plus préciser, « qu'il y avait quelque chose de louche ». Il jugea prudent de reculer le plus possible la visite qu'il devait à Mme Gaildraud. En réalité le motif de ce retard était la peur inavouée de voir Suzanne, d'avoir froid à sa vue, et que cette fois le mal fût irrémédiable : car une incorrigible espérance veillait en lui, et, si la conscience se faisait petite dans sa cachette,

ne se parlait plus qu'à demi-voix et à mots couverts, c'était aussi pour ne pas faire de bruit, pour ne pas troubler le mystérieux enfantement d'amour auquel elle se figurait assister.

Et pourtant Marcel voyait en lui-même si peu clair qu'il accusait ses facultés intellectuelles d'être hostiles au divin travail ! Alors elles se mirent au contraire à le favoriser. L'image de Suzanne ne sollicita plus jamais la pensée, sans que l'attention la retînt et la fixât ; lorsqu'elle attirait à elle indistinctement toutes les idées de joie et toutes les images de beauté, un choix intentionnel, bien que non conscient, en éliminait tout ce qui n'eût fait de cette accumulation d'ornements qu'une parure lourde et monstrueuse ; enfin la volonté aida en sous-main le travail auparavant spontané.

L'obsession de l'image parut alors intolérable ; jusque-là pénible rien que pour n'être point commandée, suivant l'habitude séculaire des hommes, par le besoin de posséder toujours avec la pensée ceux qui nous procurèrent une fois l'émotion de l'amour, elle n'aurait su désormais, sans un odieux surcroît de souffrance, devenir plus artificielle encore : et pouvait-elle être plus artificielle qu'étant voulue ? Marcel Dehaynin souhaita donc plus impatiemment que jamais de la secouer ; et c'est ainsi qu'il se prit lui-même en flagrant délit de l'entretenir.

« J'aime donc Suzanne ? » se dit-il. L'impor-

tance de cette réflexion était nulle, puisque, s'il précisait ainsi pour la première fois sa pensée, l'illusion n'en avait pas moins existé, latente, du premier jour. Il s'interrogea donc sans stupeur et sans tremblement. Il fut choqué de ne pas s'étonner davantage. Puis il voulut, à la lettre, s'écrier très joyeusement : « J'aime Suzanne! » Sa voix tomba. Il se rappela fugitivement le mensonge que tout enfant il se faisait, aux allées des Champs-Élysées, pour se persuader qu'il attendait un ami. Il ne pouvait admettre que son cri passionné : « J'aime Suzanne! » fût un mensonge pareil; mais il n'arrivait pas à se réjouir : les amours de tête sont toujours tristes, parce qu'ils enferment l'impression de l'artificiel et de l'inefficace. Seulement, la conscience, que l'illusion d'aimer obscurcit, n'est plus capable de reconnaître cette significative impression; et quant à la tristesse, qu'il savait incompatible avec l'amour et qu'il ne pouvait cependant se dissimuler, Marcel essayait de la justifier par des causes accidentelles, comme l'indétermination de l'image qui le hantait. Alors cette indétermination recommençait à le troubler profondément, car voici à présent qu'il la considérait comme un symbole inintelligible.

Une inquiétude plus spéciale, plus technique, tourmenta l'analyste qui veillait en lui, lucide encore par éclairs, malgré l'amas de ses erreurs et de ses compromissions : comparant à une fan-

tasmagorie le travail imaginatif de l'amour, il regardait trop absolument l'inconscience comme nécessaire pour être dupe de cette fantasmagorie; il se flattait donc de n'en être point dupe; mais comme il ne pouvait, néanmoins, se débarrasser de sa prétendue passion, il s'effarait, se croyant incapable soit d'aimer tout à fait, soit de ne plus aimer. Et, par une généralisation qui lui était coutumière, il aboutissait de nouveau à ses chimériques inquiétudes, touchant les destinées de l'amour dans une race où l'intellectualité prédominera de plus en plus.

Il ne s'arrêta pas à ces graves problèmes; mais, pour les avoir effleurés, son esprit de système et de doctrine se releva. Il changea aussitôt de politique et décida qu'il irait voir Suzanne. Cette visite prenait le caractère d'une expérience, instituée à dessein pour se rendre compte des faits. Dès lors, le résultat était indiqué d'avance. Marcel fit une expérience, en effet, à peu près concluante et sincère comme celle que tentent les gens persuadés qu'ils auront le vertige, en faisant mine de se pencher à un balcon : « Ai-je le vertige? Oui, je l'ai, je l'aurai toujours. » Dès le seuil du salon et au premier regard jeté sur Mlle Gaildraud, Marcel s'était dit : « Je ne suis pas ému, je ne le serai jamais. »

En revanche, dès qu'il fut dehors, toutes ses opinions se retournèrent, et l'ingénieuse casuistique du cœur trouva moyen d'invoquer cette

froideur et cette impassibilité en présence de Suzanne, comme preuves d'amour. Pour cela, d'abord il fallut faire bon marché des notes très justes prises naguère par la conscience au sujet de cette subtile distinction qui s'était établie pour le cœur, entre la réelle Suzanne que Marcel fut prédisposé à aimer et la Suzanne inconnue qu'il aima de fait durant quelques heures; il fallut oublier la ruine avérée de ce dernier sentiment, admettre de nouveau que le travail imaginatif en cours datait non de la première entrevue avec Suzanne, mais du jour où François Gaildraud, décrivant à son ami la convalescence de sa sœur, avait suscité en lui une émotion. Dès lors, l'amour était un fait et ne se discutait plus : le procès en était normal; et enfin, si deux fois depuis, la présence de Suzanne n'avait point tiré Marcel de sa neutralité, c'était bien une preuve de l'affection qu'il lui portait : parce qu'il était impossible que, l'aimant, il n'éprouvât point à sa vue des effarouchements et des terreurs, dont les effets organiques se trouvaient égaux et contraires à ceux de l'émotion amoureuse, et devaient, avec une mathématique rigueur, les chasser en s'annulant eux-mêmes. Suivait un examen rapide et volontairement superficiel, qui faisait rentrer dans la même catégorie d'explication toutes les émotions négatives éprouvées précédemment.

Mais cet effort de jésuitisme ne procura pas à

Marcel une seule minute de paix. Le demi-mensonge de l'imagination était trop énorme et trop cynique pour ne pas révolter à la fin la conscience et la raison. C'était le salut, si elles eussent agi résolument contre une folie qui ne pouvait résister à leur choc. Mais un supplice plus exquis était réservé à Marcel : elles firent contrepoids sans entraîner la balance. Toutes les fois que la fantaisie amoureuse se risqua à reprendre son œuvre interrompue, raison et conscience l'entravèrent sans l'arrêter, rien que pour retenir son essor, pour glacer ses enthousiasmes, pour lui interdire tout effet de pleine et heureuse illusion. Leur arme ne fut plus la critique, mais la blague; et Marcel, dédoublé, devint une dupe qui rit d'elle-même.

Dans l'ordre des choses philosophiques, il eût trouvé peut-être quelque saveur à cette combinaison de la foi et du scepticisme. Mais le cœur est aussi brut que le sexe : il agit mécaniquement et ne veut pas être interrompu. Celui de Marcel souffrit donc, à tout propos, l'atroce souffrance de la douche glacée et soudaine à une minute d'éréthisme furieux.

Cette émotion, la plus fréquente et la plus forte qui jusqu'ici l'eût affecté à l'occasion de Mlle Gaildraud, ne se trouvait point en opposition avec la froideur des deux entrevues : elle s'accola indissolublement à l'image de Suzanne. Les syllabes mêmes de son nom ne pouvaient plus

être prononcées ou pensées sans qu'elle suivît, inévitable comme l'épithète de nature après le nom propre chez un poète primitif. La prétendue aimée, qui naguère ne parvenait à rappeler confusément les émotions amoureuses qu'à la suite de déductions et avec le secours d'idées intermédiaires, avait enfin le pouvoir d'agir directement et par elle-même sur le cœur de celui qui croyait l'aimer; mais l'émotion qu'elle y suscitait, c'était la caractéristique de la tristesse et de l'antipathie !

Si imprévue que fût la coexistence d'un pareil sentiment avec l'illusion d'aimer, la genèse s'en étant opérée de façon normale et simple, la première impression qui s'en dégagea pour Marcel, fut celle d'une réalité solide : elle se reporta sur Mlle Gaildraud, qui pour la première fois lui fit l'effet d'une personne vivante, et non plus d'un insaisissable spectre. Ce changement à vue surprit la conscience, qui savait bien n'avoir recueilli aucune contribution nouvelle à la connaissance de Suzanne. Elle supposa qu'elle devait cette impression de réalité vivante, entraînant celle de connaissance adéquate, à l'achèvement du travail imaginatif. Marcel fut ainsi induit à examiner en détail la créature façonnée par lui-même au moyen de ce travail, qu'à la mode classique il dénommait encore la cristallisation.

L'examen fut rapide : car la plus vague appa

rition de Suzanne suffisait à éclairer un pan de cette cristallisation, et Marcel n'eut pas besoin d'en étudier un grand nombre pour se rendre compte que la pratique de l'opération s'était conformée rigoureusement à la théorie. Avec une fidélité amusante, chaque fois qu'il avait eu l'idée d'une perfection ou d'une joie, il l'avait surajoutée à l'idée de Suzanne, sans imprévu, sans accidents, sans naturel. A cause sans doute, des perpétuelles ingérences de la science et de la volonté, il avait exécuté son travail imaginatif d'une manière expérimentale et typique, ainsi que dans un laboratoire et non comme dans la vie.

De plus, et outre les contradictions qui dès les premiers jours l'avaient choqué dans ce plaquage de qualités hétérogènes, une autre bizarrerie, plus essentielle, le frappa. Il avait aimé assez fréquemment, et subi, analysé des faits de conscience analogues, pour savoir que, dans l'ordinaire de l'amour, même lorsque la critique intervient et cherche à trancher dans le vif, même lorsqu'elle dissèque après des années un amour défunt dont on n'est plus dupe, cette impression de plaquage ne se produit jamais : fût-ce aux yeux de l'analyste méfiant, fût-ce aux yeux de l'amant désabusé, les qualités que l'imagination a surajoutées à l'être qu'on aime apparaissent à tout jamais comme des émanations de sa substance, dont on acquiert la pré-

cieuse connaissance par les voies naturelles de l'observation.

Ce fut une lueur; en quelques minutes, Marcel eût réformé la théorie d'emprunt à laquelle il avait cru jusqu'à ce jour. Non, l'homme qui aime ne se livre pas à ce petit jeu de patience, à cette lente marqueterie. C'est le fait même d'aimer qui nous impose de voir en celui que nous aimons la personnification vivante de toutes nos idées et représentations de l'amour. C'est en une fois et du premier coup que nous le transfigurons. Et lorsque nous nous extasions par la suite de retrouver en lui une à une justement les qualités que nous souhaitions, notre naïveté est pareille à celle des peuples qui interpolent dans la vie des personnages légendaires des actes conformes aux prédictions antérieures, non par mauvaise foi mais par logique : ils ne peuvent raisonnablement admettre qu'un personnage élu pour accomplir les prédictions ne les ait point accomplies, et ils s'étonnent ensuite de les trouver accomplies si exactement.

Mais alors, si Suzanne n'était point devenue pour lui l'être légendaire, si avec une fidélité de disciple et comme dans l'unique vue de se conformer à une théorie, il s'était livré sur elle à cette marqueterie étrange dont il ne reconnaissait plus la légitimité, c'était donc qu'il était victime d'une illusion et qu'il ne l'aimait pas. Jamais il ne fut si proche de reconnaître son

erreur; mais par un nouveau passe-passe, cette doctrine même qui avait failli la supprimer, la renouvela.

Marcel avait établi dûment l'identité du travail imaginatif chez un individu épris d'amour, et de la légende chez un peuple que domine une prophétie. Mais il arrive parfois chez les peuples, du moins aux époques archaïques, quelque chose de plus artificiel encore que la confection d'une légende, c'est la création d'un mythe : tandis que la légende déforme comme il convient les souvenirs d'un personnage qui vécut, le mythe invente un être pour incarner une idée.

Or Suzanne Gaildraud qui était insaisissable, indéterminée, autrement dit irréelle au regard de Marcel Dehaynin, ne pouvait devenir pour lui la substance d'une légende. Mais d'autre part il avait à son occasion remué, coordonné durant des semaines, toutes ses idées et représentations de l'amour, et ne les pouvant concevoir qu'incarnées en une personne vivante, il en avait peu à peu éliminé ou fondu toutes les antinomies, amagalmé tous les contrastes, de manière à intégrer un être viable. Cette genèse était maintenant arrivée à terme : il lui parut qu'il assistait à l'ascension de sa créature dans une atmosphère et une lumière vague. L'incolore figure n'avait aucune ressemblance avec Suzanne: mais pouvait-il quant à présent s'en apercevoir, puisque Suzanne pour lui n'était rien? Il

prit donc le mythe pour la légende, et il ne put dès lors douter qu'il aimât.

Mais par un curieux renversement des fonctions de l'intelligence, tandis que ses facultés esthétiques se laissaient bercer par l'impression assez douce d'une harmonie entre la pâleur de l'amante mythique et l'indétermination de la réelle Suzanne, tandis que la conscience parfaitement abusée ne soupçonnait point qu'elles fussent deux êtres distincts et incompatibles, c'est dans l'inconscient que le soupçon s'éveillait. L'illusion d'aimer était donc plus que jamais sans joie. L'abattement et la fatigue de Marcel s'aggravaient, associant de plus en plus toutes les pénibles émotions à l'idée de Suzanne; et son antipathie pour elle grandissait encore, en raison directe du progrès nouveau que venait de réaliser son amour de tête.

Une fois déjà, cette inconcevable antipathie avait surpris Marcel : mais son attention s'était trouvée alors déviée vers l'inhabituel aspect de réalité vivante que prenait l'image de Suzanne, par le seul fait de devenir antipathique. Cette fois la surprise renouvelée amena une révolte, il refusa d'admettre que la même femme fût à la fois odieuse et chérie, mais il ne sut trouver pour se tirer d'embarras que la plus misérable solution : il attribua son antipathie apparente à la vulgaire timidité.

Ce ne fut point sans arrière-pensée qu'il fei-

gnit de prendre au sérieux une aussi puérile défaite : dès que la conscience a cessé une fois d'être un spectateur impassible pour devenir un acteur intéressé, elle est capable de tous les machiavélismes. Marcel savait bien qu'il nourrissait en secret un désir indécis et lâche de revoir Suzanne, qu'il n'avait qu'à s'accuser lui-même d'être timide pour soulever en lui l'orgueil de l'homme de cœur et les énormes prétentions de l'homme du monde, et qu'à la première insinuation il ferait un coup de tête, il retournerait chez Suzanne.

Il s'y résolut en effet : mais, au lieu de faire une visite, simplement, au jour de Mme Gaildraud, il ourdit une combinaison ingénieuse, qui satisfaisait tout ensemble aux exigences de sa vanité chatouillée comme à celles de sa lâcheté inquiète, et qui ménageait traîtreusement toutes les possibilités d'un insuccès où les apparences seraient sauves. Il décida qu'il irait voir François, car vraiment il lui devait une visite; mais il irait à l'heure du jour où il était le plus sûr de ne le point trouver, environ trois quarts d'heure avant le dîner. Il dirait au domestique : « J'attendrai. » Et il pressentait que Mme Gaildraud enverrait Suzanne pour lui tenir compagnie.

Contrairement aux vraisemblances, toutes ces prévisions gratuites se réalisèrent; et à peine s'était-il installé pour attendre dans la chambre

de son ami que le domestique y rentra, le pria de passer au salon où Mademoiselle le recevrait. Marcel fut un instant penaud d'avoir trop parfaitement réussi ; mais il se sentait aujourd'hui si aisé d'allures et si peu contraint, en comparaison des deux précédentes entrevues, qu'il en fut ragaillardi et qu'il oublia de se dire : « Serai-je ému en la voyant? »

Un petit incident acheva de l'enhardir. Au moment où il entrait dans le salon par une porte, l'autre porte se referma : Suzanne s'éclipsait, chassée par un accès brusque de timidité. Il sourit. Lorsqu'elle rentra, un peu rose, il sourit encore et lui tendit la main avec quelque paternité. Elle était gênée visiblement. Ils articulèrent leurs bonjours sans tout de suite entamer une conversation. Puis il fallut s'asseoir. Ils se firent des cérémonies silencieuses. Et enfin ils furent assis vis-à-vis l'un de l'autre, loin, dans ce grand salon vide.

Marcel ne se cacha point qu'il avait lui-même établi cette distance. Aucune timidité ne lui était revenue à l'entrée de Suzanne ; il n'avait littéralement rien senti et rien pensé : et pourtant son corps avait fait un instinctif mouvement de recul. Contrairement à la loi d'attraction selon laquelle, en dehors même du sexe et du désir, les corps de ceux qui s'aiment se rapprochent invinciblement pour la possession rudimentaire des frôlements et des caresses chastes, l'électricité

qui émanait de Suzanne repoussait Marcel. C'était bien le plus caractéristique fait d'antipathie que la conscience eût encore relevé. Marcel, un peu déconcerté, allait y rêver à son aise, lorsqu'il eut comme un réveil en sursaut : la prolongation du silence était inadmissible. Il leva les yeux vers Suzanne et la remercia d'être venue, doucement, en une phrase traînante qu'il faillit laisser inachevée : car toute son attention s'employait à observer la jeune fille qui, dans son trouble ou son inexpérience, avait choisi sa place au plein jour, laissant à contre-jour le visiteur.

Il eut alors un nouvel étonnement : voici qu'après tant de jours écoulés et après tant de vains efforts de mémoire, il retrouvait nette, soudaine, l'impression de Suzanne au soir de la première entrevue, avec la taille courte et une robe de style Empire ; seulement cette impression ne se reproduisait enfin que pour être annulée par l'impression actuelle qui s'y opposait point par point. Il lui semblait maintenant, en approfondissant ses souvenirs, avoir dû remarquer l'autre soir que la toilette Empire convenait merveilleusement à sa physionomie, qui rappelait, avec une charmante fantaisie d'inexactitude, le type de l'époque. Ne l'avait-il point vue grande et mince, décorative, avec je ne sais quelle fierté martiale dans la coiffure et le profil ? Plus il s'attachait à restaurer son hypo-

thétique souvenir en y ajoutant par déduction des caractères en harmonie avec ceux-là, plus en effet il se représentait clairement, avec sa figuration nombreuse, avec son décor de fleurs et de lumières, la brève scène de l'entrevue. Pourquoi donc aujourd'hui la voyait-il aussi peu décorative que possible, tenant si peu de place en un fauteuil où elle était assise sans attitude, comme rapetissée par la gêne et rajeunie par l'enfantillage de sa timidité? Était-ce la pleine lumière qui compromettait ainsi la régularité de son profil et qui noyait le dessin de ses traits? Était-ce le grand air de sa promenade récente qui avait ainsi affolé ses cheveux? Elle portait enfin une robe de tous les jours, sans style, qui n'était que chiffonnée coquettement, mais qui semblait, de même que le costume tout différent de l'autre soir, appropriée d'une façon particulière à sa frimousse de Parisienne chiffonnée.

Marcel, un instant, baissa les yeux, et se confirma d'abord que la première image, à peine reproduite, s'était brouillée par la superposition de la seconde, puis que celle-ci, échappant aux lois ordinaires de la mémoire, n'avait aucune faculté de se reproduire : bien que la sensation fût précise et frappante chaque fois qu'il dévisageait Suzanne, il ne conservait d'elle aucune représentation dès qu'il avait détourné la vue. Durant ces bizarres expériences, l'entretien se poursuivait. Marcel, pour avoir quelque chose

à dire, et aussi pour effleurer un sujet d'où les questions de tendresse ne fussent pas bannies, s'était mis à parler de François ; mais il parlait distraitement, sans prêter d'attention aux réponses de Suzanne, sauf pour y répliquer à peu près.

Lorsque le dialogue parut se ralentir, il se leva, fort satisfait de sa liberté d'allures. Familièrement il fut au piano, qu'il voyait ouvert : « Vous jouiez ?

— Oui.

— Quoi ? dit-il, touchant un cahier de musique.

— Oh ! des danses... Je joue très mal, je suis trop nerveuse... Et puis, franchement, la musique m'assomme. »

L'effet de ces innocentes paroles sur Marcel fut prodigieux : jamais il n'avait reçu au cœur pareil coup ; il y sentit une brisure. Vainement il s'efforça d'expliquer des sensations dont l'énigme l'effrayait plus encore que la violence. Elles provenaient de ceci que toujours imprécise et ne pouvant être pensée qu'au moyen de symboles, de signes et d'analogies non point exactes mais harmoniques, l'image de Suzanne avait toujours affecté son âme d'une sorte d'impression musicale. Elle ne se retraçait pas en lui par les procédés trop matériels qu'emploient les arts du dessin, puisqu'elle avait pour caractère essentiel de n'être point dessinée : elle était une

mélodie sans contours flottant à travers les méninges. De sorte que sa haine avouée de la musique devenait une contradiction intolérable, et bien que, faute de réflexions et de formules, cette contradiction demeurât latente, l'édifice de l'amour en parut d'abord ébranlé.

Et ce n'était pas tout. Elle disait : « Je suis si nerveuse. » Quoi? Nerveuse à ne point régler l'égalité de ses doigts? Cette révélation de nervosité maladive contredisait les idées de santé, de naturel, de simplicité primitive qui s'étaient réservées en l'âme de Marcel autour du nom de Suzanne. Et pour compenser ce double désastre, il ne restait à l'actif de la jeune fille que la franchise de son aveu, son manque total de pose et d'apprêt. Cette impression favorable alla, sans être quant à présent aperçue par la conscience, se tapir au fond de la mémoire, et s'inscrire au livret de l'amour futur, tandis que les deux autres, qui ne devaient pas avoir de conséquences lointaines, furent les seules que la conscience actuelle remarqua.

Suzanne à son tour s'était levée. Elle feuilletait le cahier de musique avec des gestes saccadés, tout près de Marcel. Instinctivement encore il s'écarta. Mais François entrait, bruyant et rieur. Elle s'effaça aussitôt avec un sourire. Par une persistante malchance, l'effet de cette retraite, qui n'indiquait que de la modestie et du tact, fut encore désastreux. Le jugement instinctif de

Marcel, faussé par la manie des interprétations symboliques, ne put s'empêcher d'y voir l'aveu d'infériorité d'une femme incapable de soutenir une conversation avec des hommes ; et cela heurta rudement le préjugé qui s'était formé en lui à son insu, de trouver en Suzanne une sorte d'intellectualité par alliance, à cause de sa parenté avec François.

Chacune de ces désillusions successives établissait qu'il n'y avait rien de commun entre Suzanne et le mythe qui hantait Marcel : aussi avait-il le cœur déchiré. Mais comme il ne dégagageait pas les causes de sa douleur, et que, d'autre part, une révélation incomprise est comme si elle n'était point, il sentait seulement qu'il avait le cœur déchiré, et son illusion d'aimer demeurait intacte. Bien plus, de cette entrevue où chaque détail, moins un seul, avait contribué à mettre en lumière l'incompatibilité du personnage mythique et du réel, il retint celui-là seul qui lui permettait de les confondre encore : cette indétermination de la figure de Suzanne, d'autant plus curieuse maintenant que, plus d'une demi-heure, il avait tenu la jeune fille sous son regard, dans la pleine clarté.

Comme il n'était pas mécontent avec cela de la façon dont il s'était comporté durant cette visite, l'impression générale restait bonne. Si peu justifiées que fussent des conclusions optimistes, il s'y tenait ; d'abord parce qu'il en avait

assez, parce qu'il ne voulait plus se casser la tête à débrouiller la complexité de ses sentiments : optimisme de nonchalance et d'atonie, auquel se trouva tout particulièrement plaire la mine spectrale de l'être soi-disant aimé. Et puis, ce fantôme fit plus rares ses apparitions. Marcel fut dans cet état d'âme où l'on ne pense plus en détail. Les diverses contingences de la vie ne lui suggérèrent plus ces visions de Suzanne qui, chaque fois différentes, amenaient chaque fois une péripétie dans sa passion. Il ne fit plus que se rappeler à l'occasion, et d'une façon générale, qu'il était amoureux; bientôt même ce ne fut plus un souvenir de temps en temps exprimé, mais une convention toujours sous-entendue, et qui lui faisait toutes choses très douces.

Menteuse paix, traîtresse douceur : ce n'était pas même une trêve, à peine une transition, c'était le symptôme avant-coureur du dernier période où cette maladie du cerveau et du cœur était sur le point d'atteindre. Si Marcel Dehaynin put se flatter durant quelques jours d'avoir reconquis cette liberté d'esprit dont il était privé depuis tant de semaines, ce fut uniquement parce qu'il avait épuisé toutes les combinaisons et toutes les falsifications possibles de ce qui, dans le procès de l'amour, n'est que jeu d'idées et d'images. Le travail d'illusionisme ne s'arrêtait que parce qu'il était en effet terminé, et que l'illusion du cerveau était parfaite.

Marcel, faussé par la manie des interprétations symboliques, ne put s'empêcher d'y voir l'aveu d'infériorité d'une femme incapable de soutenir une conversation avec des hommes ; et cela heurta rudement le préjugé qui s'était formé en lui à son insu, de trouver en Suzanne une sorte d'intellectualité par alliance, à cause de sa parenté avec François.

Chacune de ces désillusions successives établissait qu'il n'y avait rien de commun entre Suzanne et le mythe qui hantait Marcel : aussi avait-il le cœur déchiré. Mais comme il ne dégagageait pas les causes de sa douleur, et que, d'autre part, une révélation incomprise est comme si elle n'était point, il sentait seulement qu'il avait le cœur déchiré, et son illusion d'aimer demeurait intacte. Bien plus, de cette entrevue où chaque détail, moins un seul, avait contribué à mettre en lumière l'incompatibilité du personnage mythique et du réel, il retint celui-là seul qui lui permettait de les confondre encore : cette indétermination de la figure de Suzanne, d'autant plus curieuse maintenant que, plus d'une demi-heure, il avait tenu la jeune fille sous son regard, dans la pleine clarté.

Comme il n'était pas mécontent avec cela de la façon dont il s'était comporté durant cette visite, l'impression générale restait bonne. Si peu justifiées que fussent des conclusions optimistes, il s'y tenait ; d'abord parce qu'il en avait

assez, parce qu'il ne voulait plus se casser la tête à débrouiller la complexité de ses sentiments : optimisme de nonchalance et d'atonie, auquel se trouva tout particulièrement plaire la mine spectrale de l'être soi-disant aimé. Et puis, ce fantôme fit plus rares ses apparitions. Marcel fut dans cet état d'âme où l'on ne pense plus en détail. Les diverses contingences de la vie ne lui suggérèrent plus ces visions de Suzanne qui, chaque fois différentes, amenaient chaque fois une péripétie dans sa passion. Il ne fit plus que se rappeler à l'occasion, et d'une façon générale, qu'il était amoureux; bientôt même ce ne fut plus un souvenir de temps en temps exprimé, mais une convention toujours sous-entendue, et qui lui faisait toutes choses très douces.

Menteuse paix, traîtresse douceur : ce n'était pas même une trêve, à peine une transition, c'était le symptôme avant-coureur du dernier période où cette maladie du cerveau et du cœur était sur le point d'atteindre. Si Marcel Dehaynin put se flatter durant quelques jours d'avoir reconquis cette liberté d'esprit dont il était privé depuis tant de semaines, ce fut uniquement parce qu'il avait épuisé toutes les combinaisons et toutes les falsifications possibles de ce qui, dans le procès de l'amour, n'est que jeu d'idées et d'images. Le travail d'illusionisme ne s'arrêtait que parce qu'il était en effet terminé, et que l'illusion du cerveau était parfaite.

Il restait à compléter celle du cœur, qui, obstinément en désaccord avec le cerveau, n'avait pas encore éprouvé la plus rudimentaire émotion. Il ne fallait plus, pour que l'œuvre de mensonge fût achevée, qu'une hallucination du cœur, si les émotions sont bien de pures sensations organiques, et qui peuvent être, comme toutes les autres, artificiellement reproduites par voie hallucinatoire. Et dès que la certitude d'aimer était moralement acquise, l'hallucination devenait inévitable, puisque l'émotion était préjugée. Marcel allait bientôt pouvoir se démontrer à lui-même la réalité de son amour, comme les philosophes du bon sens vous démontrent celle du monde extérieur, par l'argument du bâton.

L'hallucination se produisit pour la première fois quelques jours à peine après la visite à Suzanne, et suivant le mécanisme connu. Marcel pensait avec insistance la formule générale et simple qui remplaçait à présent toutes les complexités sentimentales de naguère : « J'aime Suzanne. » Ce jugement était gratuit et ne répondait à aucune vérité ; mais pour être accolé à tort au nom indifférent de Suzanne, le verbe « j'aime » ne perdait point sa valeur. Il restait pour cet homme au grand cœur l'évocateur des souvenirs glorieux. Les images de battements et de spasmes qu'il suscitait, acquirent une intensité anormale, parce que les nerfs étaient ébranlés maladivement, parce que l'intelligence était

déprimée. Comme l'intensité seule distingue l'image de la sensation qu'elle reproduit, Marcel perdit le sens de cette distinction : ce fut le vertige. Alors le cerveau, pour achever de s'abuser lui-même, transmit aux nerfs du cœur l'énergie nécessaire à l'exécution des battements qu'il croyait avoir perçus, et cette fois il les perçut en effet : ce fut l'hallucination. Marcel éprouva un trouble extraordinaire. Le sang lui affluait à la face ; et il fouillait des doigts ses vêtements vers la région douloureuse du cœur.

Il s'était levé, il retomba les yeux dilatés, stupide, avec cette inquiétude naïve qui, une fois déjà, l'avait tourmenté, lors de sa première initiation aux plaisirs des sens : « Ai-je bien trouvé cela doux ? » Surtout il était fatigué. Il se rappelait pourtant d'autres cas où, au lieu de l'épuiser ainsi, l'émotion amoureuse lui apportait chaque fois un surcroît d'énergie pour être ému, et un désir toujours grandissant d'émotions toujours plus violentes. Celle-ci l'avait tellement brisé, qu'un instant il la méconnut. Il se persuada qu'il avait simplement le cœur atteint, une maladie.

Cependant, le premier ahurissement passé, il souhaita en effet que l'émotion se renouvelât; mais il le souhaita en ayant peur, en se révoltant. Il délirait, il se tenait la poitrine à deux mains comme pour retenir le cœur, qui, enfin, de nouveau, se déclencha douloureuse-

ment. Il fit un cri sourd. Il s'habilla, sortit. Il fuyait devant lui-même. Il sentait rôder en lui l'idée vague de Suzanne, et il tremblait qu'elle ne se dressât encore, précise et menaçante, devant la conscience, et qu'elle ne torturât le cœur de nouveau. Tout de même, il avait un désir fou que sa terreur se réalisât; mais il sentait que c'était un désir malsain, comme celui d'éprouver une volupté perverse et meurtrière.

Plusieurs fois, le lendemain et les jours qui suivirent, l'hallucination sentimentale se reproduisit, surtout quand la pensée de Suzanne assaillait Marcel à l'improviste et sans qu'il eût le temps de s'étourdir, par exemple quand il s'éveillait. Le nom de Suzanne était crié à ses oreilles comme par une voix. Puis il y avait une pause, l'action cérébrale ayant besoin d'un temps appréciable pour s'exercer. Il semblait même que le cerveau hésitât quelques instants avant d'agir, et que le cœur fît d'abord mine de résister. Enfin l'organe se soumettait, il donnait son effort, mais il s'y usait du premier coup. Et cependant un faux désir s'éveillait alors en lui d'être sollicité à un nouvel effort : comme l'estomac, surmené par les excès, a de fausses faims, qui ne peuvent être satisfaites que par des excès nouveaux.

Ces fausses faims du cœur exigeant, comme les vraies, que l'émotion renaisse toujours

d'elle-même, ravivée par la vue et par l'approche de celle qui en est l'évocatrice, il fallut bien que Marcel se mît en quête de Suzanne. Avec la mort dans l'âme, avec une fiévreuse envie de la voir qui, au prix d'une contradiction cynique, coexistait en lui avec la terreur d'y réussir, il chercha les occasions de la rencontrer. Elles étaient rares, car juillet finissait, on ne recevait plus, et où la trouver, sinon dans le monde? Il ne pouvait cependant pas aller lui faire des visites à tout bout de champ.

Il fut, toute la semaine, presque tranquille, par l'impossibilité de la voir. Puis il eut quelques heures de total apaisement — de ces heures où la revie d'un passé qui fut heureux laisse croire à l'imagination que le bonheur retrouvé ne s'était jamais perdu, que les souffrances intermédiaires, dont le souvenir pourtant ne saurait être nié, n'ont pu en altérer la continuité plus que le rêve d'une nuit : il y avait garden-party ce jour-là, chez la princesse de Saligny-Hersent, et Marcel, bien qu'il affectât toujours d'aller dans le monde avec indifférence, n'essaya point de se dissimuler qu'il se faisait une affaire d'assister à cette réunion. La princesse, qui avait une fille mariée au neveu de la vieille baronne Dehaynin, touchait un peu à sa famille, et il était singulièrement fier de cette alliance.

Il savourait donc son plaisir avec un certain

dilettantisme d'aristocratie, allant, venant par les allées, par les pelouses du parc seigneurial que de hautes, de grises murailles séparent de la rue et de Paris comme un jardin de couvent, mais où Paris avait fait irruption cette après-midi, en robes de foulard, de batiste, qui rompaient l'uniformité des verdures avec leurs blancs, avec leurs roses, avec leurs mauves, avec leurs bleu-porcelaine. Et loin, au bout d'un vaste tapis de gazon roulé, des tables champêtres étaient dressées, avec des cristaux, avec des argenteries, avec des linges blancs pleins de soleil.

Comme il fallait, pour arriver jusque-là, traverser toute la pelouse sans ombre, Marcel ne s'y décida que lorsqu'il eut grand soif; étant las et accablé par la chaleur, il marchait péniblement, sans élégance, un peu voûté. Il ne se redressa que tout près d'une table, vis-à-vis d'une jeune fille qui était là debout, en toilette blanche comme les nappes, avec la ceinture noire, le grand chapeau de tulle noir coulissé, les mains, dont l'une était posée sur le couvert, gantées de noir. C'était Mlle Gaildraud, si différente d'elle-même, par une de ces métamorphoses dont elle paraissait coutumière, que Marcel d'abord ne la reconnut point en cette tenue de miss.

Il se ressouvint alors que le docteur Gaildraud avait soigné la princesse. Donc il aurait dû pré-

voir que Suzanne viendrait ici. Il lui parut que s'il y avait songé d'avance, lui-même n'y serait pas venu. Son plaisir de mondain était gâté ; la présence de Suzanne le choquait et le dérangeait, il avait autre chose à faire ici que l'aimer. Mais elle poussa un cri d'aimable surprise et ils se donnèrent la main.

Pour qu'elle ne s'avisât pas de croire qu'il l'avait aperçue de loin et qu'il avait tout de suite couru vers elle, il parla de la chaleur, se plaignit de la soif. Elle répondit par une phrase sur les beautés du parc.

Alors, tout en poursuivant machinalement ce banal entretien, qui lui laissait la pensée libre, Marcel s'efforça, sans y prendre garde, de renouveler l'hallucination ; et d'abord, par instinct, il sollicita l'aide de tout ce qui pouvait prédisposer son cœur à être ému : l'éclat du jour, l'ardeur des brises, la gaieté des toilettes claires et le chuchotement des flirts.

Mais son cœur, qui ces jours derniers se mouvait si aisément, lui parut cette fois lourd à remuer comme une lourde pierre. A la fin, pourtant, il bougea un peu, il battit : ce fut avec une telle impression d'effort personnel, voulu, délibéré, que Marcel faillit reconnaître la vérité. Il prononça même tout bas le mot d'hallucination ; mais il ne voulait absolument pas être désabusé, il n'osa pas approfondir, une fois de plus il manqua de franchise avec lui-même ;

il se paya de cette défaite : « Comment seraï-je halluciné à bon escient? »

Jamais l'effort artificiel de son cœur ne l'avait fatigué à ce point. Son antipathie pour Suzanne s'en accrut encore. Il allait la fuir, lorsque Mme Gaildraud survint : « Eh bien! dit-elle, il faut vous trouver ici. Vous ne seriez pas venu nous dire adieu.

— Quand partez-vous donc?

— Demain... »

Demain! demain! Il eut de la joie, cette fois, et de la joie sincère. La délivrance était plus proche qu'il n'espérait. Et Mme Gaildraud qui s'imaginait à présent de l'inviter! « François compte sur vous pour le désennuyer à la campagne. » Il balbutia une excuse très simple : lui-même partait l'autre semaine pour Trouville. Et dans une soudaine inquiétude physique de départ, et puis pour être plus vite libre et seul, il se hâta de quitter la fête, après avoir répondu au shake-hand de Suzanne d'une main molle.

CHAPITRE III

Son amour de tête n'en avait pas moins accompli le progrès suprême, puisque l'hallucination sentimentale s'était produite en la présence même de Suzanne. Mais ensuite, l'affaire de partir pour Trouville lui procura la même diversion que, précédemment, l'affaire d'assister au garden-party de la princesse. Puis il traita avec sa conscience une sorte d'armistice, pour que l'évolution de son amour fût suspendue, jusqu'au jour où il pourrait y rêver à son aise, son installation étant terminée.

Les Dehaynin possédaient à Trouville, sur la falaise, une de ces constructions à pignons aigus, à toits surplombants, hérissés d'aiguilles en faïence luisante, et que les Parisiens appellent des maisons normandes. Le salon au rez-de-chaussée, la chambre de Mme Dehaynin, qui était au-dessus, et au-dessus encore la chambre de Marcel, avec des pans coupés largement troués de fenêtres, dominaient à la fois la mer

vers le Havre — une mer vivante et mystérieuse où le commerce des deux mondes circule dans le rêve des brumes, et la vallée de la Touques d'une luxuriance folle, où les pommiers et les bœufs qui paissent, baignent également jusqu'à mi-corps dans la verdure touffue des herbages.

Un matin que ses regards erraient nonchalamment tour à tour sur ces deux immensités familières, Marcel reconnut enfin, à l'indifférence de sa contemplation, qu'il était dûment réinstallé dans ses habitudes annuelles. Alors il s'abandonna aux sollicitations de sa conscience, et il entreprit de s'interroger.

Il s'aperçut qu'avant le départ, à l'insu de lui-même, il avait pris la ferme résolution de mener à outrance la vie mondaine des villes d'eaux, d'avoir toutes ses heures prises par le bain, l'équitation, le tennis, les trois ou quatre déshabillages et rhabillages obligatoires. Mais il s'aperçut en même temps que depuis, et toujours à son insu, il se trouvait avoir du tout au tout modifié chaque détail de ce programme : qu'il avait maintenant le parti pris de rester sédentaire, de renoncer même au bain, de passer toutes ses journées à lire, les jalousies baissées, demi-nu sur sa chaise longue japonaise à tiroir, de ne paraître sur les planches qu'une demi-heure avant le dîner; qu'il ne goûterait enfin, de la mer et de la campagne, que ces merveil-

leuses vues. Il se flatta de pouvoir, sans crainte d'énervements, risquer cette vie de voluptueuse mollesse : car il s'était rarement senti dans un pareil état de sécurité nerveuse.

L'image de Mlle Gaildraud survint et ne fomenta dans son âme aucun trouble. Il se mit à rêver d'elle doucement, avec une sorte de tendresse détachée. La cause de cette nouveauté, qui, en logique, ne se justifiait point, c'est que Marcel ne pouvait plus penser à Suzanne qu'avec une idée de séparation et d'absence. Le fait même de leur éloignement n'apportait à leurs relations aucun changement réel : mais qu'importe au cœur la matérialité des faits? Seules les impressions, qu'elles répondent ou non à un objet, ont le pouvoir d'agir sur lui.

Marcel reconnut qu'il devait son calme à l'absence, et il s'en réjouit : c'était à ses yeux le signe que celle-ci avait inauguré son œuvre, et il la savait bienfaisante, surtout dans la première période des affections encore incertaines, qu'elle consolide à la faveur d'un apparent oubli et sans que le cœur le plus méfiant y prenne garde, en les soumettant exclusivement à l'influence à peine appréciable, mais pourtant irrésistible, de l'ancienneté. Cette cure par l'absence lui semblait surtout indiquée dans le cas particulier d'un amour où chaque rencontre de l'aimée, au lieu d'exalter le sentiment, le paralysait.

Mais pour en éprouver les effets, il fallait patienter jusqu'au retour et à l'expérience d'une nouvelle rencontre. En attendant, l'absence avait des avantages immédiats. Comme elle dépouillait Suzanne du peu de réalité qui lui restait encore, Marcel Dehaynin se trouvait réduit à l'état d'un homme qui a élu de sang-froid quelque beauté, pour être l'objet de ses hommages et de son amour conventionnel.

Cette profession de poète pétrarquiste satisfait absolument l'homme très jeune, dont le cœur possède assez d'énergie amoureuse pour trouver en lui-même ses excitants : car il ne réclame alors qu'un nom propre pour la dédicace de ses sonnets, et un vivant prétexte qui lui permette d'exécuter, sans rire de lui-même, toute sa gesticulation passionnée. L'âge de la franchise et de la simplicité est donc précisément celui des amours fictives et artificielles. Bien que cet âge fût peut-être déjà passé pour lui, Marcel accueillit cependant le pétrarquisme, parce que celui-ci répondait d'une façon providentielle à tous les vœux de l'amour de tête.

Le plus violent mal dont il eût souffert, c'était le faux appétit d'émotions qu'avait le cœur, surmené par les émotions hallucinatoires. Ce faux appétit ne pouvait être satisfait, mais il fallait l'amuser et le tromper : et c'est à quoi le pétrarquisme réussissait, au moyen de quelques friandises. Le désir, l'idée même d'une émotion

spontanée ne pouvait plus venir à Marcel : il s'en fût choqué comme d'une fausse note, mais il lui suffisait de se chatouiller le cœur pour le faire aimer, d'appeler, de retenir l'image de Suzanne à de certaines heures. Il se vantait les charmes de cette obsession voulue : et sans jamais s'oublier jusqu'aux transports de la passion, il s'animait ainsi jusqu'à une ivresse qui avait quelque chose de léger, de décent, comme la griserie du champagne.

Il ne souffrait plus de la distinction naguère confusément pressentie entre le mythe qu'il avait créé lui-même, et l'être réel de Suzanne : qu'était Suzanne pour lui? Un nom, une entité. Et puis le pétrarquiste est obligé de devenir platonicien : ce qu'il doit aimer en celle qu'il aime, ce n'est plus son essence individuelle, mais les qualités abstraites par où elle participe à l'Idée. Il sait d'ailleurs que tout en ressemblant à l'Idée, ou autrement dit, au mythe, elle n'est point l'Idée elle-même ou le mythe; et son amour ne consiste pas à les confondre mais à les comparer : il admet des réflexions, des raisonnements, des appréciations de la beauté physique ou morale, qui ainsi n'agit plus sur la sensibilité, mais sur le jugement. L'intelligence entre en jeu à la place du cœur, et c'est pour l'amour de tête une dernière satisfaction.

Marcel ne connaissait donc plus les déchirements et les orages : il poursuivait paisiblement

son rêve, dans cette jolie cellule qui dominait la mer comme un phare. Il s'égarait aussi volontiers dans cette campagne, dont il aimait les nombreux ruisseaux. Il errait le long de leurs rives comme auprès de je ne sais quelle fontaine de Vaucluse. Mais il ne lui déplaisait point d'y être importuné de temps à autre par le joyeux passage de quelque voiture très bien attelée, conduite par une femme très bien mise. Il retournait aussi dans le monde et il s'abandonnait sans scrupule à ses instincts d'élégance, contre lesquels son intellectualité jalouse n'osait plus élever la voix : car ils lui paraissaient si bien accommodés avec son pétrarquisme que, dépouillés à ce contact de leur puérilité positive et affublés d'une signification transcendante, ils devenaient le complément nécessaire de sa passion distinguée.

L'idée même qu'il n'y avait point au pétrarquisme de dénouement possible, le charmait, parce que l'amour de tête était lui-même sans issue. Toutefois il s'inquiéta : ne devait-il pas craindre que la suppression de l'absence ne marquât la fin du pétrarquisme et n'amenât un dénouement? Septembre était entamé déjà : Marcel pouvait penser au jour où il reverrait Suzanne, comme à un jour prochain. Mais non, vraiment, il n'était point trop inquiet : car, après ce repos de deux mois, il se sentait en forme pour un flirt, dont les savantes

manœuvres ne ressembleraient guère aux deux ou trois escarmouches mal calculées et mal réglées de cette fin de saison. Oh! le flirt serait à coup sûr beaucoup moins doux que cet amour dans la retraite, cet amour en tête-à-tête avec soi-même, qui savait pour la paix de la conscience usurper l'état civil d'une affection réelle, et qui pour la satisfaction du cœur n'était qu'un déguisement de l'amour de soi. Oui, le flirt serait moins doux, mais il serait très doux aussi. Voici même qu'en insistant avec complaisance sur la pensée de cette douceur, Marcel arrivait à se procurer une impatience de retour. Ce fut un soir, sur la route de Pont-l'Évêque, où il s'était attardé jusqu'au crépuscule. L'automne était déjà dans les campagnes. Des brouillards palpables comme des étoffes miraculeusement soutenues par des vivants invisibles, couraient sur les herbages au gré des souffles : c'était à droite, à gauche de la route, comme une assomption d'innombrables [redacted]êvées, tout aussi réelles que la figure dont Marcel entretenait en lui l'adoration ; et il était heureux, et amoureux de la nature, comme tous ceux qui veulent lui attribuer des sympathies parce qu'ils découvrent en elle une transcription allégorique de leurs sentiments.

Mais comme il gravissait, à pas assez pénibles, le raidillon qui va plus directement à la maison normande, comme il faisait halte et se

retournait à mi-côte pour découvrir la mer satinée, grise, sous un ciel rose, comme cet arrangement en gris et rose le ravissait, et plus encore l'induisait aux tendresses indéfinies, il eut, par une antithèse qui est fréquente, toute l'âme envahie soudain de positivisme. L'idée du flirt avec Suzanne ne se séparait plus en lui d'une idée d'ostentation. Il sentait qu'il ne saurait jamais se défendre de s'afficher en admirateur de cette beauté, de faire comprendre aux premiers venus qu'il l'aimait, par des mots à double entente ou par des attitudes. Il se représenta la difficulté de ce rôle dans les salons parisiens : ne compromettrait-il point Suzanne? Eh bien! il la compromettrait. On le sommerait de se déclarer, et il en serait quitte pour demander sa main.

Cette conclusion ne lui déplaisait point : quelle contradiction, puisqu'il ne voyait d'abord dans le flirt qu'un moyen de prolonger indéfiniment les ambiguïtés d'une situation sans issue! Mais il n'éprouvait aucun besoin de concilier ses pressentiments pratiques avec ses rêves. Les uns comme les autres le ravissaient tour à tour, et pour ne point les opposer sous la forme d'une antinomie, il n'avait qu'à s'abstenir de les envisager simultanément.

Il eut, lui si désintéressé, un accès de dilettantisme calculateur, et il prit plaisir à supputer les convenances d'argent, qui devaient être par-

faites, vu sa propre dot, et la fortune considérable laissée par le docteur Gaildraud. Il n'avait donc point lieu d'admettre qu'aucune difficulté pût surgir, et il lisait déjà par la pensée l'histoire de son mariage, écrite en petites phrases nettes de roman naturaliste, qui le reposaient, après ce roman d'abstruse psychologie d'où il se voyait enfin tiré.

Cette crise de positivisme s'aggrava lorsque Marcel fut assis à la table où ses trois ascendants avaient déjà commencé de dîner sans l'attendre. Elle n'était pas encore close lorsqu'il remonta dans sa chambre. Pourtant son intelligence, qu'il croyait si bien opprimée, reprenait le dessus peu à peu, et ce n'était plus aux convenances d'argent que maintenant il s'attachait, mais à d'autres convenances, pour ainsi dire esthétiques. Ainsi, oublieux à dessein des réflexions très justes qu'il avait faites concernant la facticité des milieux artistes et intellectuels, il était flatté de s'introduire par une alliance dans celui-ci. Il se représentait que le docteur Clément Gaildraud, le confident de toutes les névroses du siècle, avait été de son vivant une sorte de directeur de consciences bien moderne, et il lui plaisait de devenir son gendre posthume. Enfin, sans aucunement s'attendrir d'avoir son meilleur ami pour beau-frère, il était de nouveau hanté par cette pensée qu'il y avait quelque symbolisme

dans la fraternité de Suzanne et de François.

Ainsi modifiées, ses idées positives ne déparaient plus son amour platonique et pétrarquiste. Marcel les y ajouta sans discussion ; et après avoir, durant les derniers jours, ressassé en lui les formules de tous ces éléments hétérogènes, il revint à Paris, impatient d'ouvrir les hostilités du flirt.

Cette fois les hasards le favorisèrent, car il apprit dès son retour qu'en dépit de l'époque impropre, il y aurait, à peu de jours de là, pour quelque anniversaire de famille, un bal chez des gens liés avec les Gaildraud. Il songea d'abord à s'y faire amener par François, comme plusieurs fois l'an dernier, sans invitation. Puis il réfléchit qu'il avait là l'occasion d'une démarche significative, et que mieux valait prier par lettre Mme Gaildraud de solliciter une carte pour lui.

Il prit avec indifférence d'abord la feuille de papier chiffré ; mais, dès qu'il commença de discuter avec lui-même s'il appellerait sa correspondante « Madame » ou « chère Madame », il reconnut que l'écriture de cette lettre était un très vif plaisir, et sur lequel il n'avait point compté. Aussi ne voulut-il rien perdre de cette aubaine : il rédigea laborieusement ce simple billet, dissimulant sous chaque mot d'extraordinaires intentions. Il se livra même à un véritable machiavélisme de calligraphie, comme si les caractères avaient dû en être examinés par un

graphologue, faisant les lignes un peu montées vers l'angle droit du papier, qui trahissent les hautes aspirations, et les lettres ouvertes au sommet, mais inclinées, qui indiquent un cœur franc, affectueux et mélancolique. Il se représentait la scène suivante, Mme Gaildraud disant le soir, à dîner : « J'ai reçu une lettre de Marcel Dehaynin », et en résumant le contenu ; François bougonnant : « Tiens ! il t'écrit, à toi ? Quelle drôle d'idée ! » puis un mot quelconque de Suzanne. Pour être plus sûr que Mme Gaildraud parlerait de cette lettre à sa fille, il prenait la liberté, au post-scriptum, de retenir Suzanne pour le cotillon.

La réponse très aimable qu'il reçut lui causa un accès de joie dont l'enfantillage s'exagéra jusqu'à l'inélégance. Le soir, comme il venait de se mettre au lit, il eut tout d'un coup une envie folle de relire cette réponse, et il se releva pieds nus pour aller la prendre dans le tiroir où il l'avait cachée. Il mit aussi la carte d'invitation dans le cadre de sa glace, bien qu'il n'eût point cette habitude qu'il estimait de mauvais ton ; mais il espérait que son père ou sa mère remarquerait ce carton en passant, et qu'il serait obligé d'expliquer : « C'est une soirée où je me suis fait inviter par Mme Gaildraud. »

Lorsqu'il partit pour ce bal, il ne pensait plus du tout qu'il allait revoir Suzanne après une absence de trois mois, et que ses impressions en

cette occurrence pouvaient offrir quelque intérêt; il était tout au plaisir de se faire présenter dans une maison étrangère par Mme Gaildraud comme un intime, presque un parent. Il s'agitait anxieux, ainsi qu'un novice, de savoir s'il apercevrait tout de suite celle qui devait le nommer à ces maîtres de maison inconnus, s'il ne resterait pas à la porte, en détresse. Mais elle fut là, dès la porte, pour lui prendre le bras. Après la présentation, il la reconduisit à sa place, et seulement alors il vit Suzanne qui occupait la chaise voisine. Il lui donna la main négligemment.

Suzanne se leva et disparut avec un danseur. Il se dit : « Voici une occasion de m'asseoir là où elle s'est assise. » Il saisit l'éventail qu'elle avait déposé, prit sa place et se mit à parler avec Mme Gaildraud, tout en maniant l'éventail : il se persuadait qu'il ne pouvait en ouvrir et en fermer les lames sans d'exquises émotions. Toutefois il fut vite distrait par la conversation très animée engagée tout de suite avec Mme Gaildraud. Sans la moindre transition, et même sans à-propos, il s'était empressé de la jeter sur le chapitre des mariages; il la semait de remarques sur la toilette de Suzanne, puis de mots à double entente, si hardis qu'il les regrettait aussitôt échappés, qu'il craignait toujours quelque riposte brusquement franche de Mme Gaildraud, le sommant de parler sans détour s'il entendait lui demander sa fille. Mais ces témérités lui faisaient

battre le cœur délicieusement. Il lui semblait jouer avec le feu.

A chaque retour de Suzanne, Marcel se levait et lui rendait sa chaise, qu'à chaque départ il reprenait. Il s'aperçut enfin que c'était une étrange façon de flirter avec elle, et qu'il ne lui avait pas encore dit un mot. Il lui réclama une valse, mais une seule, car il dut trois ou quatre fois danser avec d'autres, et ensuite ce fut le cotillon.

Les joies en furent d'abord très minces. La banalité de l'entretien désespérait Marcel, qui, à force de ne savoir que dire, redevenait gêné. Mais à la fin un tout jeune garçon, un petit Grec trop bien peigné, trop parfumé, l'irrita par son insistance à venir tout le temps déposer des accessoires sur les genoux de Suzanne et la lui enlever. Il eut une petite pique de vanité, qu'il se hâta de prendre pour de la jalousie. « Je souffre, » se dit-il, et il fut charmé de ce jeu d'esprit.

Il lui resta donc de cette soirée un souvenir excellent. Quelques jours plus tard, il fut invité à dîner chez les Gaildraud : c'était la première fois qu'il y pénétrait dans l'intimité, il savoura ce nouveau plaisir. Le soir, commodément assis dans un fauteuil, il causa peu. Il contemplait Suzanne, dont il se détaillait les séductions. Il put la contempler de même, très régulièrement, une ou deux fois par semaine, pendant les premiers mois de l'hiver.

Mais cette petite comédie n'avait plus guère pour lui l'attrait de la nouveauté. Il ne faisait que la répéter en présence de Suzanne, qui d'ailleurs ne lui donnait point la réplique, telle qu'il se l'était jouée à Trouville; et peut-être aurait-il fini par s'en lasser, mais le cerveau, à l'intention de qui le spectacle était donné, trouva un moyen nouveau de s'y plaire, en renonçant à l'illusion comique et en se laissant dévoiler tous les secrets de la mise en scène. Marcel, un jour, voulut bien s'avouer qu'il n'était plus dupe; il dut aussitôt reconnaître que depuis longtemps il ne l'était plus, si toutefois il ne devait pas dire qu'implicitement il ne l'avait jamais été.

Il crut d'abord que, par cette découverte, le charme était rompu, et il s'en désola. Il vit Suzanne le même jour, à une soirée. Il la regarda tristement, l'admira, et se dit : « Tout est fini entre nous. » Cependant il ne fit guère danser qu'elle seule. Quelqu'un vint lui demander le nom de cette jeune fille, et la déclara exquise. « N'est-ce pas? » répondit-il avec amertume. Et par habitude il continuait à s'exagérer les joies qu'il aurait dû éprouver à la voir, à la tenir contre lui pendant les valses, tout en murmurant : « Quel dommage que je ne sois pas sincère, et que des plaisirs que je sais si bien apprécier ne soient nullement des plaisirs pour moi! »

Toutefois, comme cet état intermédiaire se

prolongeait, Marcel fut bien obligé de reconnaître que ses regrets étaient trop absolus et qu'il n'avait aucunement tari la source de ses joies en s'avouant qu'elles manquaient de sincérité. Quelle fut sa surprise lorsqu'il observa que, bien au contraire, ce manque même de sincérité, dès que la conscience l'avait aperçu, devenait un ragoût et un assaisonnement! Cette remarque l'emplit de fierté intellectuelle : il sentait bien que jamais un homme d'esprit moins souple et moins complexe que le sien, n'aurait pu soupçonner de mauvaise foi l'amour dont il était le jouet, sans être aussitôt et brutalement désabusé; tandis que lui-même, méprisant cette critique à la Voltaire de sa religion amoureuse, arrivait à la conserver sans y croire, ainsi que M. Renan, son maître d'autrefois. Il pressentit avec délice les piquantes variations d'ironie qu'il saurait exécuter sur le thème un peu banal de son amour; et il s'exerçait à dire : « Ma chère bien-aimée, » comme celui qui a écrit *la Vie de Jésus*, dit : « Notre Père qui êtes aux cieux. »

Dès lors affranchi de tout scrupule, sa fantaisie ne connut plus de bornes. Il fit de la poésie amoureuse avec tout ce qui lui tombait sous la main, avec l'indifférence même de Suzanne, qui ne semblait aucunement s'apercevoir de ses manèges. Sa manie s'exerçait le jour dans la solitude de sa bibliothèque, où il méditait durant des heures, manœuvrant son cœur avec une sûreté

merveilleuse, connaissant l'extase des hommes intérieurs en qui un fanatisme couve; et, le soir, dans le monde, souvent dans les théâtres où il savait que Suzanne se trouverait, et où il se dissimulait dans des coins, n'allant point la saluer aux entr'actes, ne voulant point qu'elle se doutât de sa présence, tenant à la voir sans être vu, bien que cela, très réellement, ne lui causât aucun plaisir.

Il était plus loin que jamais de souhaiter un dénouement. Il ne s'amusait même plus à lancer des pointes lorsqu'il s'entretenait avec Mme Gaildraud, et à jouer avec le feu : à vrai dire il n'y pensait plus. Aussi, lorsque ce dénouement arriva, et justement tel qu'il l'avait prévu, préparé lui-même, ce fut une stupeur.

L'occasion de cette péripétie fut, bien entendu, encore un bal, que rien ne distingua d'abord des précédents, sauf que véritablement, ce soir-là, le renanisme amoureux de Marcel avait atteint la perfection. Il était enchanté de lui-même. Il avait réussi à se procurer des sentiments d'une langueur et d'une mignardise ravissantes. Il avait eu des minutes ineffables de mélancolie maniérée. Son chef-d'œuvre fut de savoir calculer que mieux valait ne pas demander à Suzanne le cotillon, parce que cet interminable cotillon fournissait un plaisir trop continu, trop monotone : il préféra l'observer de loin, ne l'approcher que de temps à autre, lorsqu'il lui semble-

rait que son cœur l'y poussât irrésistiblement.

Tout autre eût été ridicule au dernier point dans cette pose de contemplation; mais Marcel était assez élégant et sobre de manières pour la risquer sans péril. Si discrète pourtant que fût son attitude, François, passant devant lui, la remarqua, et, par une inspiration, l'interpréta sur-le-champ : « Ah! çà, se dit-il, voilà qu'il fait la cour à Suzanne maintenant! » Cela lui sembla tellement médiocre que, leurs regards se croisant, il parut dans le sien un peu de ce mépris narquois que Marcel connaissait si bien. Celui-ci en fut chagriné un instant; mais il reprit vite son calme et son affectation, il se dit : « Ah! si François pouvait savoir combien le sentiment qu'elle m'inspire est délicat et indéfinissable! Quel dommage que je ne puisse pas me justifier à ses yeux! » Non certes, il ne le pouvait pas, car cela l'eût obligé à un aveu qui était quelque chose de trop positif. Mais comment se faisait-il que François, cet infaillible analyste, n'eût point démêlé du premier coup d'œil les originalités de sa passion? Marcel eut pour lui un peu de pitié intellectuelle, et son orgueil fut au comble, car il se sentait pour la première fois supérieur à son ami.

L'espèce de délire où un sentiment si exceptionnel le jetait, lui inspira un projet puéril : comme il n'y avait point de souper assis, à la fin du bal il conduirait Suzanne au buffet; il insis-

terait pour qu'elle se dégantât, et, au moment de la quitter, il baiserait sa main nue. Cette combinaison faillit manquer par la faute de Suzanne, qui, dans une impatience de gourmandise, refusa d'abord de se déganter, malgré les gronderies de sa mère et le conseil grave de Marcel. Mais elle se fit au bout du doigt une grande tache, elle dit en riant : « Vous aviez raison », et tira ses longs gants de suède. Il y eut un bref silence; puis, beaucoup trop tôt et à l'improviste, Marcel dit : « Adieu », et sans répondre à la question de Suzanne : « Comment, vous partez déjà? » il lui saisit la main, n'osa point y poser ses lèvres, mais la retint, invoquant toutes les forces de l'amour pour obtenir à ce contact un instant de trouble, et se répétant, avec une innocente pédanterie, un vers approprié de Pétrarque :

O belle main qui me déchires le cœur...

Mais il entend, il devine qu'une voix a parlé derrière lui, très bas : « Vous l'aimez donc? » C'est Mme Gaildraud, qui, à la fin lasse de ce jeu, veut brusquer le dénouement par un coup d'audace.

Le mépris que Marcel Dehaynin conçut pour elle instantanément, fut énorme. Il faillit hausser les épaules. Pauvre esprit! Serait-elle capable de comprendre, s'il répondait comme il aurait dû : « Je ferais également un mensonge et je

dirais également la vérité, si je prétendais que je l'aime et si je prétendais que je ne l'aime pas. » Mais il fut subitement rappelé, sinon par la réflexion, du moins par une instinctive terreur, à la réalité des faits. Il eut un passage de chaleur au front. Il ébaucha le geste d'y porter la main; puis il respira fortement. Et par logique automatique, par politesse, il dit : « Voulez-vous lui parler pour moi?

— Oui.

— Tout de suite, je vous en prie... Et quand pourrai-je vous revoir?

— Demain, à quatre heures. »

CHAPITRE IV

A ce dernier mot qui fixait une heure, Marcel eut nettement conscience que le sort en était jeté.

Alors la gorge se serra, les poumons s'oppressèrent, l'estomac fut vide et rapetissé. Une rétraction de toutes les extrémités nerveuses obligea les mains à se fermer et à emprisonner leurs pouces entre les autres doigts. Il sembla que, par un renversement momentané des courants nerveux, les perceptions, au lieu d'aboutir à l'épanouissement des nerfs qui est situé dans l'encéphale, aboutissaient à celui de l'épiderme, et que la peau devenait un vaste cerveau diffus. Là où elle se tend, elle vibrait; là où elle est libre et lâche, elle se ramassait et se plissait.

Marcel reprit son vestiaire machinalement et descendit l'escalier sans penser à rien. Comme si, d'instinct, il supposait que le néant de sa pensée ne faisait que traduire en termes de conscience le vide de ses organes, il aspira forte-

ment, dès qu'il fut dehors dans la nuit, et se gonfla d'air, pour que le cerveau s'emplît d'images.

En effet la machine aux associations se remit en branle; mais elle adopta un mode de fonctionnement tout à fait exceptionnel : d'habitude, les idées s'appelant par groupes, il y a dans chacun d'eux une idée prédominante, qui détermine à elle seule le groupe consécutif, ou du moins l'idée pareillement prédominante de celui-ci; de sorte que la série est une mélodie simple, continuée par les seules idées principales, et où les accessoires ne prennent guère plus de place que les harmoniques de chaque note dans un chant. Pour Marcel au contraire, des séries diverses d'associations s'accrochaient, chacune bien complète et bien définie, à chaque élément du sentiment si complexe qu'il éprouvait pour Suzanne; ces divers chants étaient simultanés et se combinaient, de sorte qu'au lieu de la simple mélodie ordinaire, Marcel Dehaynin avait dans son âme toute une symphonie instrumentale.

Dans l'orchestre de cette symphonie, la sensation première d'angoisse, que d'abord aucune autre n'avait accompagnée, devait jouer le rôle d'une note basse, frappée au début du morceau, et jusqu'à la fin écrite en tête de chaque mesure, presque toujours avec une liaison indiquant qu'elle doit être tenue et non répétée, parfois

aussi sans la liaison, afin que l'exécutant la répète et en ranime à propos les vibrations qui s'évanouissaient.

Lorsque Marcel, sorti à l'air, se dilata les poumons, il crut d'abord qu'une phrase mélancolique, une phrase de violon, allait se dégager de la note tenue. Il soupira. Son angoisse essayait de s'évaporer en tristesse : il s'attristait à penser que le charme du renanisme amoureux était bien brisé cette fois. Mais la note de l'angoisse fut de nouveau frappée formidablement, puis le motif hésitant des violons fut interrompu par quelques notes sèches, des notes du piano sur lequel on accompagnait jadis les récitatifs au théâtre italien : et ce pianotage figurait l'intervention du spectateur intime, scandalisé par l'inconvenance de la tristesse en des conjonctures où il ne pouvait admettre que réjouissances, désirs surexcités, espérances nobles et tendres ambitions. Comme le cortège de ces sentiments requis amusait l'imagination quelques secondes, la phrase du piano s'enchaînait à une phrase des cuivres, exprimant ces désirs, ces espérances, mais ne pouvant soutenir l'ampleur de son début, brusquement coupée elle aussi, d'un accord sec, par le piano de la conscience : le spectateur intime constatait l'absence, l'irréalité de ces sentiments.

Après ces modulations et ce prélude, l'orchestre de la pensée, se sentant d'accord et mis en train,

était prêt pour les effets d'ensemble. Et l'âme avait la chance de pouvoir écouter sa propre musique dans un silence religieux : car Marcel rentrait chez lui par un chemin connu, où les traversées mêmes lui étaient habituelles et ne nécessitaient aucune délibération, où aucune rencontre d'objet neuf ne devait le distraire de son absolue intériorité.

La note tenue de l'angoisse servait maintenant de dessous à trois thèmes qui s'enchevêtraient. Le mieux suivi, sinon le plus bruyant des trois, se composait des pensées et impressions de l'homme, qui, durant ces dernières semaines, avait dominé en Marcel, du dilettante qui appliquait à l'amour les doctrines de Renan, et qui goûtait ses rêves pour le mensonge de leurs fantaisies. Eh bien ! cet artiste avait fait la chose positive et commune de demander une jeune fille en mariage; et voici qu'il entrevoyait les conséquences d'un oui — celles uniquement d'un oui ; pouvait-il envisager également celles d'un non, puisque ses réflexions actuelles étaient mues et dirigées par cette idée première : l'ahurissante nécessité du mariage tombant parmi les subtilités exquises d'un amour pétrarquiste, qu'avait affiné encore la plus moderne des critiques? Marcel eut, sous forme de sensations obscures et diffuses par tout l'organisme, des souvenirs-résumés, des souvenirs-signes de toutes les délicates jouissances que lui valait, ce soir encore,

sa jolie passion. Il eut légèrement le désir de les renouveler, ou plutôt il eut des vibrations nerveuses, des passages de frissons et des tiédeurs de sang à l'épiderme, qui signifiaient ce désir inconscient. Il essaya plusieurs fois de sourire, mais son ironie était devenue amère et lui laissait mauvaise bouche. Il eut, comme à Trouville, l'impression, qu'il avait jugée souhaitable, de reprendre pied dans le réel, dans le roman naturaliste de la vie, il crut lire son histoire dans un in-18, en formules concises, lucides et cassantes; mais chacune de ces petites formules d'acier écorchait aujourd'hui son tendre cœur. Les convenances du mariage, dont le souvenir était continu et immanent, le révoltaient par intermittences. Ainsi la mélodie de ce thème, discrète et toujours élégante, bien que parfois, à l'improviste, âpre, était souvent reprise, après des pauses trop longues où elle s'oubliait, avec des éclats inattendus et des nuances incohérentes.

A ce thème original et contourné, un autre s'harmoniait, d'allures tant soit peu archaïques, de facture sévère et impeccable, à la Haendel, à la Bach : c'était la suite des sentiments qu'il est classique d'éprouver, lorsqu'on a demandé la main d'une jeune fille et qu'on attend la réponse impatiemment. Tel est en nous l'absolutisme de la raison : le seul fait d'avoir demandé Suzanne et d'être impatient d'en finir avec les tortures du

doute, imposait ces sentiments à Marcel, par une sorte de convenance logique, et d'une façon aussi impersonnelle que nécessaire. Il en arrivait par instants à désirer vraiment et sans hypocrisie que la réponse de Suzanne fût favorable : et ce désir n'était qu'une hallucination du cœur, déterminée par le préjugé qu'en pareille occurrence, il serait contradictoire de ne point désirer ; mais, bien qu'hallucinatoire et imposé par un raisonnement aux organes de la sentimentalité qui s'étonnaient, s'irritaient de vibrer contre leur gré, ce désir avait quelquefois tous les effets d'un désir spontané : il amenait des alternatives de crainte et d'espérance, de découragement et d'exaltation.

Enfin l'observateur intime essayait de continuer la partie, mais il était dérouté. Il ne reconnaissait même plus ses ironies qui manquaient de verve et de sang-froid, et il ne savait point s'il fallait ou non se prendre au sérieux. Dès qu'il se risquait à dire : « Comme je me joue bien la comédie à moi-même ! » il était obligé de reconnaître qu'il s'avançait trop, car son désir, par exemple, n'était pas une comédie. Et cependant, mais sans bien comprendre pourquoi, il avait peine à s'avouer qu'il désirât : il n'arrivait point, malgré la souplesse et l'acuité coutumière de son analyse, à deviner que cet étrange désir n'était pas un sentiment de son cœur, mais un postulat de sa raison.

Aussi jouait-il sa partie en sourdine, comme un musicien qui s'est perdu, qui a toutes les peines du monde à rattraper l'ensemble, et qui joue avec effarement, le plus bas possible, afin que les auditeurs ne s'aperçoivent pas de ses fausses notes. Pourtant il détonnait parfois, toujours avec le même clapotis sec de pianotage, il essayait de dominer tout l'orchestre : c'est quand il voulait fermer la bouche au dilettante et au logicien en leur opposant le simple sens commun. Mais il était obligé aussitôt de reprendre sa sourdine, ou même de se taire complètement : les deux autres thèmes se combinaient alors seuls, et celui du dilettantisme faisait à celui de la raison un accompagnement blagueur comme dans la sérénade de *Don Juan*.

Le silence religieux où l'âme s'était d'abord écoutée fut rompu, dès que Marcel arriva chez lui. Malgré la familiarité des objets dont il prit alors le contact, la nécessité où il fut d'accomplir plusieurs actes précis l'atteignit dans son rêve intérieur. Alors toutes ses tendances se composèrent, et la résultante fut un état d'âme très mal défini, une espèce de mauvaise humeur bougonne.

C'est l'imprécision de cette manière d'être qui permit à Marcel de s'endormir vite, bien qu'il se fût couché avec l'idée préconçue qu'il ne dormirait point : les préoccupations dont il ne pouvait plus secouer l'énervement avaient

désormais le vague requis pour devenir matière de rêves, et leur présence inéluctable dans le cerveau n'en excluait plus le sommeil, dont les organes brisés avaient besoin.

De toute la symphonie précédente, une seule note vibrait encore : c'était la note première et toujours tenue de l'angoisse. Mais l'angoisse n'est point par elle-même assez particulièrement qualifiée pour écarter le sommeil : l'idée de son objet et de ses causes pouvait seule tenir Marcel éveillé. Or, si l'angoisse même était permanente et involontaire, l'idée de ses causes ne restait présente à la conscience qu'au prix d'un jugement ou d'un effort d'attention, que son état actuel d'étourdissement interdisait au cerveau : Marcel ne tarda point à la perdre de vue, et, bien que la sensation elle-même durât, il s'endormit instantanément.

Il était trop agité pour dormir sans rêves, et c'est naturellement cette sensation, seule réservée, qui devait remettre la pensée en branle. Elle suscita un de ces étonnements, souvent très nets dans le sommeil profond, d'avoir réussi à s'endormir. L'intelligence fut dès lors induite à rechercher quels pouvaient bien être les motifs de cet étonnement. Elle essaya de nouer quelques associations. Vaguement mais continuellement tourmentée, elle tâtonna. Puis elle eut le mot de l'énigme, soudain, dans l'éclair d'une révélation : et aussitôt que Marcel eut formulé

qu'il s'étonnait de dormir après avoir demandé Suzanne et dans l'attente de sa réponse, il s'éveilla.

Cette première période de sommeil avait été fort courte : aussi le réveil, en pleine fatigue, fut-il singulièrement douloureux. La souffrance de l'éreintement chassa toute sensation autre; l'idée même de Suzanne, qui, survenue dans le sommeil, l'avait interrompu aussitôt, s'évanouit aussitôt le sommeil interrompu; si bien qu'à l'étonnement d'avoir pu dormir succéda l'ahurissement d'être réveillé, et que Marcel, immédiatement, se rendormit, avec une confuse intention de s'anéantir pour très longtemps dans un sommeil abruti et sans rêves.

Il eut cette bonne fortune pendant quelques minutes; mais le sang affluait trop chaud et trop vif aux hémisphères pour ne pas y remuer bientôt de nouvelles images. D'abord, très légèrement sollicité, le cerveau fut exclusivement soumis à l'influence des organes. A cet instant, l'organisme de Marcel ne s'exprimait à la connaissance que par le sentiment d'une contraction et d'un vide à l'estomac. Cette contraction, ce vide provenaient de l'angoisse, mais aussi d'un fait purement physique : Marcel, qui mourait de faim au moment de son bref entretien avec Mme Gaildraud, était parti du bal sans rien prendre, l'appétit coupé mais non satisfait. Il épuisa donc d'abord toute la série des rêves

connus que déterminent les gastralgies : rêves presque tous sans images colorées ou tangibles, rêves d'espace, rêves d'écrasements, de vertiges, de chutes en des néants.

Mais par une action en retour, ces rêves, que rendait possibles une légère activation du cerveau, entretenaient, exerçaient l'activité de ses lobes ; et enfin il prenait une initiative, il créait des décors aux vertiges de l'estomac. Montagnes Rocheuses, monstrueux Himalayas vêtus de neige, avalanches, précipices, tout ce qu'il inventa dépassait les proportions mesquines de la nature, car son exaltation amplifiait les images. L'antithèse des sommets nus appela le rêve des végétations, et elles furent également plus luxuriantes que dans nos régions tempérées. Comme déjà la fièvre qui brûlait Marcel, forçait la température de son rêve, l'exotique apparence des plantes qu'il créait lui suggéra l'illusion d'être transporté dans les pays tropicaux : il erra d'abord par une Amérique, puis par une Afrique de fantaisie. Puis, inopinément, cette chaleur torride s'adoucit, sans doute par suite de l'atténuation inévitable lorsque la sensation dure trop. Le rêve remonta vers des latitudes toujours radieuses, mais plus clémentes, vers une Italie, vers Nice. Alors l'idée d'un voyage de noces avec Suzanne flotta quelque temps dans l'imagination sans compromettre le sommeil. Puis elle céda la place brusquement

à celle de la demande faite et de la réponse attendue, qui détermina encore un réveil instantané.

Enfin Marcel se rendormit une dernière fois, et l'imagination reprit tout simplement, au hasard, un de ses précédents rêves. Il se retrouva transporté, comme par miracle, dans les forêts vierges de l'Amérique. Il y fit un interminable voyage, parmi ces aventures incohérentes que le langage trop logique d'un homme à l'état de veille ne sait plus exprimer. Mais une sorte de remords sourd le poursuivait à travers ces pérégrinations, et bientôt il fut hanté par l'idée fixe qu'il était ridicule de rouler dans sa tête ces inepties, alors qu'il aurait dû penser uniquement à une autre chose très grave dont le souvenir lui échappait.

L'érotisme envahit les forêts vierges : elles se peuplèrent d'amants qui étaient nus comme les ancêtres, et de sveltes femmes se balancèrent suspendues à la souplesse des lianes. Marcel les caressait avec ses regards, bien que toujours obsédé par la préoccupation de ne pouvoir se rappeler. Mais il lui paraissait maintenant que la contemplation des amoureux circulant à travers les branches l'aiderait à ressaisir le souvenir décevant. L'effort continu qu'il faisait pour l'atteindre lui donna le sentiment d'avoir perdu la mémoire, et la vision d'êtres humains élus pour l'amour évoqua en lui des idées de puberté

qui se généralisèrent en idées d'adolescence et aboutirent à quelques rappels du collège. L'idée de la mémoire perdue détermina celle d'une vieillesse avancée, qui se souda aux rappels de la vie scolaire par la représentation grotesque d'un vieillard en enfance, retournant à l'école et ayant oublié sa leçon.

Mais les images du collège ayant acquis depuis plusieurs mois la propriété spéciale de s'associer à celles de François Gaildraud et de sa sœur, le vieillard prit les traits de François. L'idée d'amour ressurgit, abstraite, dans un évanouissement du décor sylvestre. Suzanne se manifesta aux côtés de son frère. Marcel interpella celui-ci et sollicita son intervention. Tous les courants du rêve confluèrent ainsi torrentiellement vers l'idée de la demande faite et de la réponse attendue, et Marcel se réveilla, avec la sensation d'un flux torrentiel du sang vers le cerveau, avec un bruit de torrent dans les oreilles.

Il faisait grand jour. Marcel Dehaynin comprit qu'il ne dormirait plus, et qu'irrévocablement la journée critique était entamée. Son angoisse, exaspérée un instant à cette pensée, se fixa, en fin de compte, après de brèves oscillations, à un degré d'intensité moindre que celui où elle s'était maintenue hier. L'impatience même parut atténuée par l'imminence de la crise, contrairement à sa coutume qui est de s'exaspérer de plus en plus, et jusqu'au délire, à

l'approche des dénouements, comme la vitesse des objets qui tombent s'accroît à mesure qu'ils se rapprochent du terme de leur chute; mais cette exception à la loi commune était chez Marcel, comme le désir d'hier soir, le résultat sentimental d'une espèce de calcul logique.

La souffrance de l'estomac n'était pas supprimée, mais soustraite à l'attention par sa continuité, par sa monotonie. Le cœur demeurait neutre. La douleur physique se situait surtout dans la tête, qui était pleine, lourde, brisée. Les tempes sentaient, chacune, une pression extérieure égale. Le front prenait conscience de son étendue, qu'il se figurait plus vaste que d'ordinaire. Il semblait, comme hier, que les courants nerveux fussent renversés et que les régions diverses de la peau devinssent, non plus des lieux de sensations tactiles objectivées, mais des centres mêmes de perception; la conscience de l'irritation morale s'y localisait symétriquement sur les faces externes des deux membres inférieurs, aboutissant en pointe aux boîtes des genoux dont les articulations s'agaçaient.

Au second plan, la pensée s'affairait d'une façon incohérente. La symphonie d'hier soir se répétait à satiété, mais elle n'avait plus que le caractère d'un souvenir, et sa musique s'étouffait comme celle d'un orchestre dissimulé derrière la scène. Ensuite, la place ordinaire des musiciens, que le recul des exécutants d'hier

laissait vide, fut occupée par d'autres exécutants qui n'avaient plus à leur service ni la mélodie ni l'harmonie, mais l'abstraction du rythme réalisée miraculeusement. Cette allégorie signifiait la conscience du temps vide. Malgré les chocs réguliers qui le mesuraient, Marcel entendait bien encore la symphonie de la veille, mais volontairement il ne l'écoutait plus : tel un mélomane, qui assiste pour la deuxième fois à un opéra, refuse son attention aux parties principales, et la réserve pour les détails secondaires de l'orchestration.

Une curieuse préoccupation de ne faire aucun bruit le retint longtemps au lit dans une immobilité cataleptique, puis, à sa toilette, rendit précautionneuses ses mains, qui posaient toutes choses doucement.

Il perdit la tête lorsque l'heure du déjeuner sonna. Il s'examina longuement dans sa glace avant de descendre, redoutant les révélations de son visage : car, par une véritable manie de mystère, il entendait jusqu'à nouvel ordre ne rien dire à ses parents. Il craignit d'abord d'être soupçonné, parce qu'il avait les yeux cernés et troubles; mais il pensa tout d'un coup : « Au fait, c'est le contraire qui pourrait surprendre, puisque j'ai passé au bal une partie de la nuit. » Ce ressouvenir de bal, et l'amusement de jouer une comédie en présence de sa famille, réveilla en Marcel le parfait homme du monde. Il entra

Aussi jouait-il sa partie en sourdine, comme un musicien qui s'est perdu, qui a toutes les peines du monde à rattraper l'ensemble, et qui joue avec effarement, le plus bas possible, afin que les auditeurs ne s'aperçoivent pas de ses fausses notes. Pourtant il détonnait parfois, toujours avec le même clapotis sec de pianotage, il essayait de dominer tout l'orchestre : c'est quand il voulait fermer la bouche au dilettante et au logicien en leur opposant le simple sens commun. Mais il était obligé aussitôt de reprendre sa sourdine, ou même de se taire complètement : les deux autres thèmes se combinaient alors seuls, et celui du dilettantisme faisait à celui de la raison un accompagnement blagueur comme dans la sérénade de *Don Juan*.

Le silence religieux où l'âme s'était d'abord écoutée fut rompu, dès que Marcel arriva chez lui. Malgré la familiarité des objets dont il prit alors le contact, la nécessité où il fut d'accomplir plusieurs actes précis l'atteignit dans son rêve intérieur. Alors toutes ses tendances se composèrent, et la résultante fut un état d'âme très mal défini, une espèce de mauvaise humeur bougonne.

C'est l'imprécision de cette manière d'être qui permit à Marcel de s'endormir vite, bien qu'il se fût couché avec l'idée préconçue qu'il ne dormirait point : les préoccupations dont il ne pouvait plus secouer l'énervement avaient

désormais le vague requis pour devenir matière de rêves, et leur présence inéluctable dans le cerveau n'en excluait plus le sommeil, dont les organes brisés avaient besoin.

De toute la symphonie précédente, une seule note vibrait encore : c'était la note première et toujours tenue de l'angoisse. Mais l'angoisse n'est point par elle-même assez particulièrement qualifiée pour écarter le sommeil : l'idée de son objet et de ses causes pouvait seule tenir Marcel éveillé. Or, si l'angoisse même était permanente et involontaire, l'idée de ses causes ne restait présente à la conscience qu'au prix d'un jugement ou d'un effort d'attention, que son état actuel d'étourdissement interdisait au cerveau : Marcel ne tarda point à la perdre de vue, et, bien que la sensation elle-même durât, il s'endormit instantanément.

Il était trop agité pour dormir sans rêves, et c'est naturellement cette sensation, seule réservée, qui devait remettre la pensée en branle. Elle suscita un de ces étonnements, souvent très nets dans le sommeil profond, d'avoir réussi à s'endormir. L'intelligence fut dès lors induite à rechercher quels pouvaient bien être les motifs de cet étonnement. Elle essaya de nouer quelques associations. Vaguement mais continuellement tourmentée, elle tâtonna. Puis elle eut le mot de l'énigme, soudain, dans l'éclair d'une révélation : et aussitôt que Marcel eut formulé

Aussi jouait-il sa partie en sourdine, comme un musicien qui s'est perdu, qui a toutes les peines du monde à rattraper l'ensemble, et qui joue avec effarement, le plus bas possible, afin que les auditeurs ne s'aperçoivent pas de ses fausses notes. Pourtant il détonnait parfois, toujours avec le même clapotis sec de pianotage, il essayait de dominer tout l'orchestre : c'est quand il voulait fermer la bouche au dilettante et au logicien en leur opposant le simple sens commun. Mais il était obligé aussitôt de reprendre sa sourdine, ou même de se taire complètement : les deux autres thèmes se combinaient alors seuls, et celui du dilettantisme faisait à celui de la raison un accompagnement blagueur comme dans la sérénade de *Don Juan*.

Le silence religieux où l'âme s'était d'abord écoutée fut rompu, dès que Marcel arriva chez lui. Malgré la familiarité des objets dont il prit alors le contact, la nécessité où il fut d'accomplir plusieurs actes précis l'atteignit dans son rêve intérieur. Alors toutes ses tendances se composèrent, et la résultante fut un état d'âme très mal défini, une espèce de mauvaise humeur bougonne.

C'est l'imprécision de cette manière d'être qui permit à Marcel de s'endormir vite, bien qu'il se fût couché avec l'idée préconçue qu'il ne dormirait point : les préoccupations dont il ne pouvait plus secouer l'énervement avaient

désormais le vague requis pour devenir matière de rêves, et leur présence inéluctable dans le cerveau n'en excluait plus le sommeil, dont les organes brisés avaient besoin.

De toute la symphonie précédente, une seule note vibrait encore : c'était la note première et toujours tenue de l'angoisse. Mais l'angoisse n'est point par elle-même assez particulièrement qualifiée pour écarter le sommeil : l'idée de son objet et de ses causes pouvait seule tenir Marcel éveillé. Or, si l'angoisse même était permanente et involontaire, l'idée de ses causes ne restait présente à la conscience qu'au prix d'un jugement ou d'un effort d'attention, que son état actuel d'étourdissement interdisait au cerveau : Marcel ne tarda point à la perdre de vue, et, bien que la sensation elle-même durât, il s'endormit instantanément.

Il était trop agité pour dormir sans rêves, et c'est naturellement cette sensation, seule réservée, qui devait remettre la pensée en branle. Elle suscita un de ces étonnements, souvent très nets dans le sommeil profond, d'avoir réussi à s'endormir. L'intelligence fut dès lors induite à rechercher quels pouvaient bien être les motifs de cet étonnement. Elle essaya de nouer quelques associations. Vaguement mais continuellement tourmentée, elle tâtonna. Puis elle eut le mot de l'énigme, soudain, dans l'éclair d'une révélation : et aussitôt que Marcel eut formulé

qu'il s'étonnait de dormir après avoir demandé Suzanne et dans l'attente de sa réponse, il s'éveilla.

Cette première période de sommeil avait été fort courte : aussi le réveil, en pleine fatigue, fut-il singulièrement douloureux. La souffrance de l'éreintement chassa toute sensation autre ; l'idée même de Suzanne, qui, survenue dans le sommeil, l'avait interrompu aussitôt, s'évanouit aussitôt le sommeil interrompu ; si bien qu'à l'étonnement d'avoir pu dormir succéda l'ahurissement d'être réveillé, et que Marcel, immédiatement, se rendormit, avec une confuse intention de s'anéantir pour très longtemps dans un sommeil abruti et sans rêves.

Il eut cette bonne fortune pendant quelques minutes; mais le sang affluait trop chaud et trop vif aux hémisphères pour ne pas y remuer bientôt de nouvelles images. D'abord, très légèrement sollicité, le cerveau fut exclusivement soumis à l'influence des organes. A cet instant, l'organisme de Marcel ne s'exprimait à la connaissance que par le sentiment d'une contraction et d'un vide à l'estomac. Cette contraction, ce vide provenaient de l'angoisse, mais aussi d'un fait purement physique : Marcel, qui mourait de faim au moment de son bref entretien avec Mme Gaildraud, était parti du bal sans rien prendre, l'appétit coupé mais non satisfait. Il épuisa donc d'abord toute la série des rêves

connus que déterminent les gastralgies : rêves presque tous sans images colorées ou tangibles, rêves d'espace, rêves d'écrasements, de vertiges, de chutes en des néants.

Mais par une action en retour, ces rêves, que rendait possibles une légère activation du cerveau, entretenaient, exerçaient l'activité de ses lobes ; et enfin il prenait une initiative, il créait des décors aux vertiges de l'estomac. Montagnes Rocheuses, monstrueux Himalayas vêtus de neige, avalanches, précipices, tout ce qu'il inventa dépassait les proportions mesquines de la nature, car son exaltation amplifiait les images. L'antithèse des sommets nus appela le rêve des végétations, et elles furent également plus luxuriantes que dans nos régions tempérées. Comme déjà la fièvre qui brûlait Marcel, forçait la température de son rêve, l'exotique apparence des plantes qu'il créait lui suggéra l'illusion d'être transporté dans les pays tropicaux : il erra d'abord par une Amérique, puis par une Afrique de fantaisie. Puis, inopinément, cette chaleur torride s'adoucit, sans doute par suite de l'atténuation inévitable lorsque la sensation dure trop. Le rêve remonta vers des latitudes toujours radieuses, mais plus clémentes, vers une Italie, vers Nice. Alors l'idée d'un voyage de noces avec Suzanne flotta quelque temps dans l'imagination sans compromettre le sommeil. Puis elle céda la place brusquement

à celle de la demande faite et de la réponse attendue, qui détermina encore un réveil instantané.

Enfin Marcel se rendormit une dernière fois, et l'imagination reprit tout simplement, au hasard, un de ses précédents rêves. Il se retrouva transporté, comme par miracle, dans les forêts vierges de l'Amérique. Il y fit un interminable voyage, parmi ces aventures incohérentes que le langage trop logique d'un homme à l'état de veille ne sait plus exprimer. Mais une sorte de remords sourd le poursuivait à travers ces pérégrinations, et bientôt il fut hanté par l'idée fixe qu'il était ridicule de rouler dans sa tête ces inepties, alors qu'il aurait dû penser uniquement à une autre chose très grave dont le souvenir lui échappait.

L'érotisme envahit les forêts vierges : elles se peuplèrent d'amants qui étaient nus comme les ancêtres, et de sveltes femmes se balancèrent suspendues à la souplesse des lianes. Marcel les caressait avec ses regards, bien que toujours obsédé par la préoccupation de ne pouvoir se rappeler. Mais il lui paraissait maintenant que la contemplation des amoureux circulant à travers les branches l'aiderait à ressaisir le souvenir décevant. L'effort continu qu'il faisait pour l'atteindre lui donna le sentiment d'avoir perdu la mémoire, et la vision d'êtres humains élus pour l'amour évoqua en lui des idées de puberté

qui se généralisèrent en idées d'adolescence et aboutirent à quelques rappels du collège. L'idée de la mémoire perdue détermina celle d'une vieillesse avancée, qui se souda aux rappels de la vie scolaire par la représentation grotesque d'un vieillard en enfance, retournant à l'école et ayant oublié sa leçon.

Mais les images du collège ayant acquis depuis plusieurs mois la propriété spéciale de s'associer à celles de François Gaildraud et de sa sœur, le vieillard prit les traits de François. L'idée d'amour ressurgit, abstraite, dans un évanouissement du décor sylvestre. Suzanne se manifesta aux côtés de son frère. Marcel interpella celui-ci et sollicita son intervention. Tous les courants du rêve confluèrent ainsi torrentiellement vers l'idée de la demande faite et de la réponse attendue, et Marcel se réveilla, avec la sensation d'un flux torrentiel du sang vers le cerveau, avec un bruit de torrent dans les oreilles.

Il faisait grand jour. Marcel Dehaynin comprit qu'il ne dormirait plus, et qu'irrévocablement la journée critique était entamée. Son angoisse, exaspérée un instant à cette pensée, se fixa, en fin de compte, après de brèves oscillations, à un degré d'intensité moindre que celui où elle s'était maintenue hier. L'impatience même parut atténuée par l'imminence de la crise, contrairement à sa coutume qui est de s'exaspérer de plus en plus, et jusqu'au délire, à

l'approche des dénouements, comme la vitesse des objets qui tombent s'accroît à mesure qu'ils se rapprochent du terme de leur chute ; mais cette exception à la loi commune était chez Marcel, comme le désir d'hier soir, le résultat sentimental d'une espèce de calcul logique.

La souffrance de l'estomac n'était pas supprimée, mais soustraite à l'attention par sa continuité, par sa monotonie. Le cœur demeurait neutre. La douleur physique se situait surtout dans la tête, qui était pleine, lourde, brisée. Les tempes sentaient, chacune, une pression extérieure égale. Le front prenait conscience de son étendue, qu'il se figurait plus vaste que d'ordinaire. Il semblait, comme hier, que les courants nerveux fussent renversés et que les régions diverses de la peau devinssent, non plus des lieux de sensations tactiles objectivées, mais des centres mêmes de perception ; la conscience de l'irritation morale s'y localisait symétriquement sur les faces externes des deux membres inférieurs, aboutissant en pointe aux boîtes des genoux dont les articulations s'agaçaient.

Au second plan, la pensée s'affairait d'une façon incohérente. La symphonie d'hier soir se répétait à satiété, mais elle n'avait plus que le caractère d'un souvenir, et sa musique s'étouffait comme celle d'un orchestre dissimulé derrière la scène. Ensuite, la place ordinaire des musiciens, que le recul des exécutants d'hier

laissait vide, fut occupée par d'autres exécutants qui n'avaient plus à leur service ni la mélodie ni l'harmonie, mais l'abstraction du rythme réalisée miraculeusement. Cette allégorie signifiait la conscience du temps vide. Malgré les chocs réguliers qui le mesuraient, Marcel entendait bien encore la symphonie de la veille, mais volontairement il ne l'écoutait plus : tel un mélomane, qui assiste pour la deuxième fois à un opéra, refuse son attention aux parties principales, et la réserve pour les détails secondaires de l'orchestration.

Une curieuse préoccupation de ne faire aucun bruit le retint longtemps au lit dans une immobilité cataleptique, puis, à sa toilette, rendit précautionneuses ses mains, qui posaient toutes choses doucement.

Il perdit la tête lorsque l'heure du déjeuner sonna. Il s'examina longuement dans sa glace avant de descendre, redoutant les révélations de son visage : car, par une véritable manie de mystère, il entendait jusqu'à nouvel ordre ne rien dire à ses parents. Il craignit d'abord d'être soupçonné, parce qu'il avait les yeux cernés et troubles; mais il pensa tout d'un coup : « Au fait, c'est le contraire qui pourrait surprendre, puisque j'ai passé au bal une partie de la nuit. » Ce ressouvenir de bal, et l'amusement de jouer une comédie en présence de sa famille, réveilla en Marcel le parfait homme du monde. Il entra

dans la salle à manger avec les allures façonnières de quelqu'un qui est résolu à faire des frais. Il jeta de la gaîté nerveuse à travers la froideur habituelle du repas. Il eut de la verve et de l'esprit. Il causa, mais sans familiarité, comme un causeur de profession.

Ces fringants dehors l'aidaient à dissimuler son dégoût de la nourriture, et ses héroïques efforts pour manger malgré l'intolérable douleur de l'estomac qui s'exaspérait. Il crut que le café, tout en irritant ses nerfs, les remonterait, et il en but plus que de coutume : quand il regagna sa chambre, il était à bout, énervé aux larmes, et, bien entendu, incapable de pleurer.

Il eut honte, imbu de ce préjugé qui réserve les envies de pleurer aux faibles et aux enfants. Puis je ne sais quelle réminiscence de catéchisme touchant le « don des larmes » l'induisit à tirer de sa bibliothèque un exemplaire de la Bible, qu'il y replaça d'ailleurs sans l'ouvrir : car il lui revint à propos qu'aux heures critiques de l'adolescence, alors qu'il avait fréquemment de gros chagrins sans cause et sans détente naturelle possible, il relisait, dans l'un des deux ou trois livres qui l'avaient ému à première lecture, certains passages dont l'effet sur lui était certain, et parvenait ainsi à faire déborder sa douleur contenue, en y ajoutant le trop-plein d'une douleur artificielle et littéraire.

Ces morceaux de littérature, qui lui servaient

de réservoirs de larmes, c'était, dans le *Petit Chose* de Daudet, les dernières pages; c'était, dans le *Copperfield* de Dickens, le chapitre où Davy « est exilé de la maison paternelle ».

Ce dernier livre fut sous sa main. Marcel relut avidement la scène qui l'avait tant de fois attendri. Il retrouva le mouchoir humide que le cocher de la voiture met à sécher sur la croupe du cheval; mais il resta impassible, même à la petite phrase de sourire à travers les larmes, qui jamais n'avait manqué son effet : « Mon mouchoir ne faisait pas grande figure en guise de couverture de cheval. »

Comme il lâchait *Copperfield*, désappointé, les idées de collège que Suzanne avait la propriété d'évoquer se combinèrent avec celles de lecture : alors il se rappela que jadis, le jour où l'on devait enfin savoir les résultats de ces fameux concours généraux, auxquels naïvement il attachait tant d'importance, il avait pris l'habitude de tromper l'exaspération de l'attente en lisant *Gil Blas*, comme le livre le plus délassant et le moins énervant qu'il connût. Il empoigna le lourd volume; mais il ne put régler sa lecture. Il feuilletait distraitement et par saccades, avec de longues pauses.

Il rencontra par hasard quelques badinages d'une bien innocente polissonnerie; aussitôt il eut une assez ridicule inspiration : il fouilla dans la bibliothèque, tira d'un recoin certains contes

licencieux du seizième siècle, voulut, comme au temps des ignorances et des malsaines curiosités, les savourer vautré sur le divan ou sur le tapis. Mais rien n'avait prise sur lui, tant il était recroquevillé sur lui-même, au moral et au physique. Sa froideur lui donna, quelques instants, de comiques inquiétudes pour son avenir matrimonial.

Soudain, il se dresse : l'heure avance, et il se trouve tout débraillé, à moitié déshabillé, c'est l'occasion de faire sa toilette pour sortir. Les soins de détail que, par habitude, il y apporte, l'irritent lui-même, ainsi que des fautes de goût et de tact : il s'apprête comme pour aller chez une fille. Et puis, ces Gaildraud sont-ils à même d'apprécier les raffinements de la tenue? Marcel, toute une minute, est repris par l'habituel dédain que lui inspirent les mauvaises façons de François, au point qu'il ne tient plus du tout à entrer dans cette famille. Puis le dédain, comme toujours, fait place à la gêne, et cette puérile question du costume étant reléguée enfin au second rang, Marcel se demande avec effarement comment il osera se représenter devant François après avoir fait cette chose médiocre de rechercher sa sœur. Oh! l'ironie du regard que François a laissé tomber sur lui, hier soir, quand il a vu clair!

Brusquement : « Mais, si elle dit non, je ne pourrai plus vivre avec François sur le même

pied d'intimité. » Alors le désir est ardent et sincère qu'elle dise oui, et les nerfs se calment au souffle sain de la sincérité. Marcel est allégé, heureux presque. Il aime... Mais c'est François qu'il aime : et il redoute à tel point le jugement de son ami que sa préoccupation unique est à présent : « Pourvu qu'en allant chez sa mère, je ne me heurte pas à lui. »

Le désir de ne pas rencontrer François devint fixe, et ce puéril souci fit diversion. Marcel dès lors ne souffrit plus. L'heure de partir avait sonné : il partit, ragaillardi par le beau temps, enclin aux superstitieux espoirs, à cause d'un rayon de soleil qui venait de percer. Il avait conscience d'être vigoureux, élégant et souple. Il s'amusait à exercer cette faculté, récemment recouvrée, de la souplesse, en faisant dans les rues des coudes et des crochets pour éviter les amis qu'il apercevait de loin ; car il sentait que si on lui demandait : « Où vas-tu ? » il aurait beau répondre n'importe quel mensonge, sa mine discrète et radieuse trahirait la vérité.

A plus forte raison encore que ce matin, il déclarait l'impatience illogique : puisque ce n'était plus à présent la veille, ni le jour, mais l'heure même du dénouement. Que l'action définitive fût engagée, cela satisfaisait son énergie ; en même temps sa lâcheté calculatrice était satisfaite : car il se comparait à un homme très énervé par les préliminaires d'un duel, soudain

calme, et même brave, dès que les fers sont croisés, parce qu'il se dit uniquement ceci : « Dans un quart d'heure, je vais remonter en voiture. »

Marcel franchit la porte cochère avec décision; mais le passage du soleil à l'ombre du vestibule le glaça. Ce fut une déroute. Le cœur manqua la mesure de son battement. Pour se résoudre à gravir l'escalier, il fallut que Marcel se démontrât à lui-même, avec une éloquence désespérée, l'impossibilité de manquer au rendez-vous. En haut, lorsqu'il toucha le timbre, l'habitude de toujours demander François dès la porte ouverte lui rappela son ami. De nouveau, il eut une peur folle de se heurter à lui dans l'antichambre. Il ne s'étonna point que le valet de chambre, avant toute question, lui dît : « Monsieur François n'est pas là. » Ce domestique peut-être avait dessein de le rassurer sur-le-champ. Marcel lui fut reconnaissant, et sourit; puis, sans répondre, il demanda : « Est-ce que Mme Gaildraud est chez elle? » On l'introduisit dans le salon, dont les persiennes n'étaient qu'entr'ouvertes. Il y avait des housses aux meubles. Marcel attendit là debout, abruti. La porte se rouvrit. Il fit un geste convulsif et reçut un coup de pointe au cœur. C'était ce domestique encore. On venait le chercher pour l'introduire dans la chambre de Madame.

Alors, après une traversée inconsciente de la salle à manger, c'est l'entrée dans une chambre aux lourds, aux épais rideaux, où l'ombre paraît d'autant plus mystérieuse que cette chambre est inconnue. Tout de suite, Mme Gaildraud, à contre-jour, est debout devant Marcel, presque contre lui, et lui prend les mains en murmurant : « Mon pauvre ami... » Il ne comprend pas, mais il serre la main de Mme Gaildraud, qu'il aime pour son intonation sympathique : il souffre tant ! Elle dit encore : « Mon pauvre ami... » et très bas, elle ajoute : « C'est non. »

Lui répond : « Ah ! » sans aucune expression; mais subitement il a le sang fouetté, il pense : « Comment ?... Elle ne veut pas?... Suzanne?... Allons, c'est une sotte... » Il est outré, mais nullement ému ; et par un cercle vicieux risible, il admet que cela vaut mieux ainsi ; car s'il avait encore des illusions sur le compte de Suzanne, les voilà perdues.

Cependant Mme Gaildraud s'efforce de le réconforter : elle lui dit de bonnes paroles. Il écoute respectueusement, mais il n'entend rien, et il se bute à cette idée : « N'aura-t-elle pas bientôt fini? Puisque c'est non, je n'ai plus qu'à m'en aller. » Machinalement il se répète : « C'est non... C'est non... » Et il sent que ses poumons s'élargissent, que tous ses organes se dilatent, que son cœur bat plein. Un flot de joie monte

en lui à ces mots : « C'est non, c'est non... » qu'il se répète suivant le rythme de la pendule : comme le duelliste de tout à l'heure, il a une piqûre à la main et cela lui a fait mal ou l'a humilié une minute, mais il se dit avec délices : « C'est fini ! »

Il n'essaye même plus de dissimuler le sentiment qu'il éprouve : c'est l'ivresse de la délivrance. Il en est lui-même choqué : « Par pudeur, se dit-il, il vaut mieux que je m'en aille », et il murmure : « Laissez-moi partir, j'étouffe. »

Après des formalités d'adieu, de regret, inévitables mais supportées impatiemment, ce fut une fuite folle dans l'escalier; et Marcel se trouva presque inopinément dehors, saisi par l'air vif et le soleil, comme, en arrivant, par l'ombre et le froid du vestibule. Il sentit en lui une superbe renaissance des forces. Il essaya d'avoir des remords; mais les considérations morales furent totalement impuissantes, comme dans tous les cas où l'énergie qui déborde, sachant que son expansion est un besoin, admet qu'elle est un droit.

Marcel allait vite; il se ralentit quelques instants, et avec une souriante indulgence d'abord, il se reprocha d'avoir été presque grossier, comme s'il eût exprimé haut ses sentiments. Mais tout en prononçant le mot de grossièreté, il en arrivait tout juste à se con-

vaincre d'une jolie impertinence. Et cette impertinence, non sans rapports avec son dilettantisme et ses ironies antérieures, restaura en lui l'état d'âme qui avait duré jusqu'à hier.

Il fit halte sur un trottoir : tiens! c'en était fini aussi, de cela, puisque, par le fait du refus, la situation devenait tranchée. Il eut un regret. La crainte s'insinua en lui d'être ridicule, dans le monde où il s'était affiché si étourdiment, et où il devrait, du jour au lendemain, changer d'allures et se réserver. Aussitôt, et pour cet unique motif, sa résolution fut prise de suivre le conseil donné par Mme Gaildraud, et qu'il n'avait pas entendu tout à l'heure, mais qu'il se rappelait maintenant avoir entendu : ne tenir compte aucunement de ces idées de petite fille, — quoi de plus hautain en effet et de plus vengeur? — ne point renoncer, attendre et affecter l'indifférence.

Une fois ce plan de conduite arrêté, Marcel Dehaynin s'avisa que rien n'était perdu pour son dilettantisme, et que les ambiguïtés dont il avait besoin pouvaient se prolonger indéfiniment. Comme hier il l'avait bien vu, le consentement de Suzanne était une solution, partant un désastre. Il n'en était point de même de son refus : car on pouvait affecter jusqu'à nouvel ordre de le considérer comme provisoire.

Égayé par ce paradoxe, il reprit lestement

son chemin, après avoir résumé sa conclusion en cette formule sophistique : « Une négation est toujours beaucoup moins positive qu'une affirmation. »

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

En sa chambre que des cretonnes à fond écru et à très grandes fleurs jaunes, rouges, violettes, meublaient et drapaient avec l'originalité banale d'aujourd'hui, —vêtue d'une matinée en cachemire, d'un pâle vert, et trop ample, et trop arrangée, un peu excentrique, plutôt femme que jeune fille, et femme de théâtre — mais personnifiant tout de même la jeune fille sous cet accoutrement, celle de qui Marcel Dehaynin n'avait pu, en près d'une année, acquérir la représentation nette, Suzanne Gaildraud, était assise dans un fauteuil, de biais, les mains inutiles, l'âme plutôt oisive que rêveuse.

Certes, la curieuse indétermination de cette physionomie pour Marcel s'expliquait par un contre-coup de ses sentiments hypothétiques ou

artificiels sur les sens, qui, dans les passions de l'amour, sentent au gré du cœur. Mais par une malice du hasard, le caractère même de ce que l'on pouvait, à la rigueur, appeler la beauté de Suzanne, ou plutôt son charme, y avait puissamment contribué : car ce caractère, c'était l'absence de toute loi, c'était la fantaisie absolue et sans règle. Créature d'un art véritablement contemporain, elle était dépourvue de tout style propre, et elle s'appropriait tous les styles à miracle. Son indéfinissable ressemblance avec son défunt père, qui ressemblait au Premier Consul, et aussi à tous les comédiens glabres, signifiait-elle une aptitude héréditaire à porter les déguisements? Son type, variant avec ses robes, présentait, à chacune de ses nouvelles toilettes, une frappante reproduction de l'époque où elle avait choisi son modèle, suivant les modes actuelles qui, toutes, sont des revenez-y d'anciennes modes, pastichées servilement par manie de l'authenticité.

Ici toutefois, en cette robe de chambre par hasard non historique, non datée, quelle se révélait cette insaisissable physionomie? Décevante encore : au premier regard, la frimousse était parisienne et d'un plaisant ensemble, mais où le détail ne valait seulement point la peine d'être examiné; et l'autre regard, le regard analytique, découvrait, en chaque détail pris à part, son charme particulier. Mais où résidait-il, ce charme? Ces yeux, cette bouche

apparaissaient d'un séduisant dessin, et du même coup les dessiner apparaissait impraticable. Où résidait-elle, aussi, cette ressemblance avec le père, qui ressemblait à Bonaparte? Point dans les traits. Suzanne ressemblait à son père par l'effet d'une association d'idées, parce que sa figure exprimait des choses que la figure de son père avait exprimées : et ce n'était pas vraiment l'impression d'une ressemblance, mais la notion d'une équivalence abstraite.

Et cette suggestive remarque donne le mot de l'énigmatique physionomie : beauté d'impressionnisme, Suzanne n'est point dessinée, elle est enveloppée dans son atmosphère, elle n'est point cernée par un contour. Quel est son visage? C'est une pâleur teintée de santé vive dans la brume des impalpables cheveux. Quel son corps? Sculptural? Non. Bien fait? Qui sait? Mais c'est un corps dont les formes sont de la vie, dont les lignes sont de la souplesse, dont la démarche est majesté, dont l'attitude est élégance. Qu'importe la grandeur ou la petitesse des yeux? Elle a un grand regard. La bouche n'est qu'un sourire. La physionomie de Suzanne est, comme le caractère des héros de tragédies classiques, un groupe d'abstractions étiquetées d'un nom humain; mais toute dans l'impression qui passe, elle est essentiellement vivante par sa mobilité, et, par son instabilité, essentiellement irréelle : ne symbolise-t-elle point le perpétuel devenir?

Bien que, parfois, en ses tenues, quelque chose de théâtral puisse être soupçonné, écartons toute idée de cabotinage, de pose par elle personnellement voulue : toujours pareille à elle-même dans la solitude de sa chambre comme dans les représentations du monde, Suzanne était rigoureusement naturelle et simple, mais avec une hérédité complexe et des habitudes natives d'apprêt. Deux lois antinomiques avaient présidé à la confection de son être moral : comme tous les jeunes actuels, elle apportait en naissant un riche patrimoine d'âme, une grande somme de qualités surtout factices, et avec cela elle était désignée pour vivre dans un milieu également factice, également écrasé par les accumulations héréditaires; mais ce milieu, d'autre part, étant libre avant tout de conventions, de préjugés, de principes, le développement du jeune être né artificiel parmi l'artificiel et pour y être élevé, restait abandonné à la nature et à la fantaisie. Qu'une plante fort travaillée par l'horticulteur laisse tomber dans l'humus de la serre une semence, et que la semence germe, et qu'elle grandisse, et que nul, à son tour, ne la travaille : telle Suzanne, sauvageon né d'une plante rare, et poussé en serre.

Elle avait moins les allures d'un oiseau libre que d'un oiseau exotique échappé d'une cage; mais elle était bête de plein air; fraîche, un peu hâlée; farouche, un peu méfiante; les sourcils

volontiers froncés, la bouche volontiers close; très occupée de vivre, et distraite; garçonnière parce qu'elle était bête de plein air, mais très femme, parce que, naturelle avant tout, elle accusait son sexe.

L'hérédité de son éminent père avait bien déterminé les lois primordiales de son intelligence; mais comme elle avait, dès l'enfance, vécu séparée de lui par le respect et par la peur, l'imitation n'avait point ajouté ses effets à ceux de l'hérédité. Il n'y avait pas eu, du père à la fille, de ces transmissions nerveuses entre vifs, qui font que deux âmes en arrivent à être identiques, non plus seulement par leurs lois constitutives, mais par les manifestations les plus particulières de ces lois. Aussi, bien que son âme fût fabriquée toute avec la substance d'âme de Gaildraud, aucune analogie extérieure ne révélait cette fabrication. Au contraire, tout en ne devant à sa mère aucune de ses qualités fondamentales, Suzanne tenait d'elle des gestes, des mots, des idées toutes faites, que même elle poussait à l'extrême, avec sa logique intransigeante d'enfant et de femme : et elle avait l'air de lui ressembler beaucoup.

François, lui, restait avec sa sœur sans communication et sans influence. Ils s'aimaient profondément, mais d'une amitié sous-entendue et dénuée de camaraderie. Physiquement, toute comparaison entre eux était défavorable à Su-

zanne : suivant la loi en vigueur chez les races primitives, et plutôt même chez les espèces animales que chez l'homme, François, malgré ses anguleux traits, malgré, bien entendu, l'absence de tout charme, apparaissait aux côtés de sa sœur avec sa beauté plus noble de mâle, et la réduisait par contraste aux séductions inférieures de la grâce, à l'humilité d'une stature moindre.

Cette soumission de Suzanne à la hiérarchie esthétique des sexes, en désuétude dans l'humanité moderne, était la plus saisissante preuve de son naturel. Mais ce naturel même lui ajoutait, tant qu'elle restait jeune fille, un charme justement contradictoire aux causes d'où il était issu, et qui, au lieu d'être celui de la nature, était un charme d'artifice : la jeune fille est une création des sociétés, la facticité semble son essence même, et en être dépourvue devient pour elle la suprême facticité. Mme Gaildraud se vantait d'avoir élevé Suzanne en dehors de toute idée reçue ; pourtant elle avait dû louvoyer, compter, sinon avec les conventions, du moins avec les convenances. Il en était résulté chez le sujet d'amusants compromis, de fantastiques idées.

Suzanne, d'imagination vive, eut quelques passionnettes, à un âge où la neutralité des sens l'empêchait de soupçonner aucun rapport entre de tels sentiments et les désirs voluptueux qu'elle ignorait. Plus tard elle devint femme sans malaise ni surprise, et cette métamorphose ne sollicita

ni sa curiosité ni ses rêveries. Mme Gaildraud eut d'ailleurs l'habileté de l'entretenir dans une activité laborieuse, qui ne laissait pas de loisir pour les rêves. Si bien que les troubles sentimentaux, qui avaient été précoces, ne se renouvelèrent plus à l'époque normale. Suzanne préjugea une sorte d'antagonisme ou au moins de dissociation entre les sentiments de l'amour, qu'elle connaissait déjà pour les avoir prématurément éprouvés, et ce qu'elle avait pu deviner du sexe par les propos librement tenus devant elle.

Elle en déduisait, en toute innocence, des conclusions naïvement logiques, où les gens mal informés eussent vu les marques d'une perversion épouvantable ou d'un ignoble positivisme. Elle déclarait, par exemple, que mieux vaut, pour les agréments de la vie commune, épouser un homme que l'on aime, mais qu'elle épouserait sans difficulté un homme qu'elle n'aimerait point. Sa chair déjà s'inquiétait, mais jamais elle n'avait songé à personne, même à un être imaginaire.

Marcel Dehaynin s'était donc bien trompé, lorsqu'il avait cru lui plaire le premier soir. Il avait tout au plus requis son attention quelques minutes; ensuite il l'avait choquée par ses gaucheries, par son air d'être déplacé dans le monde où elle avait coutume de vivre; enfin elle ne s'était plus souciée de lui. Ce matin, lorsque

Mme Gaildraud était venue la surprendre dans son lit, avec ces façons inopinément plus affectueuses des circonstances très solennelles, et lui avait transmis la demande de Marcel sans lui dissimuler sa joie, Suzanne aussitôt avait secoué la tête et répondu : « Non », avec une résolution si calme que, sans la combattre, sa mère lui avait simplement répliqué par cette nouvelle question : « Pourquoi? »

Alors elle-même s'interrogea, car son refus lui était venu aux lèvres comme inspiré, et sans que sa volonté personnelle y fût pour rien. Elle hésita, puis reprit : « Parce que je ne l'aime pas. » A un geste de sa mère, elle répondit par un de ses aphorismes habituels : « Si j'avais vingt-cinq ans et si je désespérais de trouver un mari, je l'épouserais très volontiers; mais à mon âge on épouse un homme que l'on aime, ou bien on ne se marie pas. »

Depuis, malgré la froideur et la brièveté de ce dialogue, malgré l'indifférence de la grande nouvelle, Suzanne restait en proie à une excitation nerveuse bien inattendue. Elle si indolente, surtout après une nuit au bal, elle s'était brusquement levée et habillée. Allante, affairée, elle touchait à tout, elle chantait, mais sans elle-même y prendre garde; elle ne se demandait même pas : « Pourquoi donc suis-je ainsi? » Par instants, elle avait de petits rires secs, des ironies de regard qui signifiaient : « Si l'on s'imagine

que je l'épouserai ! » Mais elle n'exprimait pas sa pensée avec des mots, et sa conscience d'elle-même s'arrêtait au signe sans en formuler l'explication. Puis, capricieuse, elle faisait des haltes ; et c'est ainsi qu'elle était maintenant assise de biais dans un fauteuil, les mains inutiles, l'âme plutôt oisive que rêveuse.

La trêve fut rompue par un coup de sonnette qui retentit au cœur de Suzanne : « C'est lui ! » Elle se dressa, courut à la porte, mit le verrou. Une crainte absurde lui venait que sa mère ne l'appelât, qu'on ne la fît comparaître devant Marcel. Elle se vit toute petite fille devant lui, et elle lui en voulut passionnément de cette humiliation. Elle restait debout, penchée, comme aux écoutes, l'attention fixée, mais le cerveau vide. Et puis elle s'exaspéra que Marcel ne fût pas encore parti. Elle frappait du pied : « Oh !... Oh !... » Enfin elle entendit son pas qu'elle reconnut ; puis la porte d'entrée s'ouvrit, se ferma, et Suzanne restait debout, inapaisée, atteinte de la mélancolie qui est inhérente, comme par définition, à tout départ, même si on l'a souhaité impatiemment.

Mais elle entendit sa mère qui passait. Elle assura le verrou. Mme Gaildraud était passée. Elle respira. Ensuite elle se réjouit, d'une joie excessive, forcée, voulue. Férocement, de mauvaise foi, elle travailla son antipathie contre Marcel qui, jusqu'à aujourd'hui, somme toute,

ne lui était guère qu'indifférent. Elle ajouta aux fâcheux souvenirs de sa gaucherie et de son air insolite, la rancune des pénibles sensations dont Marcel était depuis ce matin l'instigateur responsable. Elle y ajouta, par une de ces stupéfiantes iniquités qui deviennent justes suivant la logique du cœur, la mélancolie de l'irréparable qui persistait en elle depuis son refus, déraisonnable et latente, et la mélancolie des départs qui venait de l'affecter au choc de la porte.

Elle eut une velléité d'indépendance, et elle voulut sortir sans avertir sa mère. Elle sonna sa femme de chambre, fut prête en quelques instants, fit par les rues une promenade sans but, à quinze pas devant la personne qui l'accompagnait, mais elle pensa tout à coup qu'elle pourrait bien rencontrer Marcel et fut indignée contre lui. S'il la guettait, par hasard? Elle eut une terreur d'enfant, appela près d'elle la femme de chambre muette, et rentra. Mais ses terreurs ne se dissipèrent point. Elle en avait froid. Quand on l'appela pour dîner, d'abord elle n'osa pas venir; à table elle n'osa pas lever les yeux sur sa mère : elle croyait toujours qu'on allait parler de Marcel, et elle avait une angoisse. Mais, quand elle vit que le repas s'achevait et qu'on n'avait pas dit un mot de lui, elle fut révoltée : la question de son mariage valait peut-être qu'on la discutât autrement. Le silence de sa mère et de François était un affront qu'on

lui faisait. Elle avait envie de pleurer. Elle se retira dans sa chambre, pleine de colère contre Marcel, mais d'une colère découragée, sans acharnement : elle put se donner le change, et croire qu'elle était désarmée par la pitié, elle eut suffisamment pitié du pauvre garçon pour dire d'elle-même : « Comme je suis bonne ! »

La nuit fut peu sommeillante, mais Suzanne en avait d'avance pris son parti. Elle se flatta même d'avoir dormi beaucoup plus qu'elle n'était en droit de l'espérer. Elle confondit son épuisement avec la sérénité. Elle était amollie comme après un bain trop long. Cette faiblesse nerveuse la prédisposait aux larmes ; mais, comme aucune occasion de pleurer ne s'offrait, elle dut se contenter de vagues attendrissements. Elle s'émut à l'idée de rester jeune fille. Elle étudia, avec insistance, les délices de cette vie à laquelle elle n'allait point s'arracher encore. Elle passa en revue toutes ses amies, tous les siens, comme après une catastrophe qui pourrait bien en avoir supprimé quelques-uns; et elle pensa tour à tour à chacun de ceux qu'elle aimait, avec des élans de joie passionnée : elle si peu expansive, et dont les affections, en tout présentes, étaient partout invisibles! Il lui parut même que ces amitiés, toutes imposées par des liens de parenté ou par d'anciennes connaissances, ne pouvaient plus lui suffire : elle conçut pour la première fois, non le désir, mais l'idée d'une affection

ne lui était guère qu'indifférent. Elle ajouta aux fâcheux souvenirs de sa gaucherie et de son air insolite, la rancune des pénibles sensations dont Marcel était depuis ce matin l'instigateur responsable. Elle y ajouta, par une de ces stupéfiantes iniquités qui deviennent justes suivant la logique du cœur, la mélancolie de l'irréparable qui persistait en elle depuis son refus, déraisonnable et latente, et la mélancolie des départs qui venait de l'affecter au choc de la porte.

Elle eut une velléité d'indépendance, et elle voulut sortir sans avertir sa mère. Elle sonna sa femme de chambre, fut prête en quelques instants, fit par les rues une promenade sans but, à quinze pas devant la personne qui l'accompagnait, mais elle pensa tout à coup qu'elle pourrait bien rencontrer Marcel et fut indignée contre lui. S'il la guettait, par hasard? Elle eut une terreur d'enfant, appela près d'elle la femme de chambre muette, et rentra. Mais ses terreurs ne se dissipèrent point. Elle en avait froid. Quand on l'appela pour dîner, d'abord elle n'osa pas venir; à table elle n'osa pas lever les yeux sur sa mère : elle croyait toujours qu'on allait parler de Marcel, et elle avait une angoisse. Mais, quand elle vit que le repas s'achevait et qu'on n'avait pas dit un mot de lui, elle fut révoltée : la question de son mariage valait peut-être qu'on la discutât autrement. Le silence de sa mère et de François était un affront qu'on

lui faisait. Elle avait envie de pleurer. Elle se retira dans sa chambre, pleine de colère contre Marcel, mais d'une colère découragée, sans acharnement : elle put se donner le change, et croire qu'elle était désarmée par la pitié, elle eut suffisamment pitié du pauvre garçon pour dire d'elle-même : « Comme je suis bonne ! »

La nuit fut peu sommeillante, mais Suzanne en avait d'avance pris son parti. Elle se flatta même d'avoir dormi beaucoup plus qu'elle n'était en droit de l'espérer. Elle confondit son épuisement avec la sérénité. Elle était amollie comme après un bain trop long. Cette faiblesse nerveuse la prédisposait aux larmes ; mais, comme aucune occasion de pleurer ne s'offrait, elle dut se contenter de vagues attendrissements. Elle s'émut à l'idée de rester jeune fille. Elle étudia, avec insistance, les délices de cette vie à laquelle elle n'allait point s'arracher encore. Elle passa en revue toutes ses amies, tous les siens, comme après une catastrophe qui pourrait bien en avoir supprimé quelques-uns ; et elle pensa tour à tour à chacun de ceux qu'elle aimait, avec des élans de joie passionnée : elle si peu expansive, et dont les affections, en tout présentes, étaient partout invisibles ! Il lui parut même que ces amitiés, toutes imposées par des liens de parenté ou par d'anciennes connaissances, ne pouvaient plus lui suffire : elle conçut pour la première fois, non le désir, mais l'idée d'une affection

ne lui était guère qu'indifférent. Elle ajouta aux fâcheux souvenirs de sa gaucherie et de son air insolite, la rancune des pénibles sensations dont Marcel était depuis ce matin l'instigateur responsable. Elle y ajouta, par une de ces stupéfiantes iniquités qui deviennent justes suivant la logique du cœur, la mélancolie de l'irréparable qui persistait en elle depuis son refus, déraisonnable et latente, et la mélancolie des départs qui venait de l'affecter au choc de la porte.

Elle eut une velléité d'indépendance, et elle voulut sortir sans avertir sa mère. Elle sonna sa femme de chambre, fut prête en quelques instants, fit par les rues une promenade sans but, à quinze pas devant la personne qui l'accompagnait, mais elle pensa tout à coup qu'elle pourrait bien rencontrer Marcel et fut indignée contre lui. S'il la guettait, par hasard? Elle eut une terreur d'enfant, appela près d'elle la femme de chambre muette, et rentra. Mais ses terreurs ne se dissipèrent point. Elle en avait froid. Quand on l'appela pour dîner, d'abord elle n'osa pas venir; à table elle n'osa pas lever les yeux sur sa mère : elle croyait toujours qu'on allait parler de Marcel, et elle avait une angoisse. Mais, quand elle vit que le repas s'achevait et qu'on n'avait pas dit un mot de lui, elle fut révoltée : la question de son mariage valait peut-être qu'on la discutât autrement. Le silence de sa mère et de François était un affront qu'on

lui faisait. Elle avait envie de pleurer. Elle se retira dans sa chambre, pleine de colère contre Marcel, mais d'une colère découragée, sans acharnement : elle put se donner le change, et croire qu'elle était désarmée par la pitié, elle eut suffisamment pitié du pauvre garçon pour dire d'elle-même : « Comme je suis bonne ! »

La nuit fut peu sommeillante, mais Suzanne en avait d'avance pris son parti. Elle se flatta même d'avoir dormi beaucoup plus qu'elle n'était en droit de l'espérer. Elle confondit son épuisement avec la sérénité. Elle était amollie comme après un bain trop long. Cette faiblesse nerveuse la prédisposait aux larmes ; mais, comme aucune occasion de pleurer ne s'offrait, elle dut se contenter de vagues attendrissements. Elle s'émut à l'idée de rester jeune fille. Elle étudia, avec insistance, les délices de cette vie à laquelle elle n'allait point s'arracher encore. Elle passa en revue toutes ses amies, tous les siens, comme après une catastrophe qui pourrait bien en avoir supprimé quelques-uns; et elle pensa tour à tour à chacun de ceux qu'elle aimait, avec des élans de joie passionnée : elle si peu expansive, et dont les affections, en tout présentes, étaient partout invisibles! Il lui parut même que ces amitiés, toutes imposées par des liens de parenté ou par d'anciennes connaissances, ne pouvaient plus lui suffire : elle conçut pour la première fois, non le désir, mais l'idée d'une affection

plus réellement extérieure, qui s'adresserait à un plus étranger. L'image de Marcel aussitôt se présenta, comme pour profiter de ces bonnes dispositions; mais le visage de Suzanne exprima l'ironie. Elle fit un haut-le-corps. Elle s'affirma qu'elle le détestait. Son hostilité contre lui s'accrut.

Puis sa pensée dévia : cette idée d'une affection plus extérieure, qui n'était vraiment qu'une simple représentation, et non un désir ou un besoin, ne troublait point son cœur, mais excitait sa curiosité. La sentant neuve, elle s'efforçait d'y réfléchir : elle avait si peu d'habitude du rêve que, pour rêver, il lui fallait faire un effort. Elle voulut faire cet effort, elle le fit. Tous les obstacles au rêve que Mme Gaildraud avait si ingénieusement distribués dans sa vie furent inutiles. Du jour au lendemain, Suzanne négligea tous ses travaux. Elle s'occupa uniquement de devenir une femme intérieure : elle fut longtemps sans y réussir. Longtemps elle se chercha, elle se poursuivit elle-même en vain.

Dans son trouble, une seule idée nette et obstinée lui restait, c'est que Marcel devait seul porter toute la responsabilité de son trouble : et pour exagérer le crime de celui qu'elle voulait charger, elle s'empressait de se plaindre à elle-même avec amertume du malaise qu'elle subissait. Mais elle regrettait aussi de ne pas se complaire davantage dans le rêve, et c'était encore

la faute de Marcel, dont le rêve même évoquait l'odieuse image à tout propos.

Cette image, il fallut bientôt en tolérer l'obsession sans aucune trêve, car l'espèce d'inquiétude amoureuse que Suzanne était flattée d'éprouver, et dont elle ne voulait plus guérir, d'abord intermittente, devenait continue, et la pensée de Marcel y restait associée plus indissolublement que jamais. Cette image, Suzanne désormais ne pouvait même plus en souhaiter l'évanouissement, car ce n'était plus en elle une volonté indépendante, c'était un inéluctable besoin que son imagination ne s'apaisât plus, et elle était bien obligée de reconnaître que Marcel avait seul le pouvoir de redonner à son imagination un élan, aux heures où elle se ralentissait.

Provocateur détesté des rêveries, Marcel en devenait ainsi le témoin inévitable et gênant. C'était un crime de plus, et Suzanne, qui, honteuse de rêver en la présence de son image, faisait par nécessité cet énorme sacrifice de pudeur, lui en voulait comme à un complice. Enfin, ce fut le dernier coup : elle ne se révolta même plus contre l'image indiscrète, elle l'accepta. A quelques instants où elle se ressaisissait elle-même, elle en eut la conscience rougissante : hypocritement elle détournait ses yeux de Marcel pour ne pas s'apercevoir qu'il était là, pour s'abandonner toute et sans remords à la rêverie amoureuse qu'il avait le privilège de susciter.

Et cependant la joie de rêver n'était point sans mélange. Elle contenait le soupçon vertigineux du vide et une arrière-pensée d'imperfection. Comme tous les adolescents et comme toutes les jeunes filles à cet âge, c'est l'amour qu'aimait Suzanne. Mais les autres aiment l'amour pour la plus naturelle des causes, simplement parce que l'heure approche et parce que leur cœur mûrit : Suzanne, dont le cœur mûr était demeuré stérile, aimait l'amour par occasion, simplement parce qu'un homme était venu, à propos de qui sa mémoire et sa fantaisie avaient agité les questions d'amour. Ce n'était point en elle, à proprement parler, un sentiment : c'était un jeu de représentations provoqué par un hasard, provoqué aussi par un vouloir inconscient de petite fille attardée, qui s'acharne au rêve avec une idée latente d'orgueil, comme pour se vieillir.

Mais cet amour de tête de l'amour n'était point sans issue possible comme l'amour de tête d'une personne vivante. Le cœur, qui n'est qu'un muscle, se développe aussi bien par l'exercice d'une passion artificielle que par celui d'une passion véritable, et le résultat final est seul à considérer. Au bout de quelques jours, les pénibles impressions de vide et de factice furent supprimées. Les désirs, les besoins du cœur furent sincères. Suzanne eut des épanouissements et des joies réelles, et, comme toujours sans aucune irritation du sexe, d'in-



nocentes idées de possession par léger contact et par frôlement.

A qui pouvaient s'appliquer de telles images, sinon à Marcel Debaynin? Suzanne, qui avait conscience de le haïr, fut épouvantée de cette association; mais elle ne put la rompre, bien que sa haine s'en accrût. Cette monstruosité intellectuelle, si aisément explicable pour l'analyste, mais qui, pour cette enfant ignorante, gardait toute son horreur, faillit compromettre la vie entière de Suzanne : il n'en faut pas davantage pour inspirer à une vierge un préjugé indélébile contre l'amour, et pour la jeter au cloître si elle a de la religion.

Le tempérament et l'éducation de Mlle Gaildraud la préservaient d'une telle extrémité. Toute révolte fut inutile : du moment qu'elle avait rendu la vie à ses organes sentimentaux longtemps paralysés par l'abstinence, elle ne pouvait plus leur interdire l'exercice de leur fonction. Il fallait laisser le champ libre à l'imagination, il fallait lui permettre d'accoler à toutes ses réminiscences et à toutes ses hypothèses amoureuses l'image détestée de Marcel, et d'inventer des scènes naïves où Suzanne jetait au cou de Marcel ses jeunes bras, avec la présomption désespérante que cet embrassement ne lui causerait aucun plaisir. Mais, en son ignorance du mécanisme très simple qui avait uni l'idée d'un homme antipathique à

toutes les idées d'amour, nées en elle, par un hasard curieux, à l'occasion de ce même homme, elle finissait par admettre cette absurdité que son avenir amoureux était représenté par un être haï. Comme il arrive souvent à cet âge, où tous les jours on a la surprise d'un état physique ou moral entièrement nouveau, elle se disait qu'elle n'était point faite comme les autres.

Au plus fort de ces orages internes que personne autour d'elle ne soupçonnait, et trois semaines à peine après la demande repoussée, Mme Gaildraud lui dit : « Te serait-il désagréable que M. Dehaynin vînt dîner? » Aucune bienséance n'empêchait de le recevoir, puisqu'il n'avait été question devant personne de la demande et du refus. Suzanne, bien entendu, ne s'y opposa point : elle n'allait pas priver son frère d'un ami. Cependant elle fut piquée : elle n'admettait point que, même avec son assentiment, on rouvrît la maison à celui dont elle n'avait pas voulu. Elle n'était donc qu'une petite fille sans conséquence, pour qu'on la traitât si légèrement? Mais ce sentiment, une fois déjà éprouvé, et qui lui avait procuré une si douloureuse humiliation, ne lui fit cette fois qu'une blessure insignifiante, et fut remplacé presque aussitôt par un sentiment contraire. Elle se représenta que l'amitié est plus jeune que l'amour, que l'amitié

n'est point une passion des grandes personnes ; elle était trop généreuse pour briser celles de son petit frère. (François, à la vérité, était plus âgé qu'elle de sept ans ; mais de la femme qui a dix-huit ans ou de l'homme qui en a vingt-cinq, quel est le véritable aîné ?) Elle laisserait donc à ces deux jeunes gens leur amitié : elle-même demeurerait isolée en la préoccupation plus sérieuse des choses d'amour.

Telles étaient, sinon ses pensées précises, du moins ses impressions sourdes, signifiées par un vif mais bref sentiment d'humiliation, puis par le noble gonflement du cœur qui est la sensation physique de l'orgueil ; par un peu de pitié attendrie pour son jeune frère, et par une vision de Marcel, très rajeuni ; par une vision d'elle-même, très grave dans une solitude de cellule, où les représentations de l'amour prenaient pour la première fois à ses yeux une teinte de voluptueux mysticisme.

Mais, lorsque sept heures sonnèrent, elle fut précipitée de sa tour d'ivoire. Marcel arriva, très libre de lui-même, et froid comme il convenait avec Mlle Gaildraud, sans affectation. L'antithèse de ce calme et de cette aisance avec sa propre gêne et avec son tremblement exaspéra Suzanne. Elle n'aurait point pardonné à Marcel s'il eût laissé paraître la moindre émotion, mais elle considérait cette allure dégagée comme une insulte. Elle sortit quelques mi-

nutes : elle en aurait pleuré. On l'aimait donc ainsi ? C'était assez de trois semaines pour l'oublier! Et elle comparait à cette facilité d'oubli la force de persévérance amoureuse qu'elle sentait en réserve dans son cœur pour le jour où, elle-même, elle aimerait. Elle se figurait la violence de ses futures passions par un accrochement réel au cou de l'aimé. L'aimé, qui pouvait-il être, sinon Marcel? Elle fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et, pour se donner vis-à-vis d'elle-même une contenance, elle s'interrompit, elle réforma, sans à-propos, le jugement qu'elle avait porté naguère sur la gaucherie de Marcel : il s'était tenu aujourd'hui parfaitement bien. Elle l'envia, elle l'admira, elle le haït.

« Voyons, pensa-t-elle, c'est moi qui suis ridicule, il faut que je rentre au salon. » Elle eut le pressentiment du froid qui allait la ressaisir à la vue de Marcel, et qu'elle n'éprouvait plus depuis sa sortie du salon, bien que l'image de son ennemi n'eût point cessé de la hanter. Comment donc se pouvait-il faire qu'elle eût tant de familiarité avec l'image et aucune avec Marcel lui-même? Mais une cervelle de femme ne résout point de si ardus problèmes. Cependant elle se rappela, comme un fait non sans analogie avec celui qui l'inquiétait, qu'avant de connaître Marcel elle avait pour ainsi dire été intime avec son idée. L'imagination de

Suzanne fut éblouie. Le sentiment illusoire d'une prédestination amoureuse acheva de l'égarer.

« L'aimerais-je? » se dit-elle. Elle avait une main posée sur le bouton de la porte. Son cœur éprouvait le trouble vague, avant-coureur des grands battements. Mais, comme elle était sur le point d'entrer, elle eut une seconde fois la sensation anticipée du froid qui allait la ressaisir, et son cœur s'engourdit au moment où il allait battre. « Mon Dieu! » murmura-t-elle douloureusement. Elle avait épuisé, en une seconde, toute la souffrance de l'amour de tête.

Car c'était, par une fatale rencontre, l'amour de tête qui, chez Suzanne Gaildraud comme chez Marcel Dehaynin, s'était développé par un procès plus élémentaire encore que chez celui-ci, pour cet unique motif que toutes les idées d'amour suscitées en l'âme de cette vierge absolue à propos d'un homme désigné par le hasard, désigné malgré une réelle inimitié, s'étaient associées automatiquement à l'image de cet homme. Cette loi dont l'application est si fréquente, et qui donne à tout fiancé, fût-il inconnu, à tout mari, épousé même sans goût et par obéissance ou par raison, des atouts pour se faire passionnément aimer, cette loi voulait que Marcel, en dépit de l'antipathie née le premier jour et irritée par les tourments de l'amour de tête,

apparût à Suzanne non pas même comme l'aimé indispensable, non pas même comme le seul aimé possible, mais comme l'archétype de l'amour !

Ainsi, en quelques semaines, Suzanne lui avait fait une auréole avec tous ses pressentiments amoureux : et il n'y avait là qu'un travail intellectuel ! Mais l'illusion d'aimer devait s'ensuivre chez elle, plus facilement encore que chez un homme, car jamais, pour une femme, les faits le plus exclusivement cérébraux ne savent garder leur aspect de faits exclusivement cérébraux. Les opérations mêmes de son esprit ne sont point impassibles, le cœur s'y intéresse : comment, dès lors, s'y reconnaître, lorsque le cœur est en antagonisme avec l'intellectualité? Celui de Suzanne Gaildraud ne produisait, à la vérité, aucune émotion amoureuse, puisqu'elle aimait de tête, et cependant il était tout le temps ému : Suzanne manquait passionnément de passion.

N'eût-elle d'ailleurs éprouvé aucune émotion qui se rapportât directement au procès même de l'amour de tête, toutes celles qu'elle éprouvait à côté suffisaient amplement pour engendrer l'illusion. Un cerveau de femme ne comporte point l'évolution à part d'une idée toujours distincte des autres, toujours uniquement soumise à une loi qui lui est propre. La femme est pour cela trop à la merci de la première impression venue,

et trop radicalement incapable d'analyse : d'où cette complication apparente et superficielle, qui n'est point de la complexité mais de la confusion, et qui masque une réalité d'âme foncièrement simple. Suzanne pouvait-elle discerner si son cœur demeurait ou non indifférent à Marcel, alors que, par suite de son état irritable, les moindres contingences, toujours alliées plus ou moins à l'image de Marcel suivant la loi des idées fixes, la transportaient de colère, de désespoir ou de joie?

Comment tant de causes d'illusion réunies n'eussent-elles pas achevé de la duper? Il est si facile d'égarer la conscience des femmes : elles ne demandent que cela. Ainsi que naguère chez Marcel Dehaynin, la conscience était toujours en éveil chez Suzanne depuis le début du travail; mais ce n'était plus cette curiosité froide et scientifique de l'homme, c'était la curiosité partiale de la femme, plus ardente et plus partiale aussi à l'âge où la conscience est à l'affût de sensations nouvelles, c'était la mauvaise foi, la tricherie, la dissimulation de tout ce qui va contre les préjugés auxquels on tient, le grossissement de tout ce qui les confirme, une insensibilité extraordinaire aux valeurs relatives des impressions. Et de la sorte l'observateur intime, au lieu de démasquer les supercheries de l'illusionnisme, devenait un agent nouveau d'illusion, auquel nulle action contraire ne pouvait être

opposée, et qui emportait la victoire définitive sans lutte.

Parvenue au même période que Marcel lorsqu'une émotion hallucinatoire allait compléter enfin son illusion d'aimer, devait-elle comme lui se débattre indéfiniment parmi les contradictions et les ambiguïtés intellectuelles, parmi les souffrances organiques d'un amour de tête sans issue? Non, puisque le sexe de son âme était féminin, puisqu'elle ne pouvait suivre, fidèlement et sans dévier, l'évolution d'un sentiment unique jusqu'au terme de son développement.

Dès qu'elle crut aimer, elle eut l'intuition que Marcel ne l'aimait pas. Aussitôt, les antinomies de l'amour de tête, l'anxiété du vide qu'il lui laissait, la fausse faim du cœur, tout fut oublié. Elle s'était dit : « L'aimerais-je? » Elle ne se répondit même point : « Je l'aime. » Cela fut implicite ; il n'y avait plus à revenir là-dessus. Mais elle fut distraite de ce jugement : « Je l'aime » par cet autre : « Il ne m'aime plus. » Elle n'en fut point d'abord très violemment affectée : elle n'eut pour l'instant que des sentiments tout féminins et très puérils : de l'orgueil froissé, la honte d'avoir fait une bêtise, l'ambition de reconquérir Marcel par amour-propre.

Elle se plaisait à croire, comme toutes les femmes, qu'elle avait dû mettre en jeu des facultés occultes, une seconde vue, pour recon-

naître que Marcel ne l'aimait point. Mais il n'était pas besoin de cette miraculeuse hypothèse, car la métamorphose de Marcel sautait aux yeux. Quelques jours écoulés loin de François avaient suffi pour que l'excitation cérébrale, due à l'influence de son ami, tombât; et le dilettantisme amoureux, qu'il se flattait de perpétuer grâce au refus de Suzanne, n'étant que la suprême manifestation de sa crise intellectuelle, était tombé du même coup. Ce n'était même plus par calcul, mais par acquit de conscience qu'il se disait encore de temps à autre : « Au fait, j'aime Suzanne. » Et il venait parfois dîner chez les Gaildraud, comme on retourne par convenance chez une ancienne maîtresse que l'on a quittée en bons termes.

Comme il ne se souciait guère de se mettre en frais avec Suzanne, il s'empressait de croire que la bonne politique lui ordonnait précisément de ne faire aucune attention à elle. Ce sans-gêne avait un heureux résultat, qu'il ne soupçonnait point : son antipathie contre Suzanne, qui avait coexisté avec l'amour de tête et qui lui avait survécu, peu à peu disparaissait.

Puis ce fut Suzanne qui fit des avances. Un jour Marcel arriva pour dîner un peu trop tôt. Il attendit, seul, dans la chambre de François qui n'était pas rentré. Suzanne vint. Après la surprise agaçante de cette venue, Marcel fut

hors de lui de la voir vive et causante comme il ne l'avait jamais vue; ensuite il se reprit, il fut, sans distraction et sans intimité, homme du monde. Le soir, à l'heure de partir, ils se quittèrent camarades : elle, enchantée comme d'une victoire, lui habitué à l'idée d'un mariage avec elle, qui serait un mariage sans passion, un mariage entre gens très bien élevés, faits pour causer ensemble beaucoup.

Alors sa fatuité lui enseigna que Suzanne revenait à lui, qu'il n'aurait guère, s'il voulait d'elle, qu'à mettre en jeu quelques banales coquetteries. Le projet d'une nouvelle lutte ne réveilla aucun des sentiments antérieurs, artificiels ou raffinés, mais seulement sa combativité de flirteur. Les hostilités furent engagées tout de suite dans le monde, où Marcel, n'évitant plus certaines maisons, rencontra de nouveau Suzanne à tout bout de champ. Dès la première escarmouche, il fut ébahi de l'effet énorme obtenu par les plus futiles malices : causer avec la première venue un peu trop, ou trop chaleureusement, s'inscrire au carnet de Suzanne pour une valse trop éloignée, ensuite laisser passer son tour, ces riens l'affolèrent visiblement.

En un mois, elle fut à bout. Son cœur se désorientait complètement; le développement de sa passion factice ne suivait plus aucune direction. Des sentiments fantaisistes et des idées incohérentes la traversaient comme dans un délire.

Elle voulait furieusement être coquette; l'instant d'après elle était chevaleresque, elle avait des pitiés si Marcel affectait la tristesse, des idées de sacrifice : elle ne souhaitait plus que l'amitié de Marcel, et elle le marierait avec la meilleure de ses amies. Et puis elle jurait que s'il lui faisait l'affront de se marier, elle se jetterait à sa tête, elle le séduirait, elle deviendrait sa maîtresse rien que pour se venger.

Mais elle n'avait plus la force de soutenir cette lutte. Elle désirait que Marcel lui fît une insulte assez grave pour qu'elle fût en droit de lui demander une explication. Lui, hésitait encore par scrupule d'artiste : ses premiers essais lui avaient révélé combien la jalousie de Suzanne était facile à exciter, et d'ailleurs il avait beau se creuser la tête, il ne pouvait rien imaginer de plus ingénieux; mais ce moyen vieux et vulgaire lui répugnait. Lorsqu'il se résigna enfin à l'employer plus vigoureusement, ce fut avec si peu de conviction qu'il s'amusa pour ainsi dire à ôter, par des exagérations ridicules, toute vraisemblance à sa feinte. Au nez de Suzanne, il attaqua, presque avec des façons de plaisanter, une femme d'allures suffisamment excentriques, mais d'une honnêteté notoire.

Il avait fait semblant de ne pas apercevoir Suzanne. Il ne lui dit bonjour que fort tard, en passant. Elle pressa la main qu'il lui tendait négligemment. Il comprit qu'il touchait au but.

Il eut un instant de faiblesse, et faillit quitter la partie par peur de la gagner; mais il se tança vertement et recommença le jeu qui lui réussissait trop bien. Il dansa trois fois avec cette même femme, la mena ensuite au buffet, la ramena devant la chaise de Suzanne qu'il surveillait, heureux de la voir pâlir et rougir, et ses traits se décomposer, mais très ennuyé aussi, et toujours, comme un maniaque, inquiété par son scrupule d'artiste, toujours estimant que c'était là un moyen bien usé, inélégant.

Mais à son insu la curiosité de l'effet produit corrigeait esthétiquement la banalité du moyen. Le sentiment obtenu chez Suzanne ne ressemblait guère à la jalousie courante. Par une de ses sautes habituelles à la psychologie des femmes, le procès imaginatif qui avait fait de Marcel, pour Suzanne, l'archétype même de l'amour, venait de reprendre au point juste où il s'était l'autre jour interrompu. L'impossibilité de ne pas être à lui, d'être à un autre, apparaissait de nouveau à la raison de la jeune fille, et quand elle voyait Marcel pris par une autre, elle n'était pas jalouse, elle n'éprouvait qu'un sentiment égoïste : la détresse de la femme abandonnée. Cette enfant de dix-huit ans, cette vierge, venait d'entendre avec terreur éclater dans sa poitrine le cri rauque et désespéré de la femme que nul n'aimera plus!

A l'improviste, Marcel Dehaynin se tourna vers elle. « Accordez-moi cette valse, » dit-il : cette prière était une impertinence de plus, car il ne pouvait espérer qu'elle fût libre à une heure si avancée du bal. Et, en effet, quelqu'un était là... « Pardon, je m'étais trompée, » dit-elle à l'importun d'une voix presque bourrue, et elle prit le bras de Marcel.

« Je vous remercie, » dit-il en souriant.

Elle ne répondit pas. Ils ne dansaient pas encore. Elle se pendait à son bras. Elle était satisfaite de le tenir, mais c'était sans plaisir ni émotion : ce fut même ce qui brusqua le dénouement, parce qu'elle sentit que sa résolution allait chanceler. Elle dit, en fronçant les sourcils : « Je voudrais vous parler.

— Mais vous n'osez pas, répondit-il d'une voix gaie.

— Non, dit-elle, je n'ose pas.

— Pensez-vous que je vous comprenne?

— Oui, » dit-elle fermement.

Mais aussitôt elle frissonna. « Reconduisez-moi à ma place, » murmura-t-elle. Dès qu'elle fut assise, elle reprit : « Vous viendrez demain. »

Et comme s'il leur avait semblé peu convenable de s'exprimer plus nettement, ils n'ajoutèrent pas un mot à ces phrases énigmatiques. Marcel fit une inclination de tête, comme pour quitter, après une valse, la première jeune fille venue, et Suzanne lui dit : « Merci, monsieur. »

Alors leurs yeux se rencontrèrent, ceux de Suzanne très noirs, chargés de rancune, ceux de Marcel toujours pâles, mais pétillants de vanité.

CHAPITRE II

Mais cette rancune de femme forcée, cette vanité d'homme du monde vainqueur, n'étaient point des sentiments durables.

Pour Suzanne, dès qu'elle eut dit à l'oreille de sa mère, avec une colère dans la voix : « Eh bien ! j'ai cédé... Je l'ai invité à venir dîner demain », elle fut apaisée par ce dernier effort. Son désespoir d'abandon n'avait plus de raison d'être et tombait avec sa rancune. Sa logique, seule offensée par le monstrueux assemblage de l'antipathie et des idées amoureuses sur une même tête, perdait tout prétexte de récrimination, puisque l'archétype d'amour était régulièrement devenu le fiancé. D'un coup et avec quatre mots elle avait éliminé de son amour de tête quelques-uns des éléments les plus originaux; mais ces éléments, bien que purement intellectuels, étaient justement ceux-là qui, grâce au sexe de son âme, devenaient pour Suzanne des causes d'émotions, ceux-là qui, animant son

Il eut un instant de faiblesse, et faillit quitter la partie par peur de la gagner; mais il se tança vertement et recommença le jeu qui lui réussissait trop bien. Il dansa trois fois avec cette même femme, la mena ensuite au buffet, la ramena devant la chaise de Suzanne qu'il surveillait, heureux de la voir pâlir et rougir, et ses traits se décomposer, mais très ennuyé aussi, et toujours, comme un maniaque, inquiété par son scrupule d'artiste, toujours estimant que c'était là un moyen bien usé, inélégant.

Mais à son insu la curiosité de l'effet produit corrigeait esthétiquement la banalité du moyen. Le sentiment obtenu chez Suzanne ne ressemblait guère à la jalousie courante. Par une de ses sautes habituelles à la psychologie des femmes, le procès imaginatif qui avait fait de Marcel, pour Suzanne, l'archétype même de l'amour, venait de reprendre au point juste où il s'était l'autre jour interrompu. L'impossibilité de ne pas être à lui, d'être à un autre, apparaissait de nouveau à la raison de la jeune fille, et quand elle voyait Marcel pris par une autre, elle n'était pas jalouse, elle n'éprouvait qu'un sentiment égoïste : la détresse de la femme abandonnée. Cette enfant de dix-huit ans, cette vierge, venait d'entendre avec terreur éclater dans sa poitrine le cri rauque et désespéré de la femme que nul n'aimera plus!

A l'improviste, Marcel Dehaynin se tourna vers elle. « Accordez-moi cette valse, » dit-il : cette prière était une impertinence de plus, car il ne pouvait espérer qu'elle fût libre à une heure si avancée du bal. Et, en effet, quelqu'un était là... « Pardon, je m'étais trompée, » dit-elle à l'importun d'une voix presque bourrue, et elle prit le bras de Marcel.

« Je vous remercie, » dit-il en souriant.

Elle ne répondit pas. Ils ne dansaient pas encore. Elle se pendait à son bras. Elle était satisfaite de le tenir, mais c'était sans plaisir ni émotion : ce fut même ce qui brusqua le dénouement, parce qu'elle sentit que sa résolution allait chanceler. Elle dit, en fronçant les sourcils : « Je voudrais vous parler.

— Mais vous n'osez pas, répondit-il d'une voix gaie.

— Non, dit-elle, je n'ose pas.

— Pensez-vous que je vous comprenne?

— Oui, » dit-elle fermement.

Mais aussitôt elle frissonna. « Reconduisez-moi à ma place, » murmura-t-elle. Dès qu'elle fut assise, elle reprit : « Vous viendrez demain. »

Et comme s'il leur avait semblé peu convenable de s'exprimer plus nettement, ils n'ajoutèrent pas un mot à ces phrases énigmatiques. Marcel fit une inclination de tête, comme pour quitter, après une valse, la première jeune fille venue, et Suzanne lui dit : « Merci, monsieur. »

CHAPITRE III

Marcel, au contraire, dès la rue, reprit la série des impressions consécutives aux dramatiques surprises de cette scène; mais son trouble d'abord fut si violent que, de la place des Pyramides à Saint-Augustin, sa conscience n'y put voir clair en elle-même. Ce qui surtout la désorientait, c'était l'absence de toute représentation figurée. Momentanément réduite à une sorte de psychologie végétative, l'âme de Marcel se définissait toute par la permanence d'un état vague, plutôt heureux, mais gâté par de l'agitation et de la fièvre. Le soupçon intermittent y était aussi mêlé que, si l'observateur intime avait voulu s'en donner la peine, il aurait pu faire à ce bonheur brut d'embarrassantes chicanes.

Il les formula enfin, ces chicanes, lorsque l'inaction du lit imposa l'examen de conscience à Marcel, lorsque, prévoyant l'insomnie, il comprit qu'il allait falloir trouver à son cerveau, pour de

longues heures, de l'occupation et de l'amusement; et ces chicanes se réduisaient à ceci : l'être de réflexion et d'analyse, l'être d'intellectualité pure qui était une partie du moi de Marcel Dehaynin, n'était guère flatté de sentir le cœur prêt encore à lui susciter des troubles et à lui donner de l'ouvrage. Surmené par plusieurs mois de passion factice, de comédie amoureuse et de scepticisme souriant, il avait fini par se reposer, d'abord dans la réalité pratique, et, depuis quelques semaines, dans une bonne sensualité. Il se refusait donc absolument à toute expérience nouvelle : il en avait assez. Et il faisait appel à toutes les paresses, à toutes les lâchetés du sujet.

Mais il y avait, dans le théâtre de cette âme, un autre personnage : le sentimental vrai, au glorieux et inoubliable passé. Celui-là aussi était las de sa longue inutilité, repu d'artificiel. Et celui-là tressaillait d'une espérance que par timidité seule il n'osait pas s'avouer : car il ne s'y était pas trompé, car il n'y avait pas à dire, cette fois le cœur s'était mis de la partie, une émotion réelle l'avait fait battre.

Si la raison, qui parfois chez Marcel avait le verbe si haut, n'eût point observé alors une discrétion bien inattendue, elle eût coupé court à toute espérance par cette indiscutable remarque : « Ce qui ressort de tout ceci, c'est que non seulement je n'aime pas Suzanne, mais

qu'elle ne m'aime pas davantage, et nous nous marions dans trois jours! » Chose curieuse, le personnage intellectuel qui avait bien su formuler des réserves subtiles au nom du dilettantisme découragé, ne s'avisa pas de cette élémentaire déduction. Marcel ne voulut voir qu'un effet d'harmonie dans l'identité de ses propres souffrances avec celles qu'il avait devinées chez Suzanne; et sans comprendre que cette identité même était une menace de plus pour l'avenir, il s'abandonna aux sentiments inespérés de joie sympathique et de plénitude que cette harmonie lui procurait enfin.

Certes, sa conversation avec Mlle Gaildraud ne pouvait manquer de lui rappeler les tortures qu'il avait lui-même trop longtemps subies; mais elle les lui rappelait d'une façon tout idéologique et sans lui en infliger la douloureuse répétition; elle les lui rappelait uniquement pour lui inspirer à l'égard de Suzanne de la pitié attendrie. Plénitude, joie, sympathie, pitié, tendresse, tous les éléments d'une passion réelle: et si la synthèse de ces éléments divers se trouvait à l'improviste faite en lui, c'est qu'il venait de découvrir en sa fiancée comme en lui-même les misères et les mensonges de l'amour de tête!

Ce qui achevait de rendre ce nouveau sentiment valable pour Marcel, c'est que tout en ne perdant pas la qualité bien définie d'un sentiment, il répondait néanmoins à quelques-unes

de ses exigences cérébrales. Pour que l'impression de plénitude inopinément éprouvée fût efficace, il était urgent qu'elle conservât une certaine dose d'inconscience et de spontanéité ; mais l'ignorance totale où demeurait Marcel des motifs logiquement absurdes qui lui avaient procuré une telle plénitude, satisfaisait amplement à cette condition ; et, d'autre part, la conscience de l'impression elle-même était si admirablement nette, que les prétentions toujours jalouses de l'observateur et de l'analyste s'en trouvaient flattées. Bien plus, l'objet même de l'émotion ressentie, Suzanne, n'avait pu se révéler apte à un amour de tête sans que Marcel la jugeât douée de quelque cérébralité.

Cette opinion fut, du premier coup, inébranlable, si bien qu'elle n'eut pas seulement des effets immédiats, mais qu'elle s'inscrivit encore à la caisse d'épargne de l'amour futur. Marcel devait un jour, après le mariage, la retrouver, bien qu'elle ne fût applicable qu'à Suzanne jeune fille, et qu'elle perdît toute raison d'être une fois la métamorphose accomplie. D'autres inscriptions, déjà antérieurement faites à ce même livret de caisse d'épargne, étaient, pour ainsi dire, majorées : ainsi, la qualification d'énigmatique, déjà plusieurs fois attribuée à Suzanne, se trouvait confirmée par la peine qu'avait Marcel à démêler les origines de l'état d'âme où il la voyait, par l'inconcevabilité même de certains

caractères spéciaux de cet amour de tête, parfois très différent du sien propre, et qui l'avaient tout de suite frappé; par exemple, le transport de passion où un travail d'âme, qui consiste essentiellement dans le défaut de passion, peut jeter une femme, est chose à peu près inconcevable pour un homme. Mais comme, avec cela, Marcel avait senti fondre la muraille de glace qui se dressait jusqu'à ce jour entre Suzanne et lui, à la séduction inquiétante de l'énigme, sa fiancée ajoutait désormais le charme agaçant de l'énigme qu'on est sur le point de deviner.

Enfin, comme il estimait joli et naïf cet élan de confiance qu'elle avait eu vers lui, naïf mais original, très franc mais très retors de motifs sinon d'intentions, il remuait autour de Suzanne des idées de naturel, d'art primitif et aussi de byzantinisme, mais des idées peu arrêtées, d'une teinte grisaille, crépusculaire.

Au second plan s'indique un souvenir confus de l'ancien renanisme amoureux, à qui l'état présent se compare de lui-même et par une opération automatique de l'esprit. Le résultat de la comparaison est le sentiment d'un progrès accompli : car l'état présent apparaît plus réel, plus solide, et même, par éclairs, définitif. Simultanément à cette impression de solidité qui suggère des idées positives, certaines naïvetés égoïstes : ainsi Marcel ébauche le geste de se frotter les mains, parce qu'il ne se sent plus

isolé dans sa souffrance, et que, contrairement au proverbe, rien ne soulage celui qui souffre comme le mal d'autrui; surtout, au sens de Marcel Dehaynin, si autrui c'est Suzanne Gaildraud.

Une seule bizarrerie de sentiment inquiétait sérieusement Marcel : au lieu que l'émotion, cette fois reconnue sincère, exaltât son désir du prochain mariage, lui donnât des impatiences musculaires et nerveuses, à la pensée que d'ici à quelques jours il allait épouser celle qui l'avait ému, il voyait avec plus d'indifférence, avec plus d'appréhension encore, arriver la fatale date. Était-ce un avertissement de l'instinct? Devinait-il que l'harmonie de souffrances d'où son émotion précaire était née ne pouvait exister qu'entre lui et Suzanne vierge, et que le fait du mariage la briserait? Son flair du moins n'allait pas jusqu'à deviner que, par une coïncidence bien autrement dramatique, c'est à l'instant même où il s'apercevait de cette harmonie qu'elle était pour jamais rompue; car la transformation morale de Suzanne, désormais toute au mystère du sexe, datait de la même scène où elle avait trahi son amour de tête, et le sentiment sincère de Marcel avait cessé d'être viable au moment précis où il naissait.

Par bonheur, il ne soupçonna point cette amère plaisanterie de la destinée. Les derniers jours de ses fiançailles ne furent empoisonnés

par aucun doute. Il ne put guère s'entretenir avec Suzanne. Il lut bien dans ses yeux une préoccupation fixe; mais les interprétations qu'il pouvait en faire étaient si gratuites et si diverses qu'il ne s'y attacha point. Le voile ne lui tomba des yeux que le jour même du mariage civil.

Moyennant une aumône, ce mariage avait lieu, bien entendu, un jour où on ne marie pas, et à trois heures de l'après-midi. Marcel devait passer d'abord, pour quelques derniers arrangements, à l'hôtel d'Orsay, où il emménagerait le lendemain, et y rencontrer Suzanne et Mme Gaildraud, qui le prendraient dans leur voiture pour aller à la mairie.

Il partit de chez lui mal en train et de mauvaise humeur contre lui-même. Jamais il n'avait pu admettre que cette formalité lui causerait une émotion quelconque. Et voilà que ce matin, au milieu du déjeuner on ne sait pourquoi plus hâtif, il s'était senti pris à la gorge, en même temps qu'une voix intérieure obstinée lui criait: « C'est pour aujourd'hui », bien que l'homme du monde protestât : « Non, c'est pour demain. » Comme il ne put se dissimuler que cette émotion était sans originalité aucune, et strictement celle que n'importe qui eût éprouvée à sa place, il eut une désagréable impression de noce bourgeoise. Puis un autre scrupule lui vint : il se demanda si le comble de la banalité, ce n'était

pas justement ce mépris conventionnel de la cérémonie civile.

Il arriva fiévreux à l'hôtel d'Orsay, fatigué par la longue course à pied. Il stationna vis-à-vis sur le trottoir, moins pour examiner l'architecture que pour différer son entrée; car la façade à deux étages de trois fenêtres, où couraient de sèches moulures, une mesquine corniche, n'avait rien qui requît l'attention. Enfin, Marcel ouvrit la porte avec sa clef, qui déjà était accrochée à son trousseau, et ces signes d'être chez soi lui causèrent un inexplicable déplaisir.

Du vestibule, on voyait, à l'extrémité d'un large couloir, le parc. Une allée qui longeait le pavillon et qu'un berceau de marronniers terminait à l'un des bouts, était réservée à Marcel. Comme elle se trouvait en contre-bas du parc, elle était limitée, parallèlement à la maison, par un petit mur de soutènement que surmontait un parapet à balustres, sorte de balcon préparé pour de classiques et traditionnelles scènes d'amour. Marcel et Suzanne avaient encore le droit d'y monter; et les palissades qui, tout de suite derrière, séparaient ce jardinet du parc de la duchesse, étaient si basses et si dissimulées qu'elles ne troublaient même pas l'illusion d'avoir à soi seul ces vastes pelouses, ces fourrés, ces antiques arbres. Or cette illusion, inévitablement renouvelée en Marcel comme

chaque fois qu'il entrait là, s'accompagna d'une grave tristesse.

Ces impressions fâcheuses s'accusèrent plus encore lorsqu'il eut monté. Car il ne s'arrêta point d'abord au rez-de-chaussée, dans la salle à manger ni dans le salon; il marcha droit au boudoir du premier étage, qui attenait à la chambre; et, dès la porte, il fut saisi : cette pièce avait été, depuis la veille, transformée comme par un coup de baguette. Jusqu'à hier, le manque de rideaux, d'une draperie à la glace, lui enlevait toute apparence de pièce habitable. Vingt fois Marcel l'avait traversée sans y pressentir sa prochaine installation. Aujourd'hui, cela était prêt, subitement. Cela vous avait un air intime et chez-soi, et Marcel, par contraste, se refusait à se sentir chez lui.

Un instant ses pensées furent vagues, flottèrent. Alors il remarqua indifféremment que la porte de la chambre à coucher était ouverte, il fit cette observation puérile et sentencieuse : « Les domestiques sont tous les mêmes, ils ne peuvent pas s'accoutumer à fermer leurs portes. » Mais il prit garde enfin à un bruit qui venait par cette porte ouverte : la femme de chambre rangeait du linge dans les armoires. La loi d'association qui depuis des mois rivait à l'idée de Suzanne les images du collège, s'appliqua, et Marcel éprouva les sentiments d'un interne à qui on prépare son trousseau pour la rentrée du

lendemain. Un coup d'œil aux grands arbres raviva la tristesse de tout à l'heure, qui s'expliqua par une comparaison du parc avec les parcs de collège. L'anglomanie intervenant, Marcel Dehaynin songea aux belles campagnes d'Oxford, qu'il ne connaissait pas. Puis ce linge qu'on rangeait n'était pas à lui vraiment, c'est Mme Gaildraud qui l'avait acheté : l'impression première de collège se modifia, Marcel se vit à la veille d'entrer en pension chez des étrangers. Alors le déplaisir déjà senti quand il avait introduit sa clef dans la serrure, se répéta, expliqué par cette impression d'un chez-soi où il ne serait pas chez lui. Et l'idée de la cohabitation prochaine avec Suzanne surgissant enfin, l'ancienne muraille de glace apparut soudain reconstruite par enchantement, avec une désespérante, une définitive solidité.

Oh! si la jeune fille alors avait paru, et retrouvé son cri de l'autre soir, et mimé cette souffrance de l'amour de tête qui avait arraché à Marcel sa première émotion vraie! Mais tout à coup elle sortit de cette chambre où Marcel ne soupçonnait point qu'elle fût, et il entendit en même temps qu'on donnait des tapes au matelas, qu'on mettait des draps au lit pour la nuit de demain. Il comprit qu'elle avait fui la chambre, afin de ne pas voir ce lit qu'on faisait. Il eut l'intuition immédiate que rien ne subsistait plus en elle de ce qui la lui avait fait aimer quelques jours, et

qu'elle n'avait plus que de la peur et de la curiosité vulgaires : rien que cela, même pas de la pudeur, elle était trop distraite par l'idée fixe pour être gênée d'entendre ce bruit lui étant là, et c'est lui qui rougissait. Il alla fermer la porte. Il revint à elle. Leurs yeux se rencontrèrent. Tous deux eurent le cœur serré; mais, comme leurs souffrances ne se comprenaient plus, c'était une cause nouvelle d'antipathie.

Sans parler, Marcel la regardait. Elle était femme, en toilette de femme, avec un chapeau fermé. A la fin, pour justifier son trop long silence, pour faire croire à Suzanne et pour se persuader à lui-même que c'était l'émotion de l'irréparable qui venait de les étreindre tous les deux, il lui dit, après l'avoir baisée au front, il lui dit, de cette voix trop vibrante, un peu théâtrale, que l'on prend quand on a peur que la voix ne tombe, et quand, alors, on la force : « Eh bien! Suzanne, dans une heure... » Absente, elle murmura : « Oui. » Il reprit, d'une voix autre, plus vite : « Votre mère est en retard... Je vais voir... »

Il descendit; mais, au lieu d'aller guetter à la porte de la rue, il se promena dans l'allée unique du jardin. Il se répétait : « Pourquoi donc est-ce fini? » Et Suzanne restait seule, là-haut, en sa continuelle hypnose.

A la suite de cette scène discrète mais lamentable, le mariage civil parut à Marcel moins

indifférent encore que ce matin. L'absence de tous assistants, sauf les parents et les témoins, la nudité de la salle et cette pompe officielle, qui avait la propriété de réveiller en lui les images de sa vie militaire, par le souvenir des formalités légales qui précèdent un départ pour le régiment, l'aspect de supérieur en grade que revêtit dès lors le maire, l'impression de tribunal et de procédure judiciaire suggérée par la table au tapis vert taché d'encre, confirmée par la présence d'un greffier nasillard et par la lecture à haute voix des actes, tout ce que l'imagination prévenue de Marcel avait d'avance caricaturé, lui composa, au rebours de son attente, un spectacle imposant et terrible.

L'angoisse de la question et du oui sans appel lui sembla résumer, dans un frisson symbolique, le caractère d'implacabilité froide et de classique faux qui reste empreint à tout ce que la Révolution française a créé. D'où une courte digression de sa fantaisie vers l'art du premier Empire et l'évocation de Suzanne en quelques-unes de ses toilettes pastichées de cette époque.

Il fut rappelé brutalement à l'actualité par ce cri que proféra un garçon de bureau mal tenu : « Messieurs, c'est terminé. » Cette façon ridicule de chasser les gens fut le seul détail qui justifia une minute ses préjugés antérieurs contre la cérémonie civile. Du même coup s'agi-

tèrent en Marcel les questions puériles de costume que François avait la spécialité de soulever. François, lui, secouait très fort et avec une bonne cordialité la main de son ami, qui alors se rappela : « Ah! oui, on le félicitait maintenant, parce que c'était terminé. » Il regarda Suzanne, qui avait toujours l'idée fixe dans les yeux, mais dont le visage impassible ne trahissait aucune émotion. Pourtant sa physionomie n'était plus la même que tout à l'heure : ses traits durcis indiquaient la conscience de l'irrévocable et la fermeté d'une résolution prise; elle semblait moins effarouchée — plus farouche.

« Vous venez à la maison, Marcel? » interrogea Mme Gaildraud, et elle lui offrit une place dans sa voiture : elle ne soupçonna point qu'elle l'exaspérait. Puisque « c'était terminé », il pouvait bien, ne fût-ce que pour deux heures, se donner le plaisir de rentrer *chez lui*. Il prétexta des courses, monta dans le coupé de sa mère, et s'irrita de n'y pas être seul, rentra, erra dans sa chambre avec ennui, ressortit, flâna, se promena sur le boulevard, et arriva chez les Gaildraud à l'heure juste du dîner.

Aussitôt après la dernière bouchée, sur les instances de sa belle-mère, il se retira. La nuit était fraîche et capiteuse. Par gaminerie et pour se convaincre qu'il n'avait point aliéné encore sa liberté, Marcel ne rentra pas chez lui directement. Il prit la rue des Tuileries, suivit le quai,

puis traversa la place de la Concorde et se dirigea enfin vers la maison paternelle. L'idée d'y rentrer coucher comme un garçon et avec cela d'être un homme marié, ajoutait une qualification d'irréalité au souvenir de son mariage. Cette bizarre impression restituait à Suzanne, par une sorte de déduction sentimentale, sa virginité d'âme, et tous les pouvoirs dont le mariage impliquait l'abdication : de sorte que l'émotion vraie qu'elle avait provoquée avant-hier dans le cœur de Marcel put y renaître à l'improviste, bien qu'elle fût incompatible avec les faits accomplis.

En ces excellentes dispositions, l'idée qu'il habitait pour la dernière fois sa chambre d'enfant, qu'il dormait pour la dernière fois dans ce lit, ne lui crispa point les nerfs, et ne lui rendit point les pénibles sensations d'internat éprouvées cette après-midi à l'hôtel d'Orsay. Il eut tout au plus un joli attendrissement sans tristesse. Il fut lent à se coucher, flâna, passa en revue des babioles. Puis, avec une outrance qui était son défaut dans le dilettantisme, il s'exagéra beaucoup l'antinomie purement imaginative de sa situation de garçon marié. Il évoqua les représentations d'un mariage dix-huitième siècle, sans nulle intimité entre les époux.

Ces dernières images ne se conciliaient guère avec les sentiments de sympathie qui venaient de se réveiller dans son cœur. Mais il ne s'aper-

cevait point de cette incohérence, car ce n'étaient pas là des idées qui exigeassent un accord logique, c'étaient de simples impressions à qui suffisait une harmonie émotionnelle : or toutes s'accompagnaient bien de la même émotion, joie légère, gracieuse, un peu vague ; toutes produisaient bien sur la circulation des effets de même nature et qui pouvaient s'additionner. Elles procurèrent à Marcel une heureuse nuit, un sommeil calme, où rien ne subsista des sensations violentes et pénibles subies dans la journée, sauf un peu de latent malaise, comme d'une digestion bonne mais lente.

Malheureusement, dès le réveil, ce fut le charme fugitif de la soirée qui s'évanouit et les sensations atroces de l'après-midi qui ressurgirent. Mais elles ressurgirent curieusement compliquées : car en même temps qu'elles torturaient le cœur, la seule autorité des circonstances, par une sorte d'impersonnel mécanisme, imposait à Marcel, tantôt inconscient et tantôt révolté, la série obligatoire des états d'âme qui sont de mise un matin de mariage ; et il ne pouvait s'empêcher d'aller, de venir avec un empressement ému et timide, avec le visage radieux.

Irrité par cet afflux de sentiments d'occasion empruntés au domaine commun, par ce viol de son originalité, il eut la conscience honteuse qu'il allait être le héros d'une fête de famille

dont les attendrissements usuels font sourire les spectateurs indifférents.

Mais une loi de la raison veut que deux faits toujours observés connexes nous apparaissent désormais comme liés par un rapport universel et nécessaire : par suite, les cérémonies dont on n'est le héros qu'une fois, dont mille fois on fut le spectateur, nous apparaissent fatalement comme des spectacles, et il nous est impossible de concevoir que nous y remplissions un rôle. Marcel, qui appliquait d'instinct ce jugement à toute idée de mariage, fût-ce à l'idée du sien, mais que sollicitait en même temps la certitude de jouer dans celui-ci un rôle actif, se débattait obscurément parmi ces contradictions. Par intermittences, l'idée d'une comédie de salon survenait, et semblait apte, sans qu'il pût s'en expliquer le subterfuge, à résoudre l'antinomie.

La matinée fut courte, car il déjeuna de très bonne heure, dans sa chambre, sur un coin de table, où on lui servit à l'anglaise des œufs et du thé. Comme il déjeunait de même et à la même heure chaque fois qu'il assistait à un mariage, cette analogie nouvelle confirma son impression d'être aujourd'hui comme les précédentes fois un spectateur désintéressé. Enfin l'étranglement et les crampes d'estomac dont il souffrait ce matin ne pouvaient pas signifier davantage qu'aujourd'hui lui-même fût en jeu :

car il était sujet à des accidents pareils, même lorsqu'il s'agissait d'étrangers; son énervement se traduisait, l'heure venue, par une peur physique de la mariée dont il n'aimait point frôler la robe, et l'inévitable image des prochaines possessions, au lieu de troubler ses sens, les paralysait.

Suzanne, à qui enfin il pensa, lui parut d'abord encore plus lointaine, plus étrangère; la fiancée de cet autre, de cet inconnu au mariage de qui on allait assister, et dont Marcel n'enviait point les redoutables privilèges. Mais, dès que la pensée de Suzanne intervint, Marcel eut besoin de chasser toutes ces idées générales sur le mariage et de les remplacer par des tableaux d'une actualité particulière : ce fut une souffrance de plus, car il ne put satisfaire ce besoin, n'ayant pas vu, par suite de je ne sais quelle convention, la toilette de mariée de Suzanne.

Alors toute son irritation nerveuse se résuma en cette énigme de Suzanne vêtue de blanc, et redevenue ainsi plus insaisissable que jadis, au temps où il ne parvenait pas à dessiner dans sa mémoire l'image de la jeune fille qu'il prétendait aimer.

Si ses inquiétudes fussent restées diverses et complexes, les distractions du départ en auraient eu facilement raison : cette réduction à l'unité fut une malchance. Car il est relativement aisé

d'étouffer des préoccupations qui déjà se confondent et que leur multiplicité rend chacune moins intense; mais, dès que l'anxiété est une, les plus puissantes diversions n'aboutissent qu'à la transformer en un sourd malaise, qui signifie qu'elle persiste dans l'inconscient et qu'elle est prête à forcer de nouveau les portes de la conscience au premier prétexte.

Aux distractions inutiles du départ succédèrent les émotions banales de l'arrivée. Marcel frappa du doigt à la porte de la chambre où on habillait Suzanne, et, bien qu'elle eût auprès d'elle sa mère et d'autres personnes, c'est elle qui lui permit d'entrer. Et elle fut vis-à-vis de lui, debout, parmi son voile, pareille à la Suzanne d'autrefois pareillement enveloppée du tulle d'un brouillard, image de l'imagination, fantôme d'image insaisissable. Telle il l'avait prévue, telle il la voyait; mais, en dépit du préjugé qui aurait dû en escompter les effets, la surprise de la sensation actuelle restait foudroyante. Marcel était même si étonné de trouver intangible à ce point celle qui lui appartenait, qu'il eut une fugitive impression de comique en saisissant l'antithèse de cette intangibilité avec les choses que cette toilette, en somme, lui promettait pour ce soir.

Suzanne lui tendit sa main gantée sous le voile, que le coiffeur un instant souleva; et le toucher de cette main qui n'était pas nue fit plus

nettes, plus poignantes les précédentes sensations, puis provoqua un mélancolique souvenir de la scène dernière du pétrarquisme et du vers que Marcel alors avait murmuré :

O belle main qui me déchires le cœur!

Mais, comme ils s'étaient abordés l'un l'autre avec trop de froideur à cause de tous ces gens, l'instinct de ce qu'ils se devaient leur suggéra simultanément à tous les deux de compléter la banale poignée de main par un regard tendre et pénétrant.

Marcel Dehaynin eut aussitôt le rappel, avec un coup au cœur, de la brève scène muette, toute en regards et en gestes, qui avait précédé hier le mariage à la mairie; et recouvrant ces facultés de *mind reader*, qui plusieurs fois déjà s'étaient révélées en lui aux heures d'excessive irritation, il vit, de ce coup d'œil unique, jusqu'au fond de Suzanne.

Les pensées de la jeune femme lui semblèrent dépourvues de tout intérêt; il se les définit très bien en les comparant à certains des états d'âme par où il avait lui-même passé la veille et ce matin, et qu'il groupait sous cette commune dénomination : états d'âme de circonstance et à l'usage de tous, sans relativité aucune avec le tempérament individuel de celui qui les traverse. Et parmi ces pensées de Suzanne, il y en avait de puériles comme celle-ci : « Je vais être

madame »; il y en avait de religieuses, bien qu'elle eût depuis longtemps perdu toute croyance; il y avait le plaisir de la première robe à traîne, et certaines préoccupations d'étiquette et d'apparat : tout cela joli de naïveté vive dans un enveloppement de timidité, mais impersonnel. Il y avait aussi, latente sous toutes les autres émotions de tristesse ou de joie, l'idée fixe et fascinatrice du mystère : mais cette idée même ne présentait aucune modalité particulière qui fût déterminée par les caractères personnels de celle qui la pensait, ou par la personnalité de celui qui en était l'instigateur; elle restait abstraite et généralisée.

C'était d'ailleurs simplement pour s'amuser et pour employer à quelque chose sa faculté de *mind reader*, que Marcel avait pris la peine de dénombrer les pensées de Suzanne : car il n'en voulait retenir que cette impression commune de platitude, d'où il déduisait que Suzanne était « déchue de son originalité ».

Cette formule, immédiatement, le satisfit comme notablement lucide et adéquate. Mais il n'eut pas le loisir de la discuter : la mariée quittait sa chambre et il dut la suivre. On retourna au salon, où les parents des deux familles, qui figuraient dans le cortège, étaient réunis. Suzanne fut accueillie à son entrée par le murmure habituel. Ensuite ce fut le départ, voiture par voiture.

Mais cette hypothèse de déchéance avait requis trop impérieusement l'attention de Marcel pour céder, en cet instant même, à d'autres réflexions ou à d'autres images. Dans la voiture, et jusqu'à la porte de l'église, vis-à-vis de l'autel lointain, constellé, et pendant la marche lente du cortège au son des orgues, il sentit bouillonner dans sa tête les raisonnements et les idées qui lui expliqueraient cette déchéance de Suzanne : idées embryonnaires aspirant à être, n'attendant pour être qu'un instant de silence et d'intériorité.

Lorsque les orgues se turent et que les pieds des chaises ne grincèrent plus sur les dalles, comme le prêtre tardait à venir, Marcel voulut profiter de ce répit et se mit à réfléchir vite. L'idée de Suzanne déchue ressuscita d'abord, comme idée initiale de la série qui allait suivre. Elle occasionna un rappel des crispations qu'il avait souffertes, au jour déjà ancien de son premier entretien sérieux avec Suzanne, lorsque, par des paroles inopportunes, elle avait démenti les fausses légendes qu'un instinct de Marcel accréditait touchant ses aptitudes musicales et son intellectualité par alliance. Mais à cette crispation douloureuse succéda un rappel de la sympathie d'il y a trois jours : ce ne fut d'abord qu'une impression fugitivement restituée, puis cette impression s'érigea en idée pour les besoins de la recherche, et cette idée du sentiment

sur qui la curiosité de l'esprit s'exerçait, apparut cette fois escortée de l'idée de sa cause. Marcel comprit d'où résultait l'harmonie qui lui avait procuré une sincère émotion, la première et la seule. Un enchaînement rapide de jugements, avec ces indications en deux mots sans liaison grammaticale, mais suffisantes pour la raison qui a coutume de s'entendre elle-même, le conduisit à prononcer que l'amour de tête fréquent chez la jeune fille est à peu près impossible chez la femme; et l'idée d'une déchéance intellectuelle de la jeune fille à la femme se précisa. Sans élucider davantage cette idéologie trop abstruse, il en tira la conclusion étrange que celle qu'il allait posséder ne pouvait subir son amour sans cesser d'en être digne, et qu'il briserait son bonheur en y touchant.

Puis, troublé sans doute par les discours que le prêtre enfin venu lui adressait, et ne pouvant plus suivre que d'une conscience distraite la série intérieure de ses pensées, il glissa aux théories vagues. Avec une fâcheuse intransigeance de logique unilatérale, il déduisit de son cas particulier des conséquences effroyables, soupçonna l'impossibilité de toute passion normale et sincère au degré actuel du développement cérébral chez l'homme, proclama du moins l'impossibilité d'une harmonie intellectuelle entre le mâle et la femme qui s'est soumise à la loi du sexe, qui n'est plus la factice et compliquée

jeune fille; il insinua que la seule ressource pourrait être de s'en tenir au bonheur, édifié sur des pointes d'épingles, d'une passion artificielle, pareille à celle que naguère il avait su se ménager quelques mois.

Mais son attention fut détournée par le prêtre, qui murmurait des paroles canoniques sur la famille et sur le bonheur conjugal. Alors il reconnut avec un certain orgueil qu'en face de cette religion séculaire et immobile, il représentait l'infatigable évolution du cerveau et la modernité de l'intellectualisme. Soutenu par cet orgueil, il traversa sans faiblir le champ désolé de ses hypothèses. Il envisagea froidement l'avenir, sans autre émotion au cœur que la joie du problème résolu. On lui fit passer l'anneau symbolique au doigt de celle qui était sa femme, et il lui sembla que par un renversement du symbole, il signifiait ainsi l'irrémédiable divorce.

Mais son dilettantisme, qu'il avait plusieurs fois invoqué au cours de ce monologue tumultueux, se réveillait, s'appliquait à tout cet appareil de religion; une religiosité d'amateur envahissait Marcel. Aussi bien, il était las de faire effort pour ne pas voir, pour ne pas entendre et pour se soustraire à l'ambiance : il s'y abandonna enfin. Les orgues eurent sur ses nerfs les habituels effets. Il subit de nouveau les états d'âme de circonstance où sa personnalité n'in-

tervenait pour rien : il souriait, mais il ne les subissait point sans plaisir. Et il s'exaltait doucement : « O vieilles orgues, ô orgues surannées, qui donc l'eût deviné que votre voix s'approprierait un jour à la consolation de ceux qui n'obtiendront pas le bonheur parce qu'ils ne sont pas pauvres d'esprit, et qui ne posséderont ni le ciel ni la terre parce que leur cœur n'est pas simple ? »

Et l'allégresse montait en lui. Lorsque la cérémonie fut achevée, le décor changea, mais Marcel ne ressaisit pas son indépendance et demeura soumis aux actions ambiantes : ce fut avec l'étourdissement d'un interminable défilé, avec les accolades, les poignées de main et les compliments, l'induction d'une foule et la contagion fatale de sa joie.

Puis les mariés furent seuls dans leur coupé. Ils restèrent muets trop longtemps. Suzanne, toujours toute à l'idée fixe et en proie aux impressions de tout le monde, était pour ainsi dire absente de sa personnalité, qu'elle avait dépouillée pour revêtir une sorte de personnalité d'uniforme. Cependant cette absence de soi-même était devenue consciente, et pareille au rêve que l'on fait souvent de n'être plus soi, d'être un autre ; par suite de lointaines analogies entre cet état et celui de l'amour de tête, où le travail automatique du cerveau et la résistance du cœur engendrent des illusions de dé-

doublement, la souffrance de l'amour de tête était légèrement rappelée et mettait au moins un peu d'assaisonnement original dans les impressions quelconques de Suzanne.

Enfin, Marcel rompit le silence par une remarque sur la toilette de sa femme. Ramenés ainsi aux réalités positives, ils se citèrent, dans un entretien correct, plusieurs détails de la cérémonie, qui pourtant ne les avaient frappés ni l'un ni l'autre, et qu'ils s'étonnaient de retrouver si nets en leur mémoire.

A la maison, le défilé de la sacristie recommença. Suzanne rayonnait sans effort. Marcel, tout à coup, sentit la fatigue d'être debout et immobile; mais il réfléchit qu'après le départ de ces gens, il resterait seul avec Suzanne, et il souhaita que la cohue des visiteurs fût énorme. Lorsque l'on ne défila plus dans le salon, comme si un instinct peureux l'avertissait de rester sous la garde de la foule, il se perdit dans la salle à manger, où il y avait presse devant le buffet. Il n'essaya point de s'en approcher. Il tomba assis, les jambes cassées. « Mon cher, dit-il à un de ses amis, le premier venu, je suis claqué. » Cette sensation d'épouvantable fatigue était la seule qui bourdonnât dans la chambre vide de son cerveau.

Il n'avait même plus la notion du temps, et il faillit s'écrier : « Déjà! » quand M[me] Gaildraud lui dit à l'oreille : « Elle est prête, partez. » Il

s'aperçut alors que l'appartement était désert, toutes les portes ouvertes à deux vantaux. Suzanne, qui avait disparu sans qu'il y prît garde, revint en tenue de ville. « Partez, partez, » dit Mme Gaildraud brusquement. François secouait les mains de Marcel. Et puis ils furent dans l'escalier, seuls.

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

Le bruit que fit en se fermant la porte du palier, suggérait à Marcel, en qui l'instinct des délimitations exactes se réveilla, l'idée d'un commencement. La même perception inspirait à Suzanne la même pensée. Partagée entre la fascination de l'inconnu, l'impatience curieuse et la peur, ce qui commençait pour elle, c'était une sorte d'agonie préliminaire, comme celle d'un chrétien fervent, qui, à l'article de la mort, tremble devant le grand peut-être, malgré l'enthousiasme de ses espérances et la sécurité de sa foi. L'assimilation était même si complète sous l'influence des images religieuses que la cérémonie du matin avait évoquées, que Suzanne entrevoyait, au bout de cette agonie, une tremblotante espérance de félicité, petite lueur sur

qui soufflait le vent d'une terreur folle. Mais en un clin d'œil, toutes ces variétés de sentiments furent submergées par le désespoir d'avoir quitté sa mère, son frère. Elle-même, naïvement, s'en étonna : elle ne soupçonnait point les discrètes ardeurs de ces affections naturelles et continues, et comme le murmure d'une familière chute d'eau qu'on n'entend que par le contraste d'un silence accidentel, il fallait, pour les lui révéler, l'accident d'une brisure.

Elle descendait vite, et ses pas étaient saccadés comme des sanglots. Marcel se hâtait derrière, énervé par le ridicule de cette poursuite, mais préférant que Suzanne fût un peu loin en avant et qu'elle ne se tournât pas pour le surveiller : préoccupé par cette rengaine dont on assomme les jeunes mariés, à savoir que leurs moindres gaucheries seront notées par la femme avec malice, et qu'ils peuvent d'un geste compromettre tout leur bonheur à venir ; d'autant plus inquiet qu'il sentait sa tête se perdre, et la direction de soi-même lui échapper déjà.

Puis — oh ! il était interminable cet escalier, interminable, cette descente muette — irrité de plus en plus par cette fuite et cette poursuite, à la fin il se révolta : de quel droit, par quelle sotte prévention contre la prétendue rudesse d'épiderme du mâle, épargne-t-on aux femmes les bons conseils que l'on prodigue aux hommes? Est-ce qu'elles ne courent pas le même danger

de tuer l'amour par une inconsciente maladresse, et de faire à un cœur, avec leurs coups d'ongle étourdis, une blessure qui ne se cicatrisera jamais? Une voix lui prêcha l'indulgence, lui rappela en bloc les circonstances atténuantes de la femme, de la vierge; mais son cœur ne voulut pas avoir pitié; et il fut horriblement froissé lorsque Suzanne, trouvant la porte du vestibule et la portière du coupé ouvertes, ne fit pas halte pour l'attendre, ne se ralentit même pas, et passa devant lui, toujours raide, sans une parole ni un signe d'excuse.

La voiture partit. Ils soupirèrent tous les deux, avec la même pensée : c'était un deuxième tableau qui commençait.

L'attention de Marcel se tendit vers Suzanne, avec une lucidité hostile. Il ne put rien lire sur ce visage pétrifié. Seulement, comme elle était contre lui, des courants nerveux s'établissaient entre elle et lui : et c'est pour cela peut-être qu'il eut comme elle à l'improviste la pensée de la mère et du frère délaissés. Il se figura Mme Gaildraud en larmes et François qui la consolait, qui peut-être pleurait aussi. Cette dernière image, en désaccord avec l'opinion qu'il avait de son ami, le choqua. Puis il assista par l'imagination à leur triste dîner. Et aussitôt il se représenta, sous les mêmes couleurs, le dîner que lui-même allait faire, en tête-à-tête avec Suzanne, dans une demi-clarté, ou à la

lumière crue et inutile du gaz, les jours, à cette époque, n'étant plus assez courts et pas encore assez longs pour que l'on pût aisément renoncer ou se résigner à l'éclairage.

Il songea aux mélancolies de ces tombées de nuit, puis aux influences funestes de ces mélancolies : au fait, il fallait éviter de telles impressions, pour Suzanne. Marcel eut alors contre elle la rancune que l'on a contre un gêneur : car il se mit justement à aimer les crépuscules, par esprit de contradiction. Puis l'idée surgit que ce dîner était un épisode important, et qui déciderait des premières familiarités. Il fallait donc tout calculer. Marcel, méthodiquement, saisit la main de sa femme. Il murmura d'une voix chaude et sourde : « Suzanne... » Elle cessa de penser à sa mère, fut rappelée, avec un tressaillement, à l'actualité, eut l'instinct de retirer sa main, et la volonté de ne pas la retirer. Marcel devina les phases de ce bref débat aux frissons de cette main qu'il tenait. Bien que cette soumission voulue fût en harmonie avec sa propre galanterie voulue, l'absence de toute spontanéité chez Suzanne le froissa, et d'autant plus qu'elle lui faisait mieux sentir l'absence de toute spontanéité chez lui-même. Ils ne se parlèrent plus, mais ils restèrent jusque chez eux les mains unies. Leur attitude conventionnelle les réduisit aux impressions de circonstance : l'idée fixe, écartée depuis quelques

instants, reprit possession de Suzanne. Les émotions d'un jeune marié s'imposèrent à Marcel, mais confuses et obscurcies, la conscience dédaignant de porter ses lumières parmi de si négligeables banalités : il la soupçonnait d'ailleurs de n'invoquer ce prétexte que par nonchalance ou lassitude. Et par un tel soupçon, ainsi que par la honte secrète qu'il éprouvait à se sentir intellectuellement si vulgaire, son tempérament individuel se révélait encore.

Enfin on arriva. Marcel sauta de la voiture et offrit sa main à Suzanne, qui s'y appuya avec abandon. Cette familiarité inattendue le bouleversa, et il put ouvrir la porte avec sa clef sans retrouver la pénible sensation d'hier. Mais une colère le prit dans l'escalier, où Suzanne partit encore devant, raide et fuyante, et sans prendre garde à lui. Alors sa trop fidèle mémoire lui rappela cette sensation d'hier, et profita de son hostilité contre lui-même pour lui faire une sorte de crime de ne pas l'avoir éprouvée aujourd'hui. Mais l'idée qu'il rentrait chez lui suffit pour réveiller celle de l'inquiétant dîner avec l'impression d'un danger immédiat, parce qu'il avait coutume, étant garçon, de ne rentrer chez ses parents qu'à l'heure juste des repas. Il se rendit compte de cette association, mais il se demanda si ces images de mangeaille ne lui venaient pas aussi d'une douleur qu'il sentait au pylore et qui se traduisait par une

crainte de n'avoir pas faim. Puis il s'aperçut que cette douleur au pylore était ancienne déjà, et qu'elle avait continué durant tout le trajet en voiture. Ah! çà, que faisait donc alors sa conscience qu'elle ne l'avait pas observée? Et voilà que, ses yeux étant dessillés par cette première découverte, il retrouvait à présent des états d'âme notables, qui alors lui avaient échappé : ainsi une permanente et angoisseuse impression d'incohérence, tant qu'il avait tenu contre lui et à sa merci dans la voiture fermée, cette jeune fille, qu'il désirait moins que s'il eût fait le plus raisonnable des mariages de raison; ainsi l'impression de s'efféminer, parce qu'il avait, autant que cette vierge, l'idée fixe de l'acte prochain, parce qu'il en avait, plus qu'elle peut être, la peur.

A cette remarque son cœur s'émut; car une harmonie analogue à celle de l'autre soir, qui avait provoqué la première émotion vraie, était pressentie. Mais ce pressentiment remua ses récentes théories de la déchéance intellectuelle d'une jeune fille qui devient femme, et lui inspira un dédain de Suzanne d'autant plus âpre qu'il se vit sur le point lui-même de mériter un pareil dédain. Il lui parut que déjà « elle déteignait sur lui » et qu'il allait avoir à protéger contre elle sa précieuse originalité. Elle disparut au même instant dans la chambre et l'abandonna dans le boudoir sans lui dire un mot. Une colère

acheva l'émotion déjà compromise. Cela était ridicule, à la fin... Mais elle reparut, sans chapeau et sans manteau, moins contrainte. Elle s'installa dans un fauteuil avec une placidité, avec je ne sais quelle impertinence, avec l'air de lui dire : « Ce n'est pas à moi de commencer, n'est-ce pas? Vous, vous savez votre rôle, et je n'ai aucune idée du mien. » Il eut le sang fouetté : « Mais elle est exquise! » Il sourit. Il pensa, comme ce matin, aux comédies de salon. Il poussa, d'un geste scénique, une chaise près du fauteuil où Suzanne était assise. Il songeait : « Nous nous entendrons fort bien. » Malheureusement, tout se rapportait pour lui à la question des actes matériels prochains ; et partant, même des sensations aussi vivement savoureuses que celles-ci demeuraient sans conséquence pour le pur sentiment, sans action aucune sur le cœur.

A peine posé près d'elle, Marcel dit : « Ne désirez-vous pas faire un tour de jardin?... Voulez-vous inaugurer notre jardin, Suzanne?...

— Mais... nous sommes bien ici, » dit-elle avec une gaieté timide et forcée. Elle ajouta, nerveuse : « Je suis très fatiguée. »

Il comprit qu'elle avait peur du jardin et il en eut peur comme elle. Ses impressions d'internat se répétèrent. Elles ressemblaient de trop près à celles qui attristaient Suzanne pour que Marcel ne subît point l'influence de cette nouvelle harmonie; mais il lui sembla que de tels accords,

qui avaient pu naguère être utiles, et dont les effets se réservaient peut-être pour l'avenir, perdaient à présent, tant que la glace ne serait pas rompue, toute leur efficacité. Il importait peu que leurs âmes fussent identiques, puisqu'elles ne communiquaient pas entre elles. En attendant, comme le sentiment d'une sympathie voulait naître chez Marcel et n'y réussissait point, cette peine, comparable à celle du cœur qui fait de vaines tentatives pour être ému, ressuscita par analogie la souffrance organique de l'amour de tête, et Marcel en supporta les crampes et les vertiges en même temps que cette mélancolie horrible d'être dépaysé ici comme un nouveau dans un collége.

Quelque temps il se divertit de ses tortures, par les efforts d'imagination qu'il fit pour trouver quelque chose à dire, et par la lutte qu'il dut soutenir avec lui-même avant de se décider à parler. Il procéda par interrogations : « Êtes-vous heureuse?... Ne regrettez-vous rien?... » Elle répondait vaguement, après des pauses, et quelquefois d'un seul mot pour plusieurs questions diverses. « M'aimez-vous? » Pouvait-elle répondre autre chose que oui? Savait-elle si, oui ou non, elle l'aimait? Leur dialogue était imposé par les circonstances aussi bien que leurs émotions, et par suite devenait pour eux une cause encore d'émotions uniquement occasionnelles. Celles-ci affectaient Marcel tour à tour suivant



deux modes opposés : tantôt il les éprouvait réellement, mais résumées en une certaine douceur triste de mélancolie ; tantôt celles qui étaient trop précisément des battements du cœur et des détentes nerveuses, lui étaient seulement présentées à l'imagination comme intelligibles mais irréalisables, comme celles qu'il aurait dû ressentir mais qu'il ne ressentait point. De sorte que, tantôt son cœur entrait fiévreusement en action, mais avec la conscience humiliante de ne point agir par ses volontés particulières et d'être agi par les circonstances, tantôt c'était l'impuissance et la paralysie, avec une espèce de supplice de Tantale.

Lorsque le jour décidément tomba, la conscience de Marcel s'appropria aux ambiguïtés du crépuscule, et cette distinction fut moins tranchée. Imaginait-il, avec le désespoir de ne les point goûter, les séductions de cette heure mystérieuse et ses voluptés de demi-teinte, ou savourait-il en effet des jouissances imperceptibles qui ne devaient qu'à leur atténuation exquise et à l'évanouissement de toute lumière leur charme d'irréalité ? La vie universelle était engourdie autour d'eux. Tout s'éteignait, les bourdonnements comme les vibrations, et leurs voix aussi s'étaient tues. Très peu de mouvement suffisait pour exister encore : toutes les énergies disponibles de Marcel étaient employées, simplement parce qu'il avait un bras passé à la taille de

Suzanne et qu'il sentait la tiédeur de sa chair d'une façon continue.

On frappa. Ils ne tressautèrent qu'un instant après, comme si les impressions étaient plus lentement transmises au cerveau, ainsi que dans le sommeil. Marcel, brusquement, s'écarta et dit d'une voix claire : « Entrez ! » De l'effort qu'il fit pour articuler ce mot, ses yeux se piquèrent. Il s'aperçut qu'il avait envie de pleurer. Alors son agitation fut prodigieuse; une vague unique de frisson, une espèce de mascaret remonta tout son corps, depuis l'extrémité des membres jusqu'à la gorge qui étrangla. Et une voix cria en lui comme Hamlet : « Des lumières! Des lumières! Des lumières ! »

La femme de chambre, silhouette éclaircie de quelques blancheurs de linge dans le trou d'ombre de la porte ouverte, parla, demanda à quelle heure Monsieur et Madame désiraient que le dîner fût servi.

« Mais, tout de suite, n'est-ce pas, Suzanne ? dit Marcel.

— Si vous voulez... Quelle heure est-il ? »

Il répondit, sans aucune hésitation : « Sept heures et demie. » Le sens de la durée était chez lui d'une extraordinaire justesse : car la demie sonna au même instant.

Il y eut encore à descendre l'escalier, Suzanne prit les devants; mais Marcel la rejoignit, d'autorité, et sans positivement lui saisir le bras,



lui posa sa main sur l'avant-bras. Ensuite ils furent perdus dans la salle à manger, assis côte à côte, au bout de la table trop grande, ayant en face d'eux une véranda, dont les vitres permettaient la trop brutale et déplaisante comparaison des plantes au gaz de l'appartement, et des grands arbres extérieurs noyés de nuit.

Ce contraste fit à Marcel l'effet d'une allégorie qu'il s'appliqua. Il lui sembla que sa conscience, artificiellement ragaillardie par le gaz, entrevoyait à travers des vitres brouillées les régions nocturnes de son âme où un drame obscur se déroulait.

Il était congestionné par cette lumière subite, comme par le saisissement et la réaction d'une chaleur de pièce trop chaude après une longue course dans le froid. Il s'était assis à table sans appétit; mais dès les premières cuillerées de potage, il fut pris d'une fringale de souper. Suzanne refusa des hors-d'œuvre. « Vous n'avez pas faim? dit-il, consterné.

— Guère. » Et elle s'excusa d'un sourire. Mais elle toucha au plat d'entrée, visiblement sans goût, par crainte de lui déplaire. Cette marque de soumission toucha Marcel à tel point qu'il en eut l'appétit subitement coupé. Tous deux convinrent alors qu'on pourrait se dispenser de servir le dernier plat, et après quelques friandises, un peu familiarisés quand même par ce repas pris en commun, ils remontèrent, lents,

nonchalants, avec des balancements où leurs vêtements se frôlaient.

En haut, dans le boudoir, ils retrouvèrent la nuit. On avait oublié d'allumer une lampe. Marcel fit un geste d'humeur qui ne put échapper à Suzanne. Elle murmura : « Oh ! » simplement, et il fut calme, un peu gêné. Il ferma la porte. Il enveloppa Suzanne de ses bras et la baisa au front longuement. Elle tressaillit, elle se crispa, puis elle n'eut plus aucune force et elle pesa aux bras qui la soutenaient. Des larmes montèrent aux yeux de Marcel. Il crut qu'il allait aimer. Mais ce qui s'abattit sur lui comme sur elle, ce fut une immense tristesse et une immense résignation.

Après longtemps — car il la tenait toujours, elle n'osait pas prendre la liberté de se dégager — après fort longtemps, Marcel sentit de furtifs désirs, qui à fleur de son épiderme agacé lui couraient comme des souffles tièdes. Alors il adressa la parole à Suzanne, et d'une voix posée, sans intonation de prière, il lui donna, comme aux enfants qui auraient la manie de se coucher tard, le paternel conseil de ne pas oublier que cette journée avait été pour elle pleine de fatigues. Tenait-elle bien à rester ici plus longtemps? Désirait-elle que l'on y apportât des lumières? Elle répondit : « Non » et se dégagea cette fois résolument, puis elle fit un pas vers la chambre. Neuf heures sonnaient. Elle s'arrêta comme

pour écouter. Marcel fut troublé : « Vous n'avez pas peur ? » dit-il. Elle répondit : « Non » âprement, et elle entra dans la chambre, poussa la porte.

Marcel eut de nouveau l'impression de commencement. Puis son cœur se mit à battre avec une violence telle que cette émotion, non comprise entre les degrés extrêmes de la douleur et de la joie, ne pouvait plus être rapportée ni à l'une ni à l'autre, et semblait qualifiée uniquement par son exceptionnelle quantité. Dans les grands troubles du cerveau, la conscience atteint quelquefois l'identité des pensées et des mouvements, en ce sens qu'elle n'est plus consciente que de bouillonnements et de vibrations : de même en cette révolution sentimentale, Marcel Dehaynin saisissait dans sa réalité ultime la passion qui n'est qu'une affection du cœur et des organes, en ce sens qu'il ne percevait que des crispations, des battements et des spasmes.

Tout à coup l'affolement du cœur amena un désordre circulatoire général, pénible surtout au visage, où le sang piquetait la peau par dedans comme avec des milliers d'épingles. En même temps la respiration manqua, la poitrine dut faire, pour se dilater, d'énormes efforts ; et il parut à Marcel qu'il était forcé de serrer les dents pour retenir des cris réflexes que lui eût arrachés la souffrance : car subitement l'émotion venait de se qualifier en atroce douleur. Bientôt

cette douleur, d'abord très rigoureusement circonscrite, et localisée dans les parties les plus indépendantes du sympathique, se transmettait aux centres nerveux supérieurs, remontait jusqu'aux parties nobles de l'encéphale : là s'agitaient ces larves d'idées métaphysiques enfantées par le besoin de vastes généralisations qui nous tourmente dans les grandes crises de la vie; idées très sévères, empreintes d'une religiosité vague, et sur lesquelles se reflétaient les grandes ombres du parc machinalement contemplé à travers la fenêtre close; idées d'une complète imprécision d'images, idées indescriptibles; idées appropriées à ce confus pessimisme, à ce désir vertigineux de l'anéantissement qui s'empare de nous aux heures proches des unions physiques, et qui est comme la protestation désespérée d'un démon de la contradiction que nous porterions en nous, contre la fécondité des possessions imminentes.

La métamorphose de son émotion en matière à pensée, procurait à Marcel une minute de calme physique. Il lui sembla que le silence des choses était entré en lui pour son apaisement, et il lui plut de constater que le silence partout était absolu. Puis retombant soudain du général au particulier, il remarqua spécialement le silence de la chambre nuptiale. Distraite un moment de son idée fixe par un réveil de la pudeur, Suzanne s'était dévêtue avec un soin presque



maniaque de ne faire aucun bruit. Elle venait à peine de se glisser dans le lit, où elle claquait des dents, et Marcel, qui véritablement avait ce soir une curieuse faculté de chronométrie inconsciente, sentit qu'il pouvait entrer à présent chez celle qui était sa femme.

Cette résolution prise, après un geste d'impatience, remit le cœur en branle, mais plus lentement. Puis les formalités prévues de l'entrée dans la chambre, le petit coup à la porte, resté sans réponse, la station obligée au bord du lit pour demander à Suzanne la permission de venir dormir auprès d'elle, tout cela le fit choir une fois encore dans la banalité, et la série des états d'âme de circonstance recommença. Marcel, entièrement libre d'esprit, se rappela qu'il ne fallait pas faire une faute : il était d'ailleurs, maintenant, sûr de lui ; il se sentait très habile joueur, avec des qualités de tact et de coup d'œil si extraordinaires qu'il ne pouvait les devoir qu'à une hyperesthésie de certains sens, due elle-même à l'excitation anormale de tout son système nerveux.

L'obscurité de la chambre, qui interdisait la vue de Suzanne, ayant supprimé le saisissement de voir Suzanne dans un lit, Marcel, que nulle nouveauté d'émotion ne frappait, ne put d'abord se persuader qu'il se passât, en cet instant même, quelque chose de nouveau entre elle et lui. Au second plan de la conscience

était rappelée par une analogie d'agacement la période ancienne où l'image de la jeune fille n'en finissait pas de se clicher dans la mémoire de Marcel.

Mais aussitôt qu'il risqua, pour la première fois ce soir, la moindre des caresses précédemment osées, l'intimité nouvelle du plus léger contact au bord de ce lit où il était assis toujours, lui fut si imprévue que la tête lui tourna : ce fut encore un battement de cœur d'une inouïe violence, et une surprise prodigieusement naïve, comme si jamais d'avance il ne s'était représenté cette suppression, un jour, de tout obstacle entre eux.

Il perdit sa lucidité, il oublia ses intentions de prudence. L'émotion ressentie était trop forte pour ne pas accaparer toutes les énergies du sujet, qui devint radicalement égoïste. C'est pour se faire plaisir à lui-même que Marcel fut aussitôt près de Suzanne. Son appareil sentimental avait jusqu'alors joué seul ; et malgré la témérité des caresses, aucun désir sensuel ne s'était combiné avec les émotions ; mais à peine eut-il effleuré la jeune fille que ses sens, plus rapides que ses désirs mêmes, s'égarèrent. Il s'immobilisa, il ferma les yeux dans une brève syncope.

Quand il reprit possession et conscience de lui-même, il lui sembla que le palais de son âme était agrandi et plus majestueux. Toute la

force nerveuse qu'il n'avait pu dépenser se transformait. Son cerveau disposait d'une énergie insolite. Il devenait apte aux grands efforts d'intelligence et de moralité, aux bontés surhumaines. Mais il refusait d'attribuer cette transfiguration, comme un simple fait naturel, à la loi d'équivalence des forces, et à cause de l'extase antécédente, il en donnait une espèce d'explication miraculeuse.

L'impossibilité de porter immédiatement les mains sur cette vierge, et la nécessité d'imposer à ses sens le supplice de la modération, lui suggérèrent une estime très haute à la fois de lui-même et de la vierge qu'il n'osait toucher. Une timidité voluptueusement chaste, un orgueil qui empruntait à la conscience de l'énergie refoulée certain caractère spécialement physique, évocateur des plastiques et athlétiques souvenirs de l'antiquité, un attendrissement triste qui exprimait toute la mysticité de la nuit, envahirent Marcel. Il lui sembla que ses émotions, au lieu de demeurer chacune cantonnées dans les organes qu'elles affectaient, se diffusaient par tout son corps, et qu'en particulier la virginité de Suzanne, triomphant même de son sexe brut, y suscitait, au lieu des ardeurs coutumières, une sensualité mélancolique.

L'excès même de son respect pour Suzanne fit qu'il eut honte d'être couché avec elle

comme avec une fille; et cette honte, grâce à l'injuste logique des sentiments, rejaillit sur Suzanne, qui en fut un instant dépréciée. Mais les trésors de bonté que recélait le cœur de Marcel étaient inépuisables. Il fut cette fois indulgent. Il voulut bien ne pas reprocher à Suzanne de s'être livrée à merci. Il songea que cet abandon était l'œuvre des traditions et non celle de sa volonté libre. Il se perdit en des idées générales sur le mariage, d'une invraisemblable inopportunité.

Tout à coup, avec je ne sais quoi de théâtral dans la soudaineté, Suzanne fut visible. Aucune lueur n'avait pénétré dans la chambre; mais les yeux s'habituaient sans doute à l'obscurité, et ceux de Marcel finissaient peut-être par obéir à l'intense volonté de voir qui les sollicitait. Sur l'oreiller de molles et mouvantes blancheurs la tête apparut très renversée, une fois encore différente d'elle-même, les traits régularisés par la chute symétrique des cheveux à droite et à gauche, et avec ses yeux fixes, avec ses lèvres amincies, offrant, grâce à l'impersonnalité des sentiments qui la dominaient, la physionomie typique d'une tête d'expression. Ce rappel de sa déchéance ne choqua Marcel qu'en passant. Il eut vers elle un grand élan de pitié. « Oh! Suzanne, dit-il, vous avez peur! » Et il lui fit de rassurantes promesses.

Elle ne pouvait qu'à demi les comprendre;

elle eut pourtant, assez nette, l'idée d'un sursis, et il lui sembla que la chose terrible et inconnue cessait d'être terrible, du moment qu'elle était différée. Puis, maintenant qu'elle avait mis à l'épreuve la délicatesse de Marcel, elle ne pouvait plus sérieusement avoir peur de lui, et, sans davantage préciser, elle se félicitait déjà d'être l'objet d'une faveur, d'une exception : Marcel lui apparaissait encore avec ce caractère d'être unique, que prend inévitablement pour une vierge l'homme à qui elle sacrifie sa virginité, par l'impossibilité matérielle, et surtout morale, où elle est, de concevoir un autre homme à qui elle fasse le même sacrifice.

Suzanne débordait de reconnaissance. Sa timidité en fut vaincue. Elle se rapprocha de Marcel : un instinct de femme l'avertissait qu'elle ne pouvait mieux lui témoigner sa reconnaissance qu'en s'abandonnant à sa fantaisie ; d'autres instincts l'y poussaient à son insu, et sa résignation, encore triste, était déjà voluptueuse, relevée aussi par la conscience morale de l'effort et du devoir qu'elle accomplissait.

Mais dès qu'elle se fut serrée contre lui, elle défaillit, elle ne se rendit plus compte de ce qui se passait, elle ne savait plus si Marcel était là contre elle, et il lui semblait plutôt que les sensations extraordinaires qui s'éveillaient en elle s'y éveillaient spontanément. Des ondes lentes parcouraient toute l'étendue de ses nerfs. Elle

était comme dans ce balancement qu'on rêve, la nuit qui suit une traversée. Puis, après beaucoup de temps, elle s'aperçut que, de nouveau, elle était allongée immobile, et que Marcel était de même allongé à côté d'elle et immobile; elle ne se rappelait rien, et elle ne savait même pas sentir qu'elle restait inassouvie.

Mais, si ce premier effleurement ne suffisait pas pour consommer la métamorphose physique de la jeune fille en femme, il exerça du moins sur les facultés de son esprit une influence immédiate et considérable. Suzanne, pour la première fois, eut une partielle conscience de la révolution intellectuelle et morale qui s'était inaugurée en elle du jour où l'idée fixe du mystère l'avait obsédée; mais, d'abord, ce ne fut pas à elle-même que, dans sa demi-lucidité, elle attribua cette transformation, ce fut aux objets de sa vision et de sa pensée. L'univers entier lui parut essentiellement et profondément modifié. Il en devait être ainsi, puisque nous voyons les choses à travers notre tempérament. Ceux qui sont de nature complexe en aperçoivent le détail et la complexité; les simples conçoivent la vie simple. Suzanne, qui était une jeune fille si composite et originale, venait de faire un premier acte de soumission à la loi égalitaire des sexes, et déjà la vie lui apparaissait moins pittoresque et moins accidentée.

Comme son observation, dans le cadre étroit

de cette nuit, ne pouvait se disperser parmi une grande variété d'objets, dans l'état vague qui suivit son éréthisme inapaisé elle ne se fit qu'une idée abstraite et très confuse de cette simplification de toutes choses. Puis, à mesure que, se ressaisissant elle-même, elle eut plus besoin de former des pensées nettes, cette espèce de catégorie nouvelle de son entendement s'appliqua, d'une façon de plus en plus rigoureuse, aux choses de sa situation présente.

Il lui sembla que l'inintelligible et le chimérique disparaissaient de sa vie; et c'était pour elle une joie neuve, une joie de femme : car les femmes, jusque dans la passion, sont étonnantes d'esprit positif et pratique, et elles ne doivent leur réputation usurpée d'idéalisme qu'à la continuelle prédominance, chez elles, de la logique du sentiment sur celle du cerveau.

Elle eut, plus précisément, l'impression d'être rentrée dans le cadre général : autre jouissance pour la femme, qui, avec son aperception très fine des complexités apparentes et superficielles, avec son intelligence nulle des complexités réelles et fondamentales, goûte parfois l'excentricité, mais a la haine instinctive de l'exception et de l'originalité vraie.

Enfin, outre ces impressions heureuses uniquement dues à la relative imperfection et au sexe de son âme, à ce que Marcel avait appelé sa déchéance intellectuelle, elle éprouvait une

autre joie qui n'en dépendait point, la joie de sentir obscurément qu'elle se complétait; ce qui est proprement la joie en elle-même, par définition.

Il se glissait alors en Suzanne un dédain souriant et malicieux de la jeune fille qu'elle était hier; car elle ne soupçonnait point combien, en un certain sens, cette jeune fille lui était supérieure, quelle exquise et moderne créature c'était. Même, son intelligence, une fois la métamorphose accomplie, ne pouvait plus rien concevoir aux choses de son passé : ainsi, les êtres qui se transforment, et qui d'une période à l'autre de leur vie passent d'un milieu dans un autre, ne sauraient plus trouver dans celui où leur existence antécédente avait rencontré son équilibre, aucune des conditions nécessaires à leur existence modifiée. Par suite de cette inconcevabilité, au lieu de se figurer qu'elle rêvait, comme il arrive fréquemment aux heures critiques ou accidentelles, il lui semblait que c'est jusqu'à ce soir qu'elle avait continuellement rêvé. Et elle retournait ainsi à son impression première d'être enfin retombée du chimérique dans le réel.

Puis, sa féminité récente s'accusa par un besoin de reporter sur *un autre* toutes ces pensées qui se rapportaient à elle-même trop exclusivement : elle avait déjà, ainsi que toutes les femmes, l'instinct de l'appareillement et du

partage, même lorsqu'il s'agissait de pures idées.

Cet autre fut nécessairement son mari, qui devint dès lors le pôle unique de toutes ses pensées ; mais elle n'y prit même pas garde, car il lui restait quelque souvenance du travail imaginatif qui naguère avait transfiguré à ses yeux Marcel Dehaynin en archétype de l'amour, et elle crut que ce travail venait tout simplement de reprendre. Quelle erreur ! Naguère, discernant par des analyses quelquefois viriles tous les éléments divers de cette véritable maladie qui l'affectait, elle souffrait du moins moralement, et quelquefois intellectuellement, des contradictions où elle se débattait entre l'antipathie sincère et l'illusion d'aimer ; naguère encore, elle avait le tact de reconnaître, lorsque Marcel l'attaquait dans sa sensualité, que son cœur ne vibrait pas à l'unisson : au lieu que ce soir, elle appliquait à toutes ces difficultés cette catégorie du simple qui désormais faisait le fonds même de son entendement, elle n'avait plus de l'amour qu'une vision syncrétique et vague, où la sensualité se confondait avec le sentiment et les émotions mêmes avec le travail imaginatif ; et si Marcel reprenait son rôle ancien d'aimé indispensable, de seul aimé possible et d'archétype de l'amour, bien que l'imagination ou la raison seules en fussent comme autrefois les causes, le cœur ne pouvait plus demeurer hostile ni même désintéressé.

Mais la transformation que Suzanne avait à subir se trouvait trop avancée déjà pour qu'un instinct de l'achever ne la tourmentât point. L'acte physique à peine encore soupçonné la préoccupa de nouveau, cette fois avec le désir inavoué que Marcel ne le différât plus. La peur se réveilla bien un peu, mais elle ne détermina qu'une résolution courageuse d'en finir. Et puis, Suzanne était impatiente de devenir une femme tout à fait.

C'est elle qui rompit le silence; et comme tout l'acquis artificiel de son éducation, qui appartenait plus spécialement à la jeune fille, se trouvait éliminé par le fait de son initiation rudimentaire, comme ses caractères de naturel et de sauvagerie s'exagéraient momentanément jusqu'à la suppression même de la pudeur qui en somme est toujours un sentiment conventionnel, ce fut avec une sorte de jolie obscénité mutine dans les mots qu'elle osa demander à Marcel ce qu'elle ignorait encore.

Depuis qu'il l'avait si délicieusement et si vainement tenue entre ses bras, Marcel, ainsi qu'elle-même, était resté immobile à la renverse. Une seconde fois le cerveau profitait des énergies accumulées par le désir, et demeurées inutiles, et qu'il était urgent de dépenser. Mais au lieu de les employer comme précédemment à la production des idées grandioses, sans doute influencé par l'ambiguïté excessive de l'état ner-

veux général, c'est à des subtilités et à des raffinements, c'est à des créations d'infiniment petits qu'il utilisait sa puissance d'emprunt.

Cette ambiguïté même de l'énervement, Marcel voulait se hâter d'en jouir afin de n'en pas souffrir. De parti pris il s'en détaillait les délices, affirmant que ces agaceries étaient savoureuses comme jadis celles du dilettantisme amoureux sans amour, de la religion amoureuse sans foi. Il rappelait ainsi l'amour de tête, qui faisait sa première apparition en cette nuit de noces, et qui ne pouvait plus d'ailleurs être évité après tous les efforts que Marcel avait dû faire pour rester de sang-froid : car la fatalité voulait que le sang-froid fût presque un devoir, à l'heure même où Marcel semblait près de le perdre enfin!

Les questions de Suzanne en cette occurrence eurent un effet désastreux : elles choquèrent Marcel horriblement, et lui suggérèrent de nouveaux dédains. Il regretta toutes ses délicatesses, inutiles avec une fille si libre. Il s'insurgea de nouveau contre le privilège de susceptibilité que l'on prétend réserver aux femmes, et il fit, à cet égard, entre Suzanne et lui-même, une comparaison qui fut avantageuse pour lui. Un peu réconcilié avec elle par la satisfaction de vanité qu'il en tira, il se trouva de meilleure humeur pour savourer le vicieux plaisir de faire l'éducation théorique d'une vierge. Cette perversité n'inquiéta point sa conscience aujour-

d'hui si ombrageuse, grâce à des idées plus nobles de paternité éducatrice qui la travestirent à propos.

Cette antinomie d'impressions détermina un retour plus décisif du pétrarquisme et du renanisme amoureux; et Marcel en subit les influences continues, tandis qu'il faisait enfin à Suzanne des révélations, avec une finesse et un esprit qui lui procuraient à lui-même des jouissances littéraires.

Elle s'était dès les premiers mots réfugiée entre ses bras. Et ils demeuraient ainsi, perpétuant la délicieuse exaspération de ces caresses à la fois trop hardies et trop chastes. Et Marcel depuis longtemps ne parlait plus, quand il crut s'apercevoir que Suzanne était accablée de sommeil, et qu'elle se forçait à ne pas dormir, parce qu'elle s'imaginait naïvement que cela ne se devait point. La pendule sonna trois heures. Marcel dit : « Dormez. » Les yeux de Suzanne se fermèrent, et presque aussitôt elle dormit, comme si elle avait attendu cette permission. Marcel sourit invisiblement, flatté, presque ému.

Mais cette dernière série de fines impressions lui rendait toute sa lucidité : et après avoir ordonné à Suzanne de s'endormir parce qu'il craignait lui-même de succomber au sommeil, il se trouva plus éveillé qu'auparavant. Il était cependant bien las, il avait grand besoin de ce repos que sa pensée impitoyablement active lui refu-

sait, et c'était un supplice pour lui de constater l'insomnie inévitable, une détresse de pressentir l'aube déjà prochaine. Cette ambiance lui imposa une mélancolie, qui, sans motifs justifiables, prit une teinte de repentir. La nécessité d'un examen de conscience lui apparut, et alors il désira être seul, il fut importuné d'avoir contre lui cette femme, il eut l'idée de la mort et il songea que jamais plus il ne serait seul, même la nuit, jusqu'à la mort. Ensuite, il détesta l'ombre, et il souffrit affreusement de ne pas voir clair.

Cette impression de ne pas voir se transforma, par une légère déviation, en celle de ne pas avoir prévu. Il jugea que tous les événements de cette nuit avaient tourné contre ses prévisions, ce qui ne manquait point d'un certain charme : mais son orgueil intellectuel en était humilié. Ramené ainsi à l'aveu d'un désarroi dans sa conscience, il fut assailli par des souvenirs d'émotions violentes qu'il ne pouvait nier. Il en suspectait du moins la sincérité, sans toutefois se croire bien autorisé à les taxer d'hallucinatoires. Et taquiné par un puéril souci de trancher et de conclure, qui pourtant lui était inhabituel, il s'irritait de ne pouvoir dégager une impression d'ensemble de cette nuit de noces, ni concilier les indications de dilettantisme qu'il en retirait, avec le rappel des réels attendrissements que contredisait encore la rancune de plusieurs froissements

douloureux. Mais il soupçonna que la période où il entrait serait signalée par de plus graves encore et plus inextricables complications : et comme il n'en pouvait plus, comme tout son être, surmené dans les organes de la pensée aussi bien que dans les organes du sentiment, demandait grâce, il faillit pleurer de faiblesse ; ses pâles yeux bleus luirent dans la nuit.

Jamais peut-être sa conscience n'avait donné une plus frappante preuve de son exactitude qu'en réussissant ainsi à enregistrer et à discerner, au hasard de l'ordre chronologique, toute la diversité des impressions qui l'affectaient. C'était déjà un rare effort, et il semblait difficile qu'elle poussât plus loin, jusqu'à opérer la synthèse explicative des faits qu'elle avait relevés. Comment donc, à moins de connaître l'avenir, Marcel eût-il deviné que cette scène à embranchements de la nuit de noces, continuait tout à la fois les séries d'états d'âme inaugurées en lui précédemment, et en inaugurait encore de nouvelles ?

D'abord l'amour de tête se poursuivait : il venait de trouver inopinément, dans les demi-sensualités de la nuit de noces, une espèce de satisfaction qui traduisait, pour ainsi dire, en termes de matérialité, les satisfactions idéales dues naguère au pétrarquisme. Puis la vie commune allait précipiter ce travail d'imagination et de mémoire, entamé à la minute même où Marcel

avait ouï prononcer le nom de Mlle Gaildraud pour la première fois, et qui consistait à réserver dans la caisse d'épargne de l'amour futur tout ce qui pouvait être inscrit à l'actif de Suzanne. Or la nuit de noces venait d'ouvrir la période ultime et décisive de ce travail.

Suivant un autre procès, de sens contraire, la malveillance consciente ou non de Marcel recueillait tous les menus faits aptes à lui déprécier Suzanne ; et de même la vie commune allait fournir plus ample matière à ce travail, de même la nuit de noces en ouvrait la suprême période.

Ce qui achevait de rendre presque irrémédiablement rebelle à toute analyse cet imbroglio psychologique, c'est que chacune des impressions ressenties en cette nuit, au lieu d'appartenir en propre à l'une ou l'autre des trois actions qui s'y combinaient, appartenait aussi bien à toutes les trois. Enfin, suivant un système de balancement dont la loi fut applicable à partir de cette soirée, tantôt les contingences favorables ou défavorables à la prochaine éclosion d'un sentiment amoureux atteignaient la sensibilité seule, et presque toujours à l'insu de la conscience dont toutes les interprétations dès lors étaient le contre-pied de la vérité ; et tantôt elles devenaient matière à pensées et à réflexions, ou même elles mettaient la volonté en jeu, ce qui leur faisait perdre toute efficacité sentimentale

au moment où la conscience ne pouvait pas plus mettre en doute leur influence que leur réalité.

En ce moment tournée au pire, c'est aux faits préparatoires de haine conjugale que s'attachait la conscience, acharnée comme pour se venger d'avoir été plusieurs fois cette nuit leurrée ou surprise. Elle se plaisait à raviver les sensations d'internat. Elle refusait d'admettre comme compensatrices les rares émotions bonnes éprouvées depuis la veille, et elle les jugeait totalement gâtées par leur caractère angoisseux et leur excès de violence intolérable. Jouant vis-à-vis d'elle-même la comédie, elle se montrait confuse avec exagération de n'être point restée l'impassible observatrice qu'elle s'était juré d'être. Elle s'accusait d'avoir eu, durant quelques heures, une préoccupation de l'acte prochain, aussi féminine que celle qui était fixe dans l'âme de la vierge ; et elle profitait, en connaissance de cause, de la loi jésuitique d'association qui faisait de son remords propre une prévention contre Suzanne. Ramené par cette comparaison et ce dédain à sa thèse favorite d'une radicale différence intellectuelle entre le mâle et la femme, Marcel concluait à l'impossibilité d'une possession absolue et telle qu'il l'avait rêvée, à l'impossibilité par conséquent d'un désir de possession, c'est-à-dire d'un sentiment véritable ; il n'admettait plus, de l'homme à la femme, qu'un peu de pitié tendre avec de l'éréthisme. Et l'orgueil

alors affluait en lui. Il voyait une marque de sa propre supériorité en ceci, que jamais son cœur n'avait réellement battu pour Suzanne, qu'elle avait troublé son imagination, ses sens, mais que son organisme sentimental n'avait pu jouer à l'occasion de cette femme.

Certes la plupart des impressions que la conscience invoquait comme motifs de haine n'étaient point controuvées ; mais le fait d'en poursuivre et d'en ressasser le souvenir, et même de les compléter ou de les aggraver par des inventions arbitraires, réduisait ces prétendues récriminations d'un cœur blessé à n'être plus qu'un exercice de raisonnement sans valeur sentimentale, et rien ne ressemblait moins à l'état d'âme véritable de Marcel que ce réquisitoire de sa conscience.

Cette prétention de n'avoir ressenti aucune émotion douce depuis la veille était absolument injustifiée. Les quelques hallucinations obtenues par l'action de la cérébralité constamment en éveil, et les émotions du domaine commun, imposées par les circonstances, représentaient un bilan émotionnel suffisant pour que le souvenir indélébile de la nuit de noces demeurât un souvenir ému. Et cette qualité du souvenir initial ne pouvait manquer d'avoir pour l'avenir d'importantes conséquences, ne fût-il que le résultat d'interprétations généralement gratuites ou fausses. En outre, il devait rester à Marcel

une sorte d'impression intellectuelle de cette nuit, où la virginité de Suzanne avait suscité en lui tant d'idées neuves et si curieusement agi sur ses sens, qu'elle induisait à l'attendrissement plutôt qu'à l'excitation.

Cette virginité, il était hautement heureux de ne pas l'avoir cueillie, et toujours suivant la même étrange logique sentimentale, il reportait sur la vierge les pensées de délicatesse que lui suggérait la conscience d'avoir agi délicatement. Comme il était avec cela un peu honteux de ses hésitations, auxquelles il attachait un soupçon de ridicule, il se félicitait que sa femme fût sa confidente obligée mais unique. Il y avait, comme on dit, un cadavre entre eux : or Suzanne ne pouvait faire autrement que de garder le secret, et cette complicité sûre établissait d'elle à lui un premier lien d'intimité. Et puis Marcel ne pouvait pas s'empêcher de sourire et de songer que vraiment Suzanne, en son incompétence, n'était pas un juge bien dangereux.

Ces différentes séries de pensées ou d'images ressemblaient par leur atténuation à des rêves, et d'autant plus que des sensations actuelles n'y intervenaient point : car Marcel, avec les yeux fermés, gardait la position et l'immobilité, l'isolement des sens, d'un homme profondément endormi. Cet état mixte dura-t-il jusqu'au matin, ou bien Marcel dormit-il en réalité quelques instants ? C'est ce qu'il lui fut impossible de

déterminer lorsque le cours de ses idées fut détourné soudain par la surprise d'un rayon blanchâtre.

Avec une joie de délivrance, il proclama que sa nuit de noces était finie : délivrance verbale, puisque cette première nuit, par sa volonté même, n'avait abouti encore qu'à de vaines caresses. Puis sa pensée inconséquente fut toute à la tristesse du jamais plus. En quelques minutes, par petits à-coups, les objets devinrent blêmes et visibles. Le désordre de la chambre lui répugna. Dans la totale obscurité d'hier soir, Suzanne et lui avaient tout jeté au hasard, et ce fouillis, dont une pudeur était la cause première, sentait ce matin la débauche.

Pourtant Marcel fut distrait tout de suite par l'intérêt de voir le visage de sa femme peu à peu s'éclaircir et se modeler. Il lui parut que cette clarté, contre laquelle Suzanne restait sans défense, la lui livrait définitivement. Alors il songea qu'elle ne lui avait pas encore appartenu sans réserve. Et il posa sur elle, non certes avec amour, mais avec un sentiment très doux et nuancé d'ironie, son pâle regard bleu, qui prenait des candeurs comme si c'était lui, Marcel, qui se réveillait ce matin tel qu'hier il s'était endormi, et comme s'il s'était respecté lui-même en la respectant.

Elle s'éveilla, sans demi-sommeil, avec une immédiate lucidité, par la seule force de sa

volonté d'être sur-le-champ maîtresse d'elle-même. Elle vit ce visage près du sien, qu'elle souleva légèrement, et elle sourit sur les lèvres de Marcel qu'elle osa effleurer des siennes.

Alors les siennes tremblèrent comme celles d'un enfant qui va pleurer. Et Marcel eut l'intuition nette du sentiment complexe qui la bouleversait : curiosité, timidité, résolution, résignation, et même du désir — le désir non seulement de se donner toute, mais d'être blessée en se donnant.

Il comprit que le savoureux plaisir des possessions imparfaites ne pouvait point se prolonger davantage, et il en eut presque regret, comme le jour où Mme Gaildraud avait si grossièrement interrompu un autre rêve en lui demandant : « Vous l'aimez donc? » Il enveloppa toute la famille dans un même dédain, qu'aggrava, quelques minutes plus tard, la naïve question de Suzanne, voulant savoir si le sacrifice était bien irréparablement consommé.

Mais ces vétilles ne pouvaient exercer plus longtemps leur influence désastreuse : il était inévitable que durant au moins quelques heures, après cet apaisement des sens Marcel éprouvât une plénitude, une joie. Cette joie, malgré ses origines matérielles, n'était point dépourvue de toute intellectualité : car Marcel était trop délicat connaisseur de soi-même pour ne pas se féliciter d'avoir coupé à temps un énervement

délicieux, mais qui ne pouvait être éternel. Pourtant c'était surtout la joie du mâle, et cette joie brute le rappelait aux idées positives. En somme, voilà qu'il était délivré d'une lourde inquiétude; et cette fois la nuit de noces lui paraissait bien décidément finie. Le crépuscule aussi n'était plus pâle comme tout à l'heure. C'était le plein jour à présent : le soleil ruisselait, par toutes les fentes des jalousies, en nappes parallèles. Et Marcel était dans le lit, ses grands yeux ouverts, son regard bleu moins doux et plus métallique, ses lèvres retroussées d'un certain sourire; tandis que Suzanne, raccrochée d'une main à l'épaule de son mari, penchée vers lui humblement, lui versait sur le cou et sur la poitrine tous les flots de ses cheveux.

CHAPITRE II

Dès le lever, la conscience de Marcel devint tatillonne et malveillante. Tout le détail de cette première matinée ressuscita l'impression de n'être pas chez soi, qui, cette nuit du moins, avait emprunté au décor et aux circonstances le caractère d'une tristesse presque grandiose, et qui, ce matin, s'émiettait pour ainsi dire en vulgaires taquineries.

Des contrariétés insignifiantes usurpèrent, à la suite d'associations d'idées ou d'interprétations symboliques, la gravité d'événements calamiteux ou de menaces pour l'avenir : c'est ainsi que la mesquine gêne de ne point posséder en propre un cabinet de toilette séparé où il pût tirer les verrous, fut pour Marcel la plus saisissante preuve de sa condamnation irrévocable au supplice de la vie sans recueillement, sans réserve et sans solitude.

Il revêtit un costume d'intérieur qu'il s'était commandé exprès, et attendant Suzanne, il

erra, irrité du neuf de ce costume. Quand à son tour elle fut prête, ils s'établirent dans le boudoir. Si tard qu'ils se fussent levés, une heure au moins leur restait à perdre avant le déjeuner. Marcel eût souhaité prendre l'air, mais il ne pouvait quitter sa femme : et il se sentit cloîtré, prisonnier, soumis à une discipline.

Un instinct les avait fait s'asseoir à une certaine distance l'un de l'autre, comme si, ayant à présent les nuits pour aimer, ils n'osaient plus se toucher une fois le jour. La ressource des caresses faisant défaut, Marcel essaya des coquetteries verbales. Puis il s'exaspéra que le temps fût si long. Mais il réfléchit qu'hier soir l'impatience du dîner avait une raison d'être, tandis que ce matin celle du déjeuner n'en avait plus : et l'interminable perspective s'ouvrit à son imagination, d'une période de vie qui serait sa vie entière, énervante désormais et lente à vivre. Il eut, en sa muette détresse, l'accès de folie qui suggère la pensée du divorce au lendemain du mariage, comme celle de la désertion au lendemain de l'engagement volontaire.

Qu'était donc la nuit de noces, que depuis des semaines, des mois, Marcel imaginait dans un cauchemar, auprès de ce lendemain qui résume l'avenir, et qu'il avait omis d'appréhender? La nuit de noces, ce n'est que l'épreuve du lit : la journée du lendemain, c'est l'épreuve de la vie commune. On se tire de la première avec des

sens, tandis qu'il est besoin pour l'autre d'amour réel et d'intimité vraie.

Ces désolantes pensées se combinaient avec une fatigue de lendemain de bal, avec le pessimisme sans restrictions qui suit un souper, une nuit blanche et deux heures de sommeil crépusculaire. Pourtant Marcel gardait un masque impassible, sauf un peu de frémissement aux lèvres ; et très droit dans un fauteuil, la tête en arrière, les yeux demi-clos et sans regards, il jouait des doigts sur la table avec la reliure d'un album, qu'il soulevait et qu'il reposait en mesure.

Suzanne, placide et presque engourdie, s'était installée confortablement. Tous deux au hasard, et à des intervalles convenables, laissaient tomber quelques mots de temps en temps.

Enfin ils bougèrent, ils descendirent, ce fut le déjeuner, qui ramena pour Marcel, comme tous les détails pratiques de ce matin, des sensations d'internat, chaque fois que le domestique sembla se conformer aux façons de servir de chez Mme Gaildraud plutôt qu'au service usité chez les Dehaynin.

Suzanne eut la fantaisie de prendre le café au jardin ; mais de lourds nuages gris cachèrent le soleil, et il fit froid tout d'un coup. Pour se réchauffer, tous deux marchèrent vite, appuyés l'un contre l'autre. Ensuite ils se décidèrent à remonter dans le boudoir, et lui pensa :

« Nous voilà enfermés ici pour jusqu'à ce soir. »

Le sommeil l'envahissait. Il était tombé sans forces dans son fauteuil, et Suzanne avait repris sa place d'avant déjeuner. Elle était accablée comme lui. Du temps vide passait. Ni l'un ni l'autre ne se décidait à parler ni à s'étonner du silence. Ils étaient tellement las qu'ils ne voulaient faire aucun effort, même celui d'articuler des mots. Il ne leur plaisait point d'ailleurs de secouer cette veulerie, qui, ainsi que tous les états vagues, était ambiguë et ne manquait point de certains agréments. Certes, cette fatigue leur pesait; mais elle impliquait le souvenir de l'énergie dépensée la veille. Et de plus en plus cette journée ressemblait aux lendemains de bal, qui sont moroses, et toutefois égayés de la gaieté latente d'un reflet des lumières et d'un écho des musiques.

Le ciel fut gris, encore plus gris. Et Marcel ne regretta plus l'extérieur et le grand air; mais frileusement heureux de se sentir à l'abri, il eut l'impression de tiède retraite, il oublia celle de prison ou de cloître. Les autres sensations d'internat furent également supprimées ou atténuées, parce qu'en son indifférence et en son oisiveté absolue, il ne faisait plus attention aux objets qui les lui eussent rappelées. Toute sa sensibilité était isolée des objets comme durant le sommeil, comme cette nuit quand il avait dormi peut-être. Le ciel fut gris, encore plus

gris. Et Marcel très endormi, très puéril, Marcel abandonné de sa haute raison, se figura sérieusement qu'une providence paternelle tirait, à cette heure de plein midi, sur le couple lassé par l'amour, le rideau d'un crépuscule exceptionnel et miraculeux.

Derrière les épais stores, Marcel et Suzanne étaient pareils à deux ombres. Il la vit qui se levait. Elle quittait son fauteuil pour aller se mettre plus à l'aise sur la chaise longue. Une tendresse vint à Marcel du crépuscule et de la mélancolie. Il s'étendit par terre, accoudé à la chaise longue. Alors ni l'un ni l'autre ne résistèrent plus au sommeil. Mais Marcel dormit à peine une demi-heure. Quand il s'éveilla, le ciel était dégagé. Il porta les mains à son front que la migraine cerclait. Il se sentit une aigreur et une amertume dans les idées. Il avait aussi la bouche mauvaise. Il se leva presque titubant. Il voulait du thé pour se réveiller tout à fait. Il avait coutume d'en boire, étant garçon, lorsque après une grande fatigue il avait dormassé ainsi dans la journée. Et il lui semblait déjà que ce serait aujourd'hui un plaisir tout spécial, presque un plaisir défendu, de faire, comme si rien ne s'était passé depuis, ce qu'il eût fait il y a trois jours tout simplement et sans y penser.

Mais il eut peur que la sonnerie, les allées et venues n'éveillassent Suzanne; car il préférait, sans se l'avouer, que le sommeil de sa femme se

prolongeât. Cette gêne l'exaspéra. Il tourna la tête à demi vers Suzanne, d'un geste de malfaiteur. Il la regarda dormir, hostilement. Elle était très vivante dans le sommeil, avec des frémissements, des palpitations et de grands souffles. Il souleva le rideau, du soleil entra ; et elle eut sur le visage des couleurs de prisme et des couleurs de fruit.

Brusquement, sans bruit, il disparut. Il courut au jardin. Il y retrouva des sensations d'internat, mais il lui sembla qu'il était un collégien qui a pu s'échapper de l'étude, et qui alors, tout de suite, est allé se cacher dans le parc : car, avant d'entrer ici, la sévérité de ces grands arbres l'épouvantait, mais depuis qu'il y est enfermé, c'est eux les seuls camarades, les seuls confidents et les seuls consolateurs.

Marcel cependant ne pouvait prendre un pas de promenade. Il marchait comme un fou. Il s'entêtait à s'examiner la conscience et il n'y parvenait point. Toute sa cervelle bouillonnait.

Tout à coup, il s'arrêta court : Suzanne l'appelait, d'une voix altérée. Elle avait ouvert la fenêtre, et elle était certainement elle-même inconsciente du ton autoritaire et de la détresse de son appel. Elle souriait, maintenant qu'elle apercevait son mari. Il ne pouvait plus sortir de son ombre sans qu'elle sentît tout lui manquer. Il répondit simplement : « Je viens. »

Il s'excusa en entrant : il avait la tête lourde.

Elle se plaignit de même. Ce furent quelques mots. Elle quitta la chaise longue et se rassit dans un fauteuil, lui dans l'autre, vis-à-vis. Et l'interminable épreuve recommença.

Ce n'était plus à présent la sensation de l'internat, mais celle du collage. Marcel se révolta contre cette malséante sensation, de tout son respect pour le mariage et pour sa femme. Mais cet état d'âme ne dura point. Au contraire, Marcel se ranimait, du sang frais et subtil affluait à son cerveau. Toutes les idées basses et bourgeoises, tous les sentiments plats que cette vilaine impression de collage impliquait furent dissipés.

Marcel se manifestait à lui-même hautement moral. Il avait encore dans les oreilles la détresse du cri de Suzanne, et sans autre raisonnement, la pensée d'un devoir à remplir s'y associait, d'un grand et peut-être amer devoir envers elle.

Non certes, cette vie commune, dont Marcel prenait aujourd'hui un si répugnant avant-goût, ce n'était pas le collage, car il eût secoué sans remords une telle servitude et ne se fût jugé tenu qu'à la correction : au lieu que ce cri d'inconsciente détresse lui criait son devoir d'aimer.

Si Marcel s'était alors trouvé en pleine possession de ses moyens intellectuels, il se fût expliqué bien froidement à lui-même l'impossibilité d'aimer par devoir ; mais comme un peu de

vague lui restait, une confusion ayant des aspects de synthèse put s'établir dans son esprit entre l'idée morale et celle du sentiment. Ce jugement, que Marcel ne soumit à aucune critique, lui donna une certaine impression de grandeur, car il lui parut que son âme s'élargissait pour le contenir. Par contre-coup, Marcel fut aussitôt et totalement reposé : il se sentait en outre très résolu, sans d'ailleurs savoir à quoi.

Alors des heures vides passèrent encore. Mais Marcel acceptait maintenant, sans ennui et sans remords intellectuels, cette inaction absolue, comme s'il venait d'acquérir le droit à l'oisiveté. Vers la fin du jour, la vitesse du temps se précipita. Une fois les lampes allumées, la dernière heure jusqu'au dîner fut brève, trompée par des enfantillages et des caresses. La conscience de Marcel s'opposa, par une sorte de surdité volontaire, aux sensations d'internat que le repas faillit raviver. Aux dernières bouchées, Suzanne dormait presque. Ensuite ils furent aux bras l'un de l'autre comme hier soir. Leurs sens eurent un sursaut d'ardeur. Et aussitôt après ils s'endormirent, d'un sommeil réparateur pour le corps comme pour le cerveau, car ce fut l'anéantissement complet, sans rêves.

Souvent, après ces sommeils absolus, les premières impressions du réveil font rigoureusement suite aux dernières de la veille, comme si la série n'avait été que suspendue. C'est ainsi

que Marcel Dehaynin s'éveilla sur cette même impression fortifiante de résolution et de moralité. Il se demanda confusément ce qui avait bien pu lui arriver d'heureux hier soir. Après un effort il se rappela, et même en précisant plus qu'hier, ce ferme propos d'aimer sa femme. Cette découverte, au lieu de le désappointer, ne fit que le réconforter davantage, et il éprouva la noble joie qu'éprouvent les êtres de noble race, à sentir qu'ils s'élèvent en moralité.

Marcel édifiait des théories. Il avait longtemps professé que l'amour est, par ses origines et par les lois de son développement, soustrait à toute influence de la volonté, partant à toute direction morale. Il avait ri de ceux qui admettent des affections naturelles et obligées. Il affirmait toujours que l'opinion de ceux-là ne repose sur aucun fond solide et provient de leur ignorance uniquement. Mais peut-être que la sienne, trop diamétralement opposée, provenait d'une intransigeance excessive; peut-être qu'au fond de cette opinion d'ignorants, il y avait un instinct mal démêlé de vérité, que lui avait eu le tort de négliger dans son enquête.

Son enquête, il venait, pour son malheur, de la pousser au plus loin, en passant par toutes les phases de l'amour de tête. Il y avait vu les émotions de l'amour imitées par des hallucinations, où certainement la volonté jouait un rôle. A défaut d'une action directe de la volonté

sur le cœur, laquelle ne saurait peut-être déterminer que des émotions hallucinatoires, un connaisseur d'âmes tel que Marcel ne pouvait-il discrètement user de subterfuges volontaires pour ménager autour de lui toutes les circonstances favorables à la naissance d'un sentiment, pour susciter au besoin les stimulants connus de l'émotion qu'il souhaitait?

Une idée semblable ne devait venir qu'à un homme d'une ignorance entière ou d'une intellectualité transcendante : et Marcel en concevait un orgueil immense, car il savait bien que la première de ces deux hypothèses ne pouvait s'appliquer à lui. Il n'avait d'ailleurs qu'à demi confiance dans l'efficacité des tentatives qu'il méditait, et il revenait ainsi au sceptique dilettantisme où son amour de tête avait trouvé naguère l'équilibre pour quelques semaines. Il lui sembla que cet amour de tête entrait dans une nouvelle et dernière période, celle des résultats, et qu'il allait tout ensemble, par une synthèse inespérée, se concilier avec la morale et se soumettre aux exigences de la pratique.

Alors, s'énumérant les qualités hétérogènes que supposait une telle synthèse chez celui qui était en mesure de l'opérer, Marcel, gonflé encore de plus d'orgueil, se considéra lui-même comme le type de la génération véritablement moderne. Et à cette occasion il se la définit : à la fois très intellectuelle, à cause du progrès des

sciences, et très morale parce que ses facultés esthétiques sont puissantes et que la morale n'est qu'une esthétique des actions; très sceptique, très ironique, très dilettante, parce qu'elle a une longue ligne d'ancêtres, et qu'elle est foncièrement vieille, riche d'acquêts héréditaires; mais pleine de foi enthousiaste et d'espérance en l'avenir, parce qu'elle est aussi, grâce à une révolution complète dans les idées générales et dans la faculté de connaître, une race neuve et jeune, un recommencement de l'humanité; très idéaliste et très positive, non par un niais éclectisme, mais par une souveraine intelligence des contraires.

Pour satisfaire à cette dernière condition de modernité que lui-même établissait, Marcel redescendit brusquement sur la terre, afin d'aviser aux nécessités de la vie réelle. Suzanne ouvrait les yeux. Il eut son impression, si fréquemment récurrente, de mise en train.

De cette minute en effet data une orageuse période, comparable à celle de l'an dernier, alors que Marcel consumait toute son énergie nerveuse dans l'anxieuse attente d'une crispation, d'un déclenchement et d'un battement du cœur. Il arriva au premier soir déjà brisé, sans avoir rien fait de cohérent et d'ordonné, malgré ses belles prétentions de machiner lui-même ses sentiments, et dégoûté, honteux, concluant à son irrémédiable infériorité intellectuelle.

Le lendemain, pour réfléchir à l'aise, et pour s'y reconnaître, il inventa un prétexte, il sortit seul; mais dehors, il ne réussit pas un instant à se recueillir, et il étouffa de colère quand il en découvrit la cause : Suzanne l'obsédait.

Elle avait à l'improviste assailli son imagination au milieu même de la rue. Elle lui avait jeté aux narines une bouffée de désir; et toute la chair de Marcel, toute sa chair macérée et lasse de volupté, s'était comme rebroussée dans un si violent appétit, qu'il avait failli sans délibération retourner en arrière pour aller ressaisir cette femme qu'il n'aimait pas, pour la respirer au moins s'il fallait attendre jusqu'à ce soir une plus complète possession. Il remontait l'avenue des Champs-Élysées d'un pas inégal, et il pensait à la prochaine nuit.

Enfin il rentra : il était resté dehors une demi-heure de moins qu'il n'avait dit. Il trouva Suzanne dans la même attitude où il l'avait laissée, et absolument oisive, comme si elle s'était arrêtée de vivre à partir de la minute où son mari la quittait : « Elle m'aime donc ? » se dit-il. Cela ne lui fit aucun plaisir, car le plaisir est d'aimer, la passion qu'on inspire n'importe guère. Marcel, qui souhaitait vainement d'aimer, ne pouvait qu'envier Suzanne d'être plus heureuse que lui. Il eut pleinement conscience de cette envie extraordinaire, et il s'en désespéra. Il cacha son visage dans la poitrine de Suzanne.

Mais alors le désir du sexe cria si haut que toutes les autres voix furent étouffées.

Les parties nobles de son âme, qui s'occupaient à vouloir aimer, gardaient de cet éréthisme dominateur une rancune contre Suzanne. Alors, le soir, le lendemain, les jours qui suivirent, tous les menus faits de nature à froisser et à irriter, froissèrent et irritèrent Marcel. Aucune vétille ne lui échappa. L'inopportunité d'un mot, d'un sourire, d'un geste, le mettait hors de lui. Or, avec cette continuité d'action que seule permet la vie commune, la rancune ou l'antipathie née le matin est une haine adulte le soir : la plus exaspérée de toutes les haines, la haine intime, la haine conjugale.

Malheureusement ce travail de haine, bien qu'il fût en dernière analyse l'effet de causes identiques, n'était plus dirigé, ainsi que pendant la nuit de noces, par cette hostilité consciente et voulue qui en avait fait un jeu purement idéologique, dénué de toute efficacité sentimentale. A présent toute la volonté était employée à vouloir l'amour, et si la haine s'insinuait dans le cœur de Marcel, c'était hélas ! malgré lui et spontanément. Il constatait avec épouvante ce résultat dérisoire de ses louables efforts.

Mais d'autre part sa conscience, trop exclusivement attentive à guetter les problématiques effets de l'amour volontaire, ne s'apercevait pas qu'en dépit de l'antipathie grandissante, chaque

jour quelques économies étaient déposées à cette fameuse caisse d'épargne de l'amour futur. Les efforts de Marcel pour aimer de parti pris restaient vains : mais son cœur allait à l'amour par une autre voie. La vie commune produisait normalement ses effets doubles et opposés, fomentant la haine, mais préparant tous les éléments de l'amour qui ne sont pas la pure émotion, et ménageant même des commodités d'émotion.

Jusque dans cette obsession du sexe qui faisait de Suzanne un besoin pour Marcel, il y avait un germe d'amour. Malgré les comparaisons pessimistes de Marcel, le servage réciproque où la fatalité de cet appétit les réduisait tous les deux n'était pas un collage d'homme à fille : car la sexualité même entre eux ne pouvait jamais être absolument brute. Suzanne jouissait à cet égard d'un privilège que toute femme mariée possède également. Elle avait inspiré dès le premier soir à Marcel qui ne s'en doutait guère, le désir chaque jour renouvelé de la virginité dans l'amour. Voilà la chaîne du mariage, car le cœur dorénavant trouverait un vice de nature en toute affection où cet élément ferait défaut, et la femme qui a inspiré ce désir est seule capable d'y satisfaire à tout jamais : une femme est toujours vierge pour sonmari ; et toute autre, fût-elle vierge matériellement, qui se donnerait à lui hors mariage,

perdrait par cet acte même le caractère moral et le bénéfice de sa virginité. Cette anomalie ne tient peut-être qu'au préjugé social : mais le cœur n'y regarde pas de si près.

Ainsi l'action même sensuelle qu'une femme exerce sur son mari a un contre-coup au cerveau, où tantôt elle flatte les instincts esthétiques et tantôt les instincts de moralité. Il n'est pas jusqu'à la conscience d'une régularité saine qui ne s'idéalise en impression de puissance calme et réglée, de primitive nature et de matérialité plastique. Comme tous ces plaisirs plus raffinés deviennent un impérieux besoin pour qui les a goûtés une fois, l'appétit même du sexe ne saurait plus se rassasier désormais sans cet assaisonnement de cérébralité, et la femme qui seule est à même de le promettre devient indispensable et seule possible.

Mais outre ces avantages communs à toutes les femmes qui ne connaissent qu'un seul homme, Suzanne avait révélé d'abord de séduisantes originalités, un art exquis de se donner en artiste. Il est vrai qu'à cet âge, et avec cette qualité d'être vierge, tout ce que tente une femme tourne à son honneur. Ses plus graves maladresses sont charmantes gaucheries de primitif, et ses moindres habiletés, inspirations du génie ; sa réserve est un indice de sa pureté, ses hardiesses trop vives sont des ingénuités, des effets de nu à l'antique d'une chasteté suprême.

Mais la réputation d'artiste tout de suite conquise par Suzanne auprès de Marcel, ce juge mal prévenu, se fondait sur de plus effectives qualités : avec cette physionomie mobile et apte aux transformations, qui n'était pas seulement la physionomie de son visage mais celle de son corps, Suzanne réalisait cette femme-sérail dont il avait trouvé les portraits imprécis en des livres. Toujours diverse dans les nuits successives, par une fantaisie de la coiffure, par le jeu d'une lueur, par rien, Suzanne mettait dans le lit de Marcel toutes les époques et tous les pays.

C'est par là qu'elle le tenait, et il avait tort d'en rougir, car une telle domination ne s'exerce point sur les âmes vulgaires : mais Marcel en interprétait à faux la genèse, et ne voulait voir des marques de sa distinction que dans son chimérique projet d'aimer par devoir et à force d'efforts délibérés.

Sa persévérance toutefois finit par se lasser. Un jour il eut une velléité de révolte contre les obligations qu'il s'était à lui-même créées gratuitement. Il les soumit enfin à la critique, qui d'avance les condamnait. Alors il secoua le joug et il proclama son indépendance absolue.

Suzanne, jusqu'à présent sereine et calme, n'avait rien su comprendre aux fluctuations d'âme de Marcel. Comme elle n'en apercevait que de rares signes extérieurs, et que du reste elle jugeait tout maintenant par à peu près, elle

supposa que c'était cela le remue-ménage, nouveau pour elle, de la passion. Mais cette revendication de liberté, ce libertinage de son mari, se manifesta soudainement par quelque chose de si frondeur, de si impie dans les allures, dans le geste et dans la voix, qu'elle eut cette fois l'intuition immédiate du danger.

Elle ne réfléchit pas, elle ne raisonna pas : elle sentit seulement que le terrain manquait sous elle. Elle eut cette impression d'absolu abandon, d'universelle faillite qui avait déterminé autrefois ses fiançailles, et depuis, à la veille du mariage, son aveu à Marcel du mal étrange qui la minait. Son regard seul trahit ses indéfinissables inquiétudes : ses pupilles se dilatèrent, ses yeux s'ouvrirent plus grands et se fixèrent — ses yeux si mobiles — dans une stupeur douloureuse.

Alors s'indiqua pour la première fois la secrète puissance que Suzanne avait acquise déjà sur Marcel. Rien qu'avec ce regard, et sans qu'il se livrât plus qu'elle-même à des réflexions et à des jugements, elle lui bouleversa le cœur d'une immense pitié. C'était dans le silence lourd qui suivait le déjeuner de midi. Tous les deux venaient de s'asseoir en face l'un de l'autre aux deux coins de la cheminée. Marcel Dehaynin crut qu'il subissait une hallucination amoureuse : et même était-ce bien une hallucination? Il se leva, très agité... Mais l'heure d'aimer

n'avait pas sonné encore. Et cet accès de pitié dans sa présente crise de libertinage moral n'eut pas plus d'effet qu'un retour offensif de la foi dans une crise d'incrédulité : il ne provoqua qu'un mouvement plus décidé de révolte.

Maintenant, Marcel admettait comme légitime et fondée cette haine conjugale, qui d'abord l'avait effaré. Même il en estimait le procès fort curieux, il en étudiait les détails, il cherchait à en déterminer les lois. Il se faisait une joie perverse d'en observer les progrès heure par heure. Il sut reconnaître que les effets en devaient être attribués exclusivement aux sensations d'internat; et il définit très bien l'odieux essentiel de l'internat, en établissant que le plus cruel pour les cœurs délicats et tendres, ce n'est pas la privation d'air, de liberté, ni même de recueillement, mais la nécessité d'être intime avec des indifférents et des antipathiques, à qui on en veut de cette intimité qu'ils volent à d'autres.

Tels étaient donc les éléments de sa haine, qu'il n'essayait même plus de se dissimuler. Mais, dès qu'il les eut ainsi dégagés, comme il arrive très souvent aux faiseurs de théories, au lieu de s'abandonner au hasard et au caprice de son cœur, il se mit à déduire de ses théories, à chaque minute du jour, les sentiments qu'il croyait devoir éprouver. Il en forçait dès lors la valeur quand il les éprouvait réellement, il se gourmandait

quand il ne les éprouvait point, et il se figurait parfois les éprouver sans que rien l'y autorisât.

Dénaturant de la sorte son antipathie jusqu'alors trop sincère, hélas! et trop spontanée, il en faisait quelque chose d'artificiel et d'illusoire; mais, par contre, il favorisait du même coup le sentiment opposé qui, toujours à son insu, se développait dans son cœur, et qui résultait, chose étrange, des mêmes causes que l'antipathie.

Marcel n'avait pas poussé assez loin son analyse de l'internat. Il oubliait que, dans la logique spéciale du sentiment, les rapports de cause à effet ne répondant à aucune réalité objective et ne dépendant que des rencontres de l'imagination, peuvent toujours être intervertis : par exemple l'intimité, qui est l'un des souhaits de l'affection, s'allie indissolublement à la représentation d'une amitié, et, si elle en est d'habitude le résultat, elle peut au besoin en devenir la cause. Dans un cas même aussi particulier que celui de Marcel, où l'intimité engendrait d'abord une antipathie, elle engendrait néanmoins en même temps (qu'importe la contradiction?) l'embryon d'un sentiment affectueux.

Même les anciens martyrs de l'internat rencontrent rarement dans la vie, sans un peu de plaisir attendri, un camarade quelconque, indifférent autrefois : c'est la floraison éphémère et tardive de la rudimentaire amitié semée en leur

cœur par l'intimité des souffrances communes. Car les semences de sentiment ne perdent jamais leur virtualité de germer et de fleurir : comme ces grains de blé qu'on retrouve dans les sarcophages de la vieille Égypte, et qui peuvent encore, après quatre mille années d'enfouissement et de commerce avec la mort, se gonfler des sucs de la terre, crever leur enveloppe et faire jaillir leur épi.

Dans le cas particulier du mariage, l'éclosion du sentiment est presque fatale : car ceux qui souffrent le plus au collège y trouvent presque toujours un ami parmi leurs ennemis, et le chérissent d'autant plus qu'ils détestent plus passionnément les autres ; or le mariage, c'est le dortoir à deux. On n'a véritablement pas le choix. La femme dont l'intimité fait souffrir est la seule dont l'intimité puisse consoler. Et c'est ainsi que Marcel, invinciblement et peu à peu, était attiré vers Suzanne par une suprême conséquence de la haine même qu'elle lui inspirait.

Trois semaines s'étaient à peine écoulées. Marcel et Suzanne, qui étaient censés en voyage, n'avaient reçu personne et étaient à peine sortis de chez eux. N'ayant conscience que de sa haine, ne soupçonnant point qu'il touchait à l'instant où son cœur, merveilleusement préparé, ne demanderait plus qu'une occasion, un prétexte, pour vibrer et pour s'émouvoir, Marcel ne pouvait plus supporter cette vie. Mais il ne faisait

rien pour s'en affranchir. Il ne s'intéressait plus à rien, même à l'état de son âme.

Suzanne, elle, n'avait pu indéfiniment subir ce vertige d'être abandonnée de tout qui l'avait reprise, sans en vouloir à son mari. Elle apercevait obscurément une contradiction entre cette rancune et le don absolu qu'elle lui avait fait d'elle-même dès le premier soir, non par un acte de libre arbitre, mais parce que cela était fatal.

Alors, indisposée par cette rancune, elle aussi eut les sensations d'internat que de violentes distractions lui avaient épargnées au début. Elle sentit la mélancolie de la transplantation et de toutes les habitudes brisées. Elle souffrit la même souffrance que son compagnon de cellule. Elle se trouva rivée à lui dans la souffrance commune et dans la rancune mutuelle.

Ces deux victimes tristes et tendres s'appareillaient donc enfin par leurs douleurs comme par leurs aspirations, mais elles ne se pénétraient pas, elles ne se devinaient pas encore. Et elles allaient leur chemin côte à côte.

CHAPITRE III

Ce soir-là, Marcel, en se levant de table, ne suivit point Suzanne qui remontait dans le boudoir, et s'en alla seul au jardin. Pourquoi? Il n'aurait su le dire : aucune de ses actions n'était plus délibérée. Il en arrivait à cet excès de complication et d'antinomie où la conscience se décourage et n'éclaire plus. Alors, c'est la stupeur. Il semble que l'imagination renonce à traduire en termes de pensée les mouvements vibratoires du cerveau, et se contente, pour toutes représentations, des images matérielles de ces mouvements. Encore ces mouvements se transforment-ils si vite par leurs combinaisons, qu'ils ne représentent plus rien d'intelligible dès que l'on a une fois perdu de vue les états de conscience qu'ils signifiaient; et cette série d'images mécaniques n'est même plus une espèce de formule qui exprime l'âme algébriquement.

L'état physique de son cœur se révélait à Marcel par des suggestions incomprises de mé-

taphores et d'allégories. Tantôt c'était une machine sous vapeur, et tantôt un vase trop rempli ayant, comme une personne qui sent, le vertige de son débordement prochain, mais ne pouvant déborder. Il était gonflé, il était hypertrophié, il pesait. Marcel avait en même temps, dans ses yeux alourdis de nuages, la menace d'un orage de larmes qui n'en finissait point d'éclater.

C'est ainsi que pouvait se résoudre enfin cette contradiction bizarre de la haine et de l'amour simultanés : car ces deux sentiments opposés aboutissaient ensemble à la mélancolie, état vague, également facile à déterminer vers la tristesse ou vers la joie; et cette mélancolie était extrême, déjà voisine des larmes, qui jaillissent du bonheur aussi bien que du désespoir.

Marcel fit quelques pas hésitants, et tout de suite il fut à la merci de l'atmosphère. C'est l'heure et la température, la lumière et le paysage, à qui nous devons nos émotions les plus essentielles, c'est-à-dire les plus strictement organiques. Marcel, dont la pensée était aujourd'hui presque nulle, et qui vivait seulement par les organes, se trouvait, plus qu'un autre jour, soumis à l'influence de l'atmosphère; et cette influence ne faisait ce soir que favoriser ses dispositions personnelles : car incertaine et mal définie, elle ne provoquait ni la joie précisément ni la tristesse, mais la mélancolie ambiguë.

La maisonnette sans style, dont la façade sur

le jardin était revêtue d'un simple enduit blanc, se nuançait, à cette heure, de pâle vert. Les vitres des deux vérandas, au rez-de-chaussée, étaient limpides et opaques, et, par places, irisées. Toutes les fenêtres des étages supérieurs étaient ouvertes, et le regard plongeait dans l'ombre des appartements, qui était épaisse, mais moelleuse. Le berceau des marronniers trop jeunes et trop peu fournis détachait nette, sur un fond d'or, chacune de ses feuilles en éventail. Mais, lorsqu'on se retournait vers le parc, c'était déjà presque la nuit. Tout se voilait et se fondait, en ce parc inaccessible et pourtant si proche de vous, où une palissade invisible mais qu'on devinait, si aisée à franchir et moralement infranchissable, vous interdisait de pénétrer : paradis refusé ou perdu ! Les taillis denses jusqu'au mystère et les fourrés véritablement sauvages exhalaient des parfums de verdure dans une humidité chaude. Un peuplier très droit s'évaporait vers le ciel.

Marcel, arrêté un instant dans l'allée droite et large qui longeait la maison, eut subitement peur de la clarté du couchant qui s'y répandait encore, et la traversa vite. Il monta les marches du perron, nonchalamment. Il fit quelques pas vers l'ombre dans le sentier. Puis il s'appuya des deux coudes à la balustrade. Il fumait.

Tout à coup, entre la véranda du salon et celle de la salle à manger, la porte-fenêtre en

glaces, qui était close, s'ouvrit. Suzanne apparut, comme une apparition, fit halte un instant dans le contre-jour. Puis, elle fut dans l'allée, et de même que les feuilles en éventail des marronniers, chacun de ses petits cheveux fins et emmêlés, qui bouffaient jusque très loin de sa tête, devint visible d'un trait distinct, sur l'or miniaturé du couchant. Mais le visage, qu'elle détournait de l'éblouissement des dernières lueurs, noyait ses détails dans la pénombre, et le regard n'en pouvait saisir qu'une cernure savoureuse dessinée en profil perdu.

La démarche de Suzanne était inégale : elle s'arrêtait et elle repartait, comme si, tour à tour, elle eût résisté, puis cédé, à une aimantation. Enfin, elle gravit le perron, elle fut à côté de Marcel.

Lui ne bougea point; mais un orage d'une violence prodigieuse se déchaîna en lui, à l'improviste. Que lui offrait-elle donc de subitement nouveau, cette femme qu'il avait quittée cinq minutes auparavant, qu'il n'avait ni appelée ni souhaitée, à qui même il ne songeait point? Rien, en vérité; mais elle était venue. Elle était venue, et elle se révélait à lui pour la première fois. Marcel, qui vivait aveugle depuis des semaines à ses côtés, n'avait eu ce soir qu'à la regarder pour la comprendre. Il avait lu dans ces yeux les secrets d'un autre cœur, pareils aux secrets du sien; il avait lu dans les yeux de Su-

zanne son propre cœur. Alors, au lieu que cette impression lui donnât les idées de comparaison et de ressemblance qui supposent toujours la dualité, il lui parut que Suzanne et lui-même avaient mis leur cœur et leur conscience en commun. Puis, son imagination mobile préféra la représentation des personnalités confondues. Suzanne était venue, et Marcel, à l'instant même, s'était senti parfaitement intelligible pour celle qui lui ressemblait parfaitement. Alors, il avait pressenti la joie de pouvoir se livrer sans réserve, la joie du refuge, la joie d'être deux, alors qu'il mourait d'être seul.

Oui, c'est bien toutes ces idées, ces images, qui avaient remué le cœur de Marcel; mais ces intermédiaires si longs et si filandreux à déduire, lui n'en avait aucune conscience, et le miracle, à ses yeux, restait encore bien plus miraculeusement immédiat : Suzanne était venue, et comme jadis, au temps des amitiés passionnées qui avaient illustré son enfance sentimentale, Marcel avait senti tout d'un coup son cœur manquer, se déclencher et battre.

Maintenant, ils étaient accoudés l'un près de l'autre. Marcel gardait une immobilité presque surhumaine; mais il était en proie au trouble le plus prodigieux qu'il eût jamais ressenti. Tout son corps tremblait. Il souffrait de la tête si vivement, qu'il avait besoin de la balancer et de la rouler, comme les membres se tordent dans la

glaces, qui était close, s'ouvrit. Suzanne apparut, comme une apparition, fit halte un instant dans le contre-jour. Puis, elle fut dans l'allée, et de même que les feuilles en éventail des marronniers, chacun de ses petits cheveux fins et emmêlés, qui bouffaient jusque très loin de sa tête, devint visible d'un trait distinct, sur l'or miniaturé du couchant. Mais le visage, qu'elle détournait de l'éblouissement des dernières lueurs, noyait ses détails dans la pénombre, et le regard n'en pouvait saisir qu'une cernure savoureuse dessinée en profil perdu.

La démarche de Suzanne était inégale : elle s'arrêtait et elle repartait, comme si, tour à tour, elle eût résisté, puis cédé, à une aimantation. Enfin, elle gravit le perron, elle fut à côté de Marcel.

Lui ne bougea point; mais un orage d'une violence prodigieuse se déchaîna en lui, à l'improviste. Que lui offrait-elle donc de subitement nouveau, cette femme qu'il avait quittée cinq minutes auparavant, qu'il n'avait ni appelée ni souhaitée, à qui même il ne songeait point? Rien, en vérité; mais elle était venue. Elle était venue, et elle se révélait à lui pour la première fois. Marcel, qui vivait aveugle depuis des semaines à ses côtés, n'avait eu ce soir qu'à la regarder pour la comprendre. Il avait lu dans ces yeux les secrets d'un autre cœur, pareils aux secrets du sien; il avait lu dans les yeux de Su-

zanne son propre cœur. Alors, au lieu que cette impression lui donnât les idées de comparaison et de ressemblance qui supposent toujours la dualité, il lui parut que Suzanne et lui-même avaient mis leur cœur et leur conscience en commun. Puis, son imagination mobile préféra la représentation des personnalités confondues. Suzanne était venue, et Marcel, à l'instant même, s'était senti parfaitement intelligible pour celle qui lui ressemblait parfaitement. Alors, il avait pressenti la joie de pouvoir se livrer sans réserve, la joie du refuge, la joie d'être deux, alors qu'il mourait d'être seul.

Oui, c'est bien toutes ces idées, ces images, qui avaient remué le cœur de Marcel; mais ces intermédiaires si longs et si filandreux à déduire, lui n'en avait aucune conscience, et le miracle, à ses yeux, restait encore bien plus miraculeusement immédiat : Suzanne était venue, et comme jadis, au temps des amitiés passionnées qui avaient illustré son enfance sentimentale, Marcel avait senti tout d'un coup son cœur manquer, se déclencher et battre.

Maintenant, ils étaient accoudés l'un près de l'autre. Marcel gardait une immobilité presque surhumaine; mais il était en proie au trouble le plus prodigieux qu'il eût jamais ressenti. Tout son corps tremblait. Il souffrait de la tête si vivement, qu'il avait besoin de la balancer et de la rouler, comme les membres se tordent dans la

douleur. Mais surtout les crispations du cœur se répétaient convulsivement, et les spasmes se prolongeaient au delà de toute durée normale; il semblait à Marcel que son cœur se déplaçait d'une façon désordonnée, qu'il allait et venait dans sa poitrine comme un enfant dans le ventre de sa mère.

Puis il ne put se retenir d'approcher Suzanne davantage. L'évolution de l'amour s'accomplissait en lui, vertigineusement vite, mais avec une scrupuleuse régularité; à peine en avait-il éprouvé l'émotion première, que l'impérieux besoin y succédait de frôler la femme qui lui avait occasionné cette émotion, de la caresser, de l'envelopper, de la lier à lui : besoin de possession qui, même si matériellement exprimé, ne trahit pas un appétit du sexe, car l'instinct sexuel, loin d'être la cause latente de tout amour, n'intervient dans l'amour qu'après le développement total du sentiment, et pour révéler au cœur par un désir le mode le plus parfait de posséder.

Par quelle appréhension, par quelle fausse honte, Marcel résista-t-il si longtemps au désir qui l'envahissait d'effleurer, de toucher celle qui lui appartenait de fait depuis plusieurs semaines? Il n'osa point d'abord poser, sur la rampe de pierre, sa main contre la main de Suzanne. Plus réservé qu'aux jours où elle était vierge encore, il n'osa point lui enlacer la taille de son bras. Mais le désir grandissait, irrésistible. Alors il

eut un sanglot sourd d'abandon, de renoncement à la lutte, et il s'abattit sur elle si brusquement, que si elle n'avait pas deviné d'avance que cette caresse serait chaste, elle en aurait eu peur comme d'un viol.

Non qu'elle fût si entièrement tranquille, mais à la vérité, si elle avait peur, c'était depuis plus longtemps. Malgré le mutisme et l'impassibilité de Marcel, elle avait peur depuis qu'elle était venue là. Elle était toute pâle, car elle avait senti le passage à côté d'elle, de l'amour. Cet effroi, combiné avec sa mélancolie, l'affolait. Il lui fallait une protection, une tutelle. Et à qui pouvait-elle recourir, sinon à celui-là même qui était l'instigateur de son épouvantement? De sorte qu'elle était sur le point de se pendre au cou de Marcel, lorsque lui-même était tombé dans ses bras; ni l'un ni l'autre n'eut de surprise, et ils ne furent pas obligés de commenter avec des paroles ce qu'ils s'expliquaient autrement.

Mais ce fut après cela un dialogue sans phrases, tout en balbutiements et en interjections. Et tous deux se faisaient ainsi les aveux sanglotants et extasiés de leurs tristesses et de leurs amertumes, ne s'étonnant même pas de les confier l'un et l'autre à celui qui les avait causées, comprenant, en son intelligibilité sentimentale, la haute synthèse de haine et d'amour qui venait de s'accomplir dans le mystère du crépuscule.

Puis ils se turent. La nuit tombait. Ils se dés-

enlacèrent un instant. Leur mélancolie se renouvela, parce qu'ils n'avaient pu satisfaire, avec ces caresses trop superficielles, l'inéluctable désir de se posséder et de se confondre qui les sollicitait tous les deux. Mais il était impossible que même leurs étreintes chastes ne suscitassent pas en eux, rien que par une irritation nerveuse, d'autres appétits. L'idée sensuelle domina enfin, transfigurée par l'idée de possession qui s'y ajoutait.

Désirer ne pouvait être une surprise pour Marcel; pour Suzanne, qui n'avait jamais désiré vraiment, ce fut une terreur. La jeune femme, qui s'était laissé blesser dès la première nuit, sans un cri, sans une révolte, et presque sans un effarouchement, eut ce soir son premier geste de pudeur, son premier recul de vierge. D'instinct, elle s'écarta. Elle repartit vers la maison comme elle était venue, et avec la même allure inégale. Et Marcel la suivit. Seulement, elle eut l'instinct aussi de monter l'escalier, d'entrer dans la chambre nuptiale; et ils y furent, enfermés, sans lumière, comme le premier soir.

... Toute la nuit, ils dormirent d'un sommeil étrange, que hanta le souvenir de ces émotions, assez vague pour ne pas l'interrompre, assez intense pour le troubler. De sorte qu'ils aimaient jusque dans le sommeil; ils dormaient comme dans les grandes chaleurs où l'on a conscience d'étouffer en dormant.

Parfois, une image trop précise pour le rêve les tirait du sommeil en sursaut. Leur cœur se fondait ou vibrait, leurs lèvres se cherchaient encore, et ils se rendormaient en souriant.

Et enfin, ce fut l'aube. Leur réveil fut ardent et superbe comme celui du jour dont le rayonnement glorieux les éblouissait jusque dans leur lit. Puis ils s'apaisèrent délicieusement dans la lassitude. Alors Marcel redevint maître de lui et se remit à penser.

CHAPITRE IV

Sa délicate conscience lui dénonça aussitôt ce retour offensif de la cérébralité. Il s'en effraya. Il eut vers le Dieu héréditaire, auquel il ne croyait pas, vers le Père qui est aux cieux, une instinctive prière éjaculatoire, afin que, s'il se pouvait, ce péril fût conjuré.

Mais le danger n'était pas encore aussi proche que Marcel se le figurait. Il n'y avait, dans cette reprise de la réflexion, rien que de normal et de naturel; et si jusqu'alors les facultés intellectuelles s'étaient trouvées en antagonisme avec le cœur, ce n'était pas une raison pour que le cerveau se dispensât de jouer, dans l'amour cette fois réel et sincère, le rôle actif qu'il doit y jouer. Car les émotions ne sont pas tout l'amour. Il faut que la pensée y aide aussi ; et l'imagination y a sa tâche bien tracée, qui est de métamorphoser l'être que nous aimons en un personnage de légende, conforme aux dogmes amoureux du

cœur. C'est ce travail tout simplement qui s'opérait dans l'esprit de Marcel.

L'idée de Suzanne était fixe en lui. Il ne tournait pas ses regards vers Suzanne elle-même, étendue à ses côtés : c'est sur l'idée seule que son attention se portait. Il la contemplait, d'une contemplation statique, d'une contemplation qui n'étudiait pas, qui n'analysait pas.

D'habitude, lorsqu'un être a provoqué en nous l'émotion amoureuse, c'est à l'instant et d'un coup qu'il devient pour nous le personnage légendaire ; mais comme ce miracle s'accomplit à notre insu, lorsque nous retrouvons en lui une à une, par un cercle vicieux manifeste, les qualités que nous lui avons supposées en bloc, nous gardons l'illusion de les découvrir par voie d'expérience ; et au jugement des spectateurs désintéressés, nous avons l'air de l'embellir et de le parer après coup, petit à petit, au moyen de ce que l'on appelle une cristallisation.

Marcel ne pouvait suivre en ceci la loi commune. Depuis longtemps Suzanne, une Suzanne qu'il n'aimait pas, le hantait. Il la connaissait parfaitement, ou du moins il avait d'elle une idée très détaillée qui lui paraissait adéquate. Il ne pouvait donc admettre qu'il eût subitement besoin de compléter cette idée par des observations nouvelles et minutieuses. Le résultat fut que Suzanne lui apparaissait transfigurée ; comme il ne concevait pas un instant qu'il l'eût mal connue

jusqu'à hier, et que depuis hier il la connût mieux, il objectivait la métamorphose qui s'était faite dans ses propres idées, et il concluait que c'était Suzanne qui avait subi une métamorphose.

Ce qui le frappait plus vivement dans ce miracle de la transfiguration, c'est que Suzanne paraissait y avoir acquis plus de réalité. Cette impression bizarre est une conséquence de la possession : il semble que l'on ne connaisse point les êtres possédés, ou seulement désirés, de la même façon que l'on connaît les autres ; il semble que l'on ait une faculté de se transporter au centre de leur moi, et que l'on prenne conscience d'eux comme on prend conscience de soi-même. Ce n'est pas dire assez, et l'idolâtrie de l'amour exige des termes presque religieux : il semble que l'on ait, par derrière leurs apparences, l'intuition de leur substance même, comme certains métaphysiciens prétendent que nous avons celle de la divinité.

Ainsi donc Marcel, qui avait tant souffert autrefois de ne pas réussir à clicher dans sa mémoire la physionomie de Suzanne, qui n'avait fini tout récemment par la connaître qu'à force d'habitude et pour ainsi dire malgré lui, Marcel à présent se réjouissait, élu en la possession de son dieu, dans un paradis de contemplation immédiate et de communion continue.

Cette continuité de la joie n'était possible que

dans l'état moyen entre la veille et le rêve où Marcel se maintenait encore : l'immobilité du lit, qui soustrait le corps, même pendant la veille, à la plupart des impressions, est favorable à toutes les extases. Mais il fallut bien, dès que la série des faits divers fut reprise, que la joie se détaillât et se dispersât.

Elle n'en fut d'abord nullement diminuée. Car, surtout en cette première journée où Marcel n'était pas blasé encore, ce travail de l'imagination, en somme toujours pareil chez tous ceux qui aiment, s'originalisa chez lui par une exagération et une subtilité que rendait seule possibles son intellectualité exquise. Ce ne fut pas seulement ce procès par trop banal que les physiologistes de l'amour ont assez grossièrement, mais exactement tous décrits : admirer une merveilleuse campagne et se dire « qu'il ferait bon s'y promener avec elle ! » penser telle perfection, telle vertu, et fatalement y voir l'une des beautés de celle qu'on aime. Marcel, plus vibrant, ne procédait pas ainsi par de calmes associations. Tout ce qui était pour lui cause de joie, même au plus infime degré, lui rappelait bien Suzanne, mais ce n'était qu'après avoir remis en branle tout son organisme sentimental, après avoir ressuscité entière l'émotion violente d'hier soir. Son cœur battit et se crispa comme hier, rien que pour la brise légère qui lui caressa la poitrine quand il entr'ouvrit la fenêtre, pour la

saveur d'un mets au déjeuner. De sorte qu'il voyait pour ainsi dire en Suzanne toutes les qualités les moins susceptibles d'être intégrées dans une femme, dans un être vivant; il voyait en elle l'Univers, et elle n'était plus l'idole personnelle d'un déiste, mais la divinité infinie d'un Spinosa. Véritablement, le travail imaginatif de l'amour se différenciait chez Marcel par cette particularité, qu'au lieu d'affecter comme chez les autres la forme d'une idolâtrie, il devenait une sorte de panthéisme.

Mais les craintes d'abord peu raisonnables de Marcel allaient bientôt se vérifier : le cerveau, qui d'abord ne s'était de nouveau manifesté que pour jouer dans le développement normal de l'amour son indispensable rôle, recommençait à pousser plus haut ses prétentions. Le duel n'était pas encore fini, malgré l'écrasant triomphe du cœur, entre le cœur et l'intellectualité. Celle-ci préparait, pour la dernière reprise, un suprême effort.

Ce qui la releva, ce fut justement la conscience de cette flatteuse originalité dans un procès aussi commun. Ce réveil de l'esprit critique était un danger sérieux : car le travail imaginatif qui transfigurait l'idée de Suzanne avait beau résulter cette fois d'une émotion et s'accomplir dans les règles, il n'en restait pas moins une fantasmagorie. Avec un être soupçonneux et inquiet tel que Marcel, le succès de l'illusion était

toujours incertain et du moins éphémère. Tout alla bien le premier jour, car il délirait; et de même le second jour, car il fut diverti par cette agréable pensée, qu'une représentation unique et particulière de la comédie amoureuse était donnée à son intention. Mais, après cela, l'illusion tendit à s'exagérer. L'amour, qui suit sa logique jusqu'aux conséquences les plus absurdes avec un mépris extraordinaire de l'expérience positive, finit par s'engager dans cette voie un peu trop imprudemment, étant donné qu'un Marcel Dehaynin le surveillait.

Le sentiment qui s'exalte prend volontiers des façons métaphysiques. Il s'adapte les concepts de l'Infini et de l'Éternité, qui pour lui — pour lui seul — deviennent intelligibles. L'Infini s'accommodait sans peine à la religion amoureuse de Marcel, puisqu'elle s'exprimait en termes panthéistiques. Mais cette prétention qu'affichait l'amour nouveau-né d'avoir éternellement existé tel qu'il existait depuis hier, se heurtait chez Marcel à des souvenirs trop précis. Il s'étonnait quelque peu lorsque son imagination complaisante lui offrait de ravissantes images des entrevues d'autrefois, aux temps les plus mauvais de l'amour de tête. Cet excès de zèle ne lui eût prêté qu'à sourire, non sans une indulgence ironique, s'il ne se fût trouvé du même coup induit à comparer la légende actuelle avec les légendes passées qu'il avait déclarées factices, les émotions

d'aujourd'hui avec les émotions d'autrefois qu'il avait déclarées hallucinatoires.

Cette comparaison d'ailleurs ne fit que s'indiquer grossièrement, car les réflexions à froid de Marcel, à toute minute interrompues par des accès d'émotion, ne pouvaient avoir ni suite ni cohérence. Elles suscitèrent bien en lui une inquiétude sourde et permanente; mais, en fin de compte, la fabrication de la légende étant cette fois normale, ses invraisemblables résultats devenaient des objets d'expérience; et Marcel triomphait de sa mémoire comme de sa raison, en leur objectant à toutes les deux que pour un esprit scientifique, comme il se flattait d'en être un, la plus inattaquable déduction doit être considérée comme non avenue dès qu'une expérience la contredit. C'est ainsi qu'il défendait son amour contre la raison, au nom de la méthode positive.

Mais il se trouvait alors dans la situation d'un positiviste qu'on mettrait en présence de miracles dûment constatés par une société savante : obligé, en vertu même de ses principes, d'admettre comme faits d'expérience ces miracles, qui réduisent ses principes à néant, le positiviste nourrirait contre eux une rancune et les observerait avec une hautaine défiance.

Les méditations de Marcel prirent cette allure de défiance, de hauteur. Dans les passions de l'amour, la conscience est toujours très active, jusque chez les plus brutement sensitifs. Nul ne



se contenterait de porter en soi l'être légendaire : c'est un plaisir toujours renouvelé, c'est aussi un incessant besoin de l'examiner sous toutes ses faces et de l'analyser comme on peut, même si l'on n'est pas un analyste de tempérament. Marcel ne devait point faire autrement que les autres ; seulement, il étudia sa légende un peu comme les enfants étudient leurs jouets, en les brisant pour voir ce qu'ils contiennent.

Comme le jour du bal Simmonds, où la rencontre de François Gaildraud avait déterminé la crise intellectuelle dont il subissait à présent les dernières secousses, il se remit à démonter toutes ses émotions. Ce fut un continuel travail, car à tout instant la vue ou l'idée de Suzanne lui en procurait. Chaque fois, il en découvrait les causes, avec cette même subtilité qu'il avait dû mettre en jeu le soir du bal, afin de retrouver la piste des associations qui expliquaient son accès foudroyant d'amour pour une jeune fille inconnue. Et chaque fois les causes retrouvées étaient de pareils riens. Tel geste que faisait Suzanne pour retordre ses cheveux et rétablir avec une seule épingle d'écaille toute sa coiffure, remuait le cœur de Marcel jusqu'au fond. Mais il s'arrêtait de sentir pour analyser ce geste ; et il y reconnaissait à peu près certain mouvement d'une branche flexible, remarqué en un jardin par un jour de joie, à l'époque du plein épanouissement de sa puberté, et depuis devenu signe de

joie, de puissante expansion amoureuse. Il éprouvait une émotion d'enfance, mêlée à une émotion de lutte et de jeu, et par suite à des impressions d'art, pour un éclair fauve qui avait passé dans les yeux de Suzanne; et il s'apercevait que l'origine de tous ces sentiments compliqués, c'était une furtive ressemblance de cet éclair fauve avec les billes d'agate, qu'il convoitait jadis ardemment et qu'il jouait avec ses camarades.

Mais l'accident qui lui était arrivé le jour où le fameux coup de foudre, à la suite d'une analyse identique, avait fait long feu, ne lui arrivait plus désormais : cette recherche de la genèse des émotions, qui invariablement en révélait l'illogisme ou la puérilité, ne donnait plus le coup de grâce au sentiment, et ne le rendait même plus suspect. Cette impuissance de la raison contre le cœur surprit et humilia Marcel, qui avait la raison orgueilleuse et intraitable. Mais avec cela, il ne pouvait s'empêcher d'être charmé, attendri même, lorsqu'un sentiment lui apparaissait comme totalement dépourvu de justification logique, et que pourtant il y persistait : cela lui faisait l'effet d'une adorable naïveté.

La scène du jardin, dont le souvenir net et détaillé renaissait très fréquemment, n'avait pas été critiquée encore, et la raison, retenue par un superstitieux respect, n'osait point s'y attaquer. Un jour enfin, elle se révolta, elle chassa ce dernier scrupule. Marcel osa soumettre à l'analyse

les vertiges et les délices de cette inoubliable soirée. Il reconnut au premier coup d'œil le peu qui lui avait suffi pour être décidément ému, et qu'une soudaine impression d'analogie sympathique, et que l'effet d'un seul regard... Oh! comme il aimait cette fois réellement! Il ne put de sang-froid poursuivre sa mesquine critique. A peine eut-il commis le sacrilège de toucher à ces souvenirs, qu'il perdit la tête de nouveau. C'était un soir, sous le berceau des marronniers, Suzanne était à côté de lui. Il lui sembla que son amour naissait une seconde fois. Puis il se trouva, comme l'autre soir, transporté, avec Suzanne entre ses bras, dans la chambre sans lumière; et ce fut encore une de ces nuits qui ont chacune le privilège de paraître la première et la plus inimitable, et où la femme qui s'est donnée pure recouvre pour l'offrir encore à son bien-aimé, une virginité qui ressuscitera toujours d'elle-même: car chaque nouveau sacrifice effacera le souvenir et la tache de tous les sacrifices précédents.

Suzanne et Marcel, qui s'aimaient, vécurent ainsi beaucoup de journées et de soirs, et tout un mois d'été radieux, dans leur internat, où même leurs plus proches parents qu'ils n'appelaient pas et qu'ils oubliaient n'osaient point venir les importuner. Ils étaient pareils à des collégiens qui ont fait de leur collège une patrie, et pour qui les vacances seraient un exil.

Toutefois, en leur égoïste et délicieux esseu-

lement, ils échappaient au malaise de la veulerie et à la volupté louche du collage, car l'amour de Marcel ne perdait pas, dans une quiétude souvent dangereuse, ses qualités de nerveuse énergie. Son âme restait toujours le terrain où le sentiment et l'intellectualité s'étaient livré une si terrible bataille. Celle-ci avait sans doute définitivement perdu la partie. Mais le souvenir des luttes passées planait encore sur la mémoire de Marcel comme une menace pour l'avenir, et il n'était pas toujours certain que cette menace fût absolument vaine. Parfois, tout semblait remis en question, et c'était le salut : car un sentiment est comme un être animé, qui vit de mourir et de renaître.

Et puis, comme Pascal, Marcel, qui avait démontré l'absurdité de sa religion, n'avait pu arracher la foi de son cœur. Sceptique mais croyant comme le philosophe chrétien, il frappait comme lui sur sa foi avec sa raison, pour se prouver jusqu'à l'évidence que sa raison n'était rien. Et quand le logicien s'insurgeait, quand il rêvait en son orgueil un amour dont les émotions seraient motivées, Marcel riait de lui; Marcel, avec une éloquence âpre, s'amusait à opposer les deux logiques : celle qui règle la connaissance sur des principes universels et nécessaires, et celle qui règle le cœur sur des principes fantaisistes et individuels, sans autre fondement que le hasard d'une association :

toutes deux incompatibles et toutes deux inéluctables. Essayez donc de créer une religion raisonnée, qui reste une religion !

Marcel errait dans le jardin. Il se sentait baigné de mysticisme. Il avait aussi une fièvre d'humilité. Car, enfin, quelle humiliation d'être abandonné ainsi au caprice et à la merci de son cœur, après avoir fait ce rêve d'être un penseur qui n'obéit qu'aux éternelles lois ! Mais tant mieux s'il était à ce point humilié ! Tant mieux, car cela le mettait plus bas que les pieds de Suzanne ! Pourquoi donc ne pas franchement se l'avouer ? C'est la prédominance de l'une ou de l'autre des deux logiques qui fait le sexe des âmes, et l'âme de Marcel avait cessé d'être mâle. Tant mieux encore, s'il faut que le sexe ne soit pas différent pour que la possession morale soit parfaite, et qu'importe, puisqu'il gardait la virilité du corps pour la possession physique et pour la volupté ? Il avait alors l'idée confuse qu'en perdant sa spécialité intellectuelle et en devenant un être de foi, il devenait aussi un être à part et à l'envers de la modernité. Mais aussitôt il s'attendrissait aux larmes : son amour pour Suzanne lui apparaissait alors comme une de ces passions essentielles et primitives, impossibles en l'état présent de l'Espèce, au degré actuel de son évolution, et qu'il n'avait jugées dorénavant réalisables que durant les années d'enfance, où le cœur se forme suivant les lois d'une obscure em-

bryogénie : une de ces passions qu'il renonçait à souhaiter depuis justement que son cœur, parvenu à l'âge adulte, en connaissait le prix inestimable.

Mais déclarer que la raison n'a droit à nul contrôle sur le cœur, ce n'était pas encore proclamer assez haut la défaite du critique et de l'intellectuel. Il fallait qu'après avoir confessé la vanité de ses prétentions à justifier le sentiment, ce personnage le justifiât quand même. Ce ne pouvait plus être en motivant les émotions et en leur donnant les apparences d'une origine raisonnable; mais il fallait bien qu'il y eût une autre conciliation possible entre l'intellectualité présente de l'Espèce et les passions de l'amour: ou bien alors il faut supposer que le développement normal de l'amour est impraticable désormais, et Marcel, qui, dans ses récents excès d'idéologie, n'avait pas été loin de l'admettre, qui, tout à l'heure encore, aimait à se considérer comme l'objet d'une exceptionnelle faveur, n'avait plus le courage de son opinion. Une espèce de philanthropie étrange lui ôtait la faculté de concevoir les autres hommes comme irrémédiablement privés du bonheur que lui-même possédait.

Quelle folie de nier la passion à l'homme actuel ! Mais il faut reconnaître que l'amour, comme toutes choses, a dû subir de profondes modifications durant le cours des âges. L'évolu-

tion de l'Espèce est vers l'intellectuel : c'est aussi l'intellectualité qui est la caractéristique de l'amour le plus moderne. Mais comment y intervient-elle, puisqu'elle ne peut toucher au mécanisme de l'amour sans en altérer le fonctionnement? Marcel l'avait trop souvent éprouvé par lui-même. C'est donc en transformant, non les lois de l'émotion qui sont immuables, mais la faculté même de sentir, en la douant de plus de finesse et de subtilité, en faisant plus riche notre alphabet des signes de joie ou de tristesse, dont la complexité est en raison directe de notre agilité cérébrale.

Toutes les précédentes analyses d'émotions se représentaient alors à Marcel mieux informé. Tel geste que faisait Suzanne pour retordre ses cheveux et rétablir avec une seule épingle d'écaille toute sa coiffure, lui avait remué le cœur jusqu'au fond? Certes, la cause de cette émotion apparaissait puérile et sans nulle valeur logique; il n'y avait là qu'une lointaine analogie de ce geste avec certain mouvement d'une branche flexible, à qui le fait d'avoir été remarqué un jour de joie, et à l'époque du plein épanouissement de la puberté, ne conférait nullement un droit réel de signifier à tout jamais la joie et la puissante expansion amoureuse. Mais cette fictive signification eût-elle existé pour Marcel, eût-il aperçu cette analogie, s'il n'eût été un intellectuel subtil? Il éprouvait une émotion d'en-

fance, mêlée à une émotion de lutte et de jeu, et par suite à des impressions d'art, pour un éclair fauve qui avait passé dans les yeux de Suzanne? Certes, au regard de la raison, c'était une piètre justification de tous ces sentiments compliqués, que la furtive ressemblance de cet éclair fauve avec les billes d'agate que Marcel convoitait jadis ardemment et qu'il jouait avec ses camarades. Mais quelle finesse d'aperception, quelle dextérité souveraine pour associer et dissocier les idées, quelle extraordinaire mobilité des images dénonçait l'intuition de cette ressemblance, et la déduction immédiate de ces conséquences invraisemblables!

La triomphale scène du jardin était de même réhabilitée par cette critique à la seconde puissance; et Marcel, décidément certain d'avoir réconcilié la cérébralité avec le sentiment, s'affirmait, dans un frisson de bonheur superbe, que s'il avait dû attendre, pour aimer, le jour où son excessive cérébralité n'avait plus entravé le procès normal du cœur, du moins il apparaissait l'amoureux le plus cérébral, le plus moderne qui puisse être conçu.

Et pourtant, un scrupule lui restait encore. Il s'en voulait, malgré qu'il en eût, d'avoir subi une déchéance pareille à celle qu'il avait observée chez Suzanne, le jour où la jeune fille était devenue la femme. C'est que sa crise intellectuelle, ouverte par la première rencontre de François

Gaildraud, n'était pas close encore; et c'est à François, qui l'avait inaugurée, qu'il appartenait d'y mettre fin.

CHAPITRE V

Il fallait que Marcel et Suzanne permissent enfin à des étrangers l'accès de leur cachette : l'intérêt bien entendu de leur bonheur exigeait des intermittences et même des contrariétés. Mais Suzanne, qui n'était pas si calculatrice, le sentit plutôt qu'elle ne le comprit. Elle sentit de même, sans plus d'habiletés ni de raisonnements, qu'au lieu d'aller dehors pour se mêler à du monde, il valait mieux attirer des gens chez elle : elle aimait mieux d'abord rompre le secret de la retraite que la retraite elle-même. Elle écrivit donc à son frère et l'invita seul à déjeuner : afin de ménager la susceptibilité de Mme Gaildraud, elle s'invitait à dîner chez elle pour le lendemain, et elle ajoutait que François viendrait lui apporter la réponse. Quand elle eut fait ce coup de tête, elle n'osa point l'avouer à son mari.

Ils avaient coutume de se lever très tard. Ils se réveillaient de bonne heure, et ils ouvraient



tout de suite leur fenêtre; mais ils jouissaient du grand soleil et du grand air dans leur lit, en face duquel des arbres se balançaient. Ils ne descendaient guère avant onze heures et demie, et ils passaient dans le jardin la dernière demi-heure avant le repas.

Ce matin, Suzanne en descendant n'alla pas au jardin tout droit. Sans affectation, et pourtant avec une malice dans les yeux, elle entra dans la salle à manger. Et Marcel qui était attaché à ses pas, l'y suivit.

Il ne remarquait point le troisième couvert, ni que la chaise de Suzanne, au lieu d'être placée près de la sienne et tout contre, était placée vis-à-vis, en posture de réception. Comme toujours depuis plusieurs jours, Marcel était distrait, les yeux autre part, un sourire aux lèvres.

Il fallut que Suzanne posât plus fixement sur lui son malicieux regard. Alors il dit : « Tiens? » Et des yeux il approuvait d'avance ce que Suzanne avait résolu. Aussitôt elle fut dans ses bras. « Qui? » dit-il simplement.

Elle rougit et elle murmura : « François. »

Marcel eut alors une impression inattendue de soulagement et de délivrance, comme si une inquiétude vague venait d'être dissipée. Peut-être avait-il confusément craint que Suzanne n'eût invité une amie, et un peu de jalousie inconsciente avait-elle troublé la paix de son cœur.

Mais Suzanne balbutiait des gentillesses. Elle s'était bien doutée qu'elle lui ferait un grand plaisir. Son frère... Est-ce qu'il était toujours le préféré? Car elle se rappelait bien, oui, autrefois, Marcel ne faisait plus attention du tout à sa fiancée lorsque François était là, entre eux, pour parler avec lui de choses graves auxquelles elle n'entendait rien.

Cette fâcheuse allusion bouleversa inopinément Marcel. Son malaise intellectuel renaissait plus violent une dernière fois avant de s'éteindre pour jamais, et se manifestait comme naguère par des signes uniquement physiques, par une courbature du corps, des crispations et des frémissements aux doigts, une douleur aux tempes. Les innocentes mièvreries de sa femme ressuscitaient le symbole, toujours inexpliqué mais toujours menaçant, d'une fraternité ennemie entre Suzanne et François; et ce fantôme du passé l'épouvantait, bien que Suzanne, posée contre sa poitrine, y entretînt une enivrante chaleur et fît battre le cœur délicieusement.

Une seconde il eut l'angoisse de pressentir quelque chose d'indéterminé mais d'imminent. Et en effet la voix de François Gaildraud résonna presque aussitôt dans le vestibule. Le cœur de Marcel se contracta. Il eut à peine le temps d'écarter de lui Suzanne : François entrait. Alors tous les détails préliminaires de cette nouvelle rencontre des deux amis reproduisirent exacte-

ment ceux de la première rencontre, qui avait eu lieu au bal Simmonds. Marcel était aussi confus de paraître devant François dans son rôle d'amoureux, qu'il avait été jadis confus de paraître devant lui en habit rouge. Il y eut, durant le temps d'arrêt de François à la porte, tout un dialogue de regards. Celui de François gardait un peu de cette ironie coutumière, qui se fondait à la fin dans une affectueuse indulgence. Marcel rayonna. Enfin leurs mains se touchèrent, et ce fut une poignée de main cordiale, fraternelle. Alors il parut à Marcel que François lui permettait d'aimer, et que débarrassé par cette autorisation de tout scrupule, il acquérait l'aisance complète, la définitive plénitude dans la passion.

« Allez au jardin, j'ai à faire ici, » leur dit Suzanne, jouant à la maîtresse de maison. Marcel, dont tous les sentiments passaient aujourd'hui la mesure, l'adora littéralement pour avoir si bien et si à propos rompu le silence. Puis il était heureux de faire ce tour de jardin en tête-à-tête avec François. Car il lui semblait que des paroles devaient ratifier ce que venaient d'exprimer des regards, et que seulement alors sa guérison ne serait plus douteuse.

Il prit le bras de son ami. Ils allèrent ensemble s'asseoir sous le berceau des marronniers. Aujourd'hui le décor n'était pas ambigu comme l'autre soir, le fameux soir, le cher soir de la

nativité de l'amour. L'atmosphère et la température n'invitaient plus l'organisme à la mélancolie, qui peut également se déterminer vers la joie ou vers la tristesse. La joie ce matin s'imposait, fatale et immédiate. Telle était l'ardeur du soleil que les ombres étaient de la lumière colorée différemment, d'un violet cru, et pareille à des lambeaux d'étoffe jetés, où les rayons, qui filtraient à travers les feuilles, ruisselaient monnayés en pièces d'or. Toute l'allée en plein soleil ressemblait à un grand canal droit de lumière, qui se fût perdu brusquement, au bout, sous la voûte des arbres. Les masses végétales du parc étaient comme allégées par la clarté qui les pénétrait, et les fourrés perdaient leur mystère, car l'œil les scrutait jusqu'en leurs dernières profondeurs. La Nature n'avait plus d'enveloppements ni de vêtements : elle était nue, elle était superbe, elle était brûlante de volupté.

Marcel et François se taisaient : ils savaient bien qu'ils n'auraient pu s'entendre, car l'immensité était pleine de bruits. Partout les invisibles bourdonnaient. L'écorce même des arbres craquait sous l'effort intérieur de la sève qui monte et sous la cuisson du soleil. Marcel et François se taisaient seuls : ils n'osaient point élever leurs voix discordantes. Mais leurs pensées planaient très haut. Il avait suffi qu'ils prissent le contact l'un de l'autre pour que leur âme s'élevât : car ils avaient coutume, dès qu'ils

se rencontraient, de remuer des idées grandioses à brûle-pourpoint et sans précautions oratoires. Marcel était, de plus, enclin aux conceptions métaphysiques et religieuses, parce que l'amour étant l'outil qui sert à la Nature pour rompre l'égoïsme et pour élargir l'individualité, l'entendement s'élargit du même goût et devient plus apte aux vastes synthèses.

Tout à coup, éloquent, mais avec ce rien de blague qui lui permettait de parler noblement sans pontifier, François poursuivit à voix haute sa pensée d'abord muette. Il dit tout ce qu'un penseur comme lui savait apercevoir d'imperceptible au vulgaire, dans cette parcelle de l'Être universel offerte à son souverain regard. Il saisissait la vie dans l'intimité de ses plus délicats secrets; mais son esthétique, au lieu de se dessécher à l'impassibilité de la science, s'affinait de toute sa subtilité intellectuelle. Il n'avait pas besoin, lui, des grands accidents de la matière pour admirer ou pour être ému, et c'est à des contingences plus ténues et plus exquises qu'il rattachait ses tristesses ou ses joies.

Et bien qu'il eût, plus que nul autre, l'orgueil de connaître, il affirma que sa plus indéniable modernité, son originalité la plus haute, c'était encore de n'être point raidi mais au contraire assoupli par la connaissance. « Car, ajouta-t-il, ce que je sais, comme dit Werther,

tout le monde peut le savoir, mais mon cœur n'appartient qu'à moi. »

Marcel baissa la tête. Et il eut honte d'avoir eu honte d'aimer.

Puis leur jeunesse à tous deux se trahit par une déviation subite du discours vers la franche gaieté. Marcel rit aux éclats de la pédanterie de cette citation : « Es-tu calé sur Gœthe ! Tu l'as relu ce matin pour m'esbrouffer?... »

Mais ils se turent. Suzanne apparaissait, en une matinée blanche semée de fleurettes lilas, qui étaient pareilles, en plus clair, à l'ombre des arbres. Tant de soleil circulait sous ses cheveux qu'elle semblait rousse. Elle marchait à petits pas vers les amis, souriante, énigmatique. Elle s'assit entre son mari et son frère. Des souffles passaient comme des haleines. Marcel rasséréné parmi cette nature magnifique et entre ces êtres qu'il chérissait, sentait la joie essentielle, née des influences atmosphériques, accorder au fond de lui ses vibrations avec celles de la joie d'amour : toutes les deux étant rythmées de concert par les respirations de ce vent tiède, et par les ondées tumultueuses de son propre sang précipité.

Mai 1888 — Mai 1890.

21592. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris.

84